Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES

Photo-montage de couverture de Philippe Curval illustrant la nouvelle « *Les bulles* »

4e Année. — N° 35. Octobre 1956

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Les Pêcheurs

(*The Fishers*)

par ROBERT ABERNATHY

Il n'existe pas de sujet usé en science-fiction. Tout est dans la manière de le traiter. Mille écrivains nous ont déjà raconté l'histoire de voyageurs interplanétaires qui rencontrent une race non humaine hostile. Et voici que Robert Abernathy, un de nos meilleurs auteurs (1), *renouvelle complètement ce thème. Ces êtres invisibles et jamais détruits qui habitent un astéroïde maudit resteront bien longtemps dans votre souvenir. Quant à l'effet de choc qui termine ce récit, il est un des plus étonnants que nous ayons jamais rencontrés, même dans la science-fiction.*



I

ILS étaient en pleine discussion, dans le luxueux salon central du « *Morgan Le Fay* », le yacht interplanétaire à la coque dorée appartenant à Mrs. Loran Jordan.

Le « *Morgan* » dérivait paresseusement à une vitesse d'environ 100 kilomètres-seconde dans une région située quelque peu au Nord du plan de l'écliptique — au voisinage de la zone interdite formée par la Ceinture d'Astéroïdes, mais nul des passagers ne semblait s'en soucier.

— « Parfait ! » dit Harry Burk d'un ton sec, les poings dans les poches de sa coûteuse veste de daim. « Vous vous en remettez à moi ? C'est parfait : l'argent servira à l'extension de l'affaire de Téthys. Hormis une tradition stupide, il n'y a aucune raison pour nous de prendre racine sur Mars. »

Le visage gras de Mrs. Loran Jordan arbora une moue dubitative. Burk n'en gardait pas moins la certitude absolue qu'elle n'avait cessé de vouloir se décharger sur lui de cette décision. Mais — son regard passa de sa belle-mère à sa femme — il pourrait s'attendre à ce qu'Ilena prît fait et cause contre lui. Un sourire désagréable lui tordit la bouche.

Ilena Burk avait écouté en silence, toute droite dans son fauteuil. Son visage sombre ne révélait pas la moindre émotion.

— « Ce n'est pas la tradition qui est en cause, » dit-elle d'un ton

(1) Voir « *L'Ennemi du Feu* », no 11); « *L'Axololt* » (no 13); « *Recommencement* » (no 18); « *Un homme contre la ville* » (no 25).

monocorde. « Même en mettant les choses au mieux, un placement dans l'entreprise de Téthys ne peut donner de résultats qu'à longue échéance. Non que nous ne puissions nous permettre de perdre cet argent — mais nous devons également songer au crédit de la Compagnie. Avez-vous considéré cet aspect de la question, Harry? »

Burk savait à quoi s'en tenir sur cette attitude raisonnable. Le regard qu'il lança au visage impassible de sa femme — ce visage de statue, disait-il aux temps où il n'était pas comme aujourd'hui détaché d'elle et de son argent — exprimait un soupçon vérifié par l'usage. Ilena n'était pas, comme sa mère, une vieille femme gaspillant sa richesse avant de mourir et ravie de céder une société représentant un milliard de crédits au premier aventurier s'arrangeant pour épouser sa fille. Ilena possédait une intelligence froide et, de plus en plus clairement, se révélait l'ennemie d'Harry. Jusqu'ici, en des occasions semblables, les discussions auraient pris fin avec Burk et Mrs. Jordan d'un côté, Ilena de l'autre. Il lui fallait maintenir ce statu quo.

Ce n'était pas l'enfant à naître qui renverserait la situation. Bien au contraire. Burk pouvait évaluer à une nuance près la réaction de la vieille Mrs. Jordan lorsqu'elle comprendrait que le fils d'Harry (l'idée que ce pût ne pas être un garçon n'avait fait qu'effleurer l'esprit de ce dernier) serait finalement son propre héritier. Mais le plus drôle était qu'il ne pouvait pas même faire de conjectures quant à la réaction d'Ilena, qui allait être la mère de son fils. Elle était encore, si possible, plus lointaine et plus indéchiffrable que jamais.

Les lèvres de Mrs. Jordan frémissaient. Ilena ne lui laissa pas le loisir d'exprimer des doutes renaissants. Elle continua à l'adresse de Burk, sur un ton cette fois presque apaisant : « Vous êtes joueur dans l'âme, Harry. Les gros risques vous fascinent. Mais vous ne pouvez tenter la chance avec quelque chose d'aussi important que... »

— « Vous m'avez souvent dit, » lui répliqua-t-il comme s'ils étaient tous deux seuls dans le salon, « combien vous étiez proche de votre père, combien vous pensiez avoir hérité de son sens des affaires. Peut-être en est-il ainsi, peut-être pas... Je sais en tout cas ce qu'était votre père : rien qu'un bûcheur qui n'a jamais vu la couleur de son argent. Et c'est moi l'indigne successeur. Eh bien, moi, j'aime voir la couleur de mon argent, et tant que je dirigerai les Entreprises Jordan, deux cents millions seront crédités pour Téthys ! » Il se demanda s'il n'abattait pas son jeu un peu vite, mais la conviction grandissante que les masques tombaient stimulait son audace.

La poitrine massive de Mrs. Jordan palpitait d'appréhension :

— « Que voulais-tu dire, Ilena, au sujet du crédit de la Compagnie? »

— « Nous avons tout le liquide disponible, » intervint Burk avec colère. « Il n'est besoin d'aucun emprunt. »

— « Je veux dire, » reprit Ilena, « que le crédit de la Compagnie est très engagé. Si nous lançons tout ce capital disponible dans une aventure

extravagante, tout le monde croira que nous avons jeté par les fenêtres notre unique actif ne figurant pas au Registre Commercial. »

« Bien joué, sacrebleu ! » pensa Burk. Il avait l'impression désagéable qu'Ilena saisissait parfaitement ses motifs — il n'avait jamais été homme à dissimuler ou à feindre — alors qu'il restait dans le noir en ce qui la concernait.

Les choses avaient changé, et ce changement ne le mettait pas très à l'aise. Il avait épousé Ilena essentiellement — il se l'avouait maintenant — parce que son existence insouciante à travers les frontières planétaires ne lui avait, financièrement parlant, rien apporté. Le hasard avait mis sur son chemin une héritière, et Burk avait entrevu là une vie tranquille enfin assurée. A cette époque, l'idée qu'il avait déjà trente et un ans — ce qui n'était plus la première fraîcheur pour un pilote de fusée — l'avait parfois fait s'éveiller couvert d'une sueur froide. Maintenant, à trente-cinq ans, il était directeur des Entreprises Jordan, depuis la mort de leur fondateur... mais ce n'est pas sans une sourde envie qu'il avait lu les comptes rendus de la presse sur le périlleux exploit du premier atterrissage sur Pluton, accompli par d'autres que lui.

Et Ilena n'était plus la même, glaciale maintenant... Mais elle avait toujours été du genre froid, tout au moins en surface. Il ne se refusait pas à admettre que c'était elle qui avait probablement, en affaires, la perspicacité la plus aiguë.

Plus tard, peut-être, quand le bébé serait là... Une femme reste une femme, après tout.

La vieille Mrs. Jordan pinçait ses lèvres épaisses et grossièrement peintes, s'efforçant d'exprimer un semblant de rigoureuse réflexion. Finalement, elle éleva la voix :

— « Vous, Charles, qu'en pensez-vous? »

Charles Lindforth leva les yeux, posant son périodique sur le bras de son fauteuil. Il eut un vague sourire sous sa moustache soigneusement taillée ; le miroitement de ses lunettes cachait son regard.

— « Vraiment, je ne sais pas, Mrs. Jordan, » dit-il d'un ton respectueux. « Je crains de n'avoir pas prêté suffisamment attention... »

Aux côtés de Lindforth, se trouvait sa femme, sorte de souris que semblait éclipser son pourtant peu imposant mari ; leur fille blonde, Léoce, étonnamment pleine de vie, était assise à une table voisine, maniant d'un air absent des sélections de la cinémathèque du bord.

« Cet homme ment comme l'enfer, » pensa Burk, « il tendait l'oreille à s'en faire mal. » Un homme intelligent, ce Lindforth, expert en chemins de traverse, extrêmement habile — sinon, il n'eût jamais pu s'accrocher solidement aux basques de Loran Jordan quand celui-ci avait commencé sa montée en flèche vers les pinacles de la finance coloniale. Même alors, Jordan avait presque réussi à s'en débarrasser. Il l'avait ballotté du poste d'associé à celui de trésorier-adjoint, non sans lui laisser le titre d'ami de la famille.

Ilena déclara prudemment : « Nous étions en train de discuter le

plan Téthys, Mr. Lindforth. Mon mari a décidé d'opter fortement en sa faveur. »

Lindforth fixa un instant ses ongles méticuleusement entretenus :

— « Franchement, Mrs. Burk, je ne me sens pas qualifié pour émettre une opinion. Ma seule relation avec la Compagnie à l'heure actuelle consiste à toucher mes dividendes trimestriels. »

— « Mais voyons, Charles... » plaça Mrs. Jordan d'un ton de faible reproche.

***

La porte donnant accès au cylindre de secours portait des panneaux vitrés. L'homme qui grimpait le long du cylindre en s'accrochant à l'échelle d'acier jeta par-dessus son épaule, en passant, un coup d'œil soucieux vers le salon brillamment éclairé.

Le regard de Charles Lindforth surprit le mouvement ; il vit que c'était l'électricien du bord, portant des guirlandes de fils électriques qui traînaient à sa suite.

Lindforth fit un signe à Harry Burk — qui se retourna pour voir l'homme disparaître en haut de l'échelle — et interrogea du sourcil : « Que se passe-t-il? » Burk haussa simplement les épaules.

— « Voyez-vous, Charles, » faisait la voix plaintive de Mrs. Jordan, « tout ceci représente un risque d'argent considérable. Votre opinion nous est indispensable. Mon mari n'a jamais cessé de compter sur votre jugement. »

« Jamais, bien sûr, » pensait amèrement Lindforth, le cerveau, comme toujours, en ébullition. « Il se fiait à mon jugement pour mieux me trahir, parce que je n'avais pas son flair ni — alors — son implacabilité. Quand il a vu les possibilités offertes par l'extension des affaires sur Mars, je me suis trouvé pieds et poings liés par ses soins, avant même d'avoir pu m'en rendre compte. A dire vrai, je représente maintenant quelques millions, mais Loran Jordan a fait des milliards, dont la moitié aurait dû me revenir. Mais toi, espèce de grosse truie, tu ne savais jamais d'où venait l'argent ni ce qu'il devenait après t'avoir filé entre les doigts. Et c'est maintenant que tu te tournes vers moi : tu m'invites dans ta fusée en or, à croiser parmi les satellites de Saturne, et à t'aider à guider le vaisseau doré de ta fortune... au naufrage. »

— « Excusez-moi, » dit brusquement Harry Burk, qui se dirigea à longues enjambées vers le réduit abritant le téléphone intérieur.

Lindforth sourit en lui-même. Il aimait bien Burk. Burk était un outil que cette grosse vieille folle et sa fille lui avaient placé dans les mains, un levier qu'il utiliserait pour abattre l'œuvre édifiée par Jordan. Il ne cessait de penser à cette destruction future en termes concrets, comme à des choses s'écroulant, se brisant, explosant. Mais parfois, la nuit, il se rendait compte qu'il ne serait jamais véritablement comblé, puisque Loran Jordan était déjà mort et ne pourrait mourir à nouveau.

— « Eh bien, Mrs. Jordan, » dit-il d'un air étudié, reprenant une fois de plus l'examen de ses ongles, « puisque vous insistez, il serait

vain de se cacher que les temps ont changé. Les entreprises Jordan ont été édifiées sur la base de l'expansion coloniale planétaire. Nous avons fait reculer devant nous les frontières grâce à nos capitaux et en avons récolté le prix. Mais Mars ne représente plus une frontière. De nos jours, la vague colonisatrice s'est étendue jusqu'au système de Jupiter et déferle jusqu'aux satellites de Saturne. Que d'autres capitaux aient pu nous précéder dans la mise en valeur de Jupiter pourrait bien apparaître à présent comme les conséquences d'une regrettable politique conservatrice de notre part. Il semble que nous nous trouvions maintenant en face du choix suivant : ou saisir les occasions d'investissements dans le système saturnien, ou rajuster le fonctionnement de notre Compagnie. »

Ilena Burk éleva la voix, de ce ton incisif que Lindforth eût pu redouter à juste titre, s'il n'avait compté sur l'échec sentimental de son mariage avec Burk pour la rendre en fin de compte inoffensive :

— « Une bonne note. Néanmoins, si la Compagnie doit élargir ses frontières, il n'en faut pas moins faire preuve d'intelligence dans le choix de celles-ci. »

Lindforth reprit :

— « Le plan Téthys consiste à organiser le développement du satellite en tant que lieu de séjour, planète de plaisance à basse gravité. Inutile de vous rappeler que ce genre de placement, lorsqu'il réussit, est considérablement plus fructueux que n'importe quel autre. Voyez l'affaire de Selenopolis : plus d'un demi-million d'entrées payantes aux Ballets Lunaires pour la seule année dernière. »

— « Pourtant, » poursuivit froidement Ilena, « il paraît peu probable que le dispositif de colonisation aux environs de Saturne soit prêt à dégorger avant le siècle prochain des foules d'oisifs en quête de distractions. »

Lindforth s'agita, tentant de chasser d'une chiquenaude quelque invisible tache de poussière sur sa manche, tandis qu'il pesait les termes de sa réponse. Il avait l'air hostile, derrière le masque de son visage.

*
* *

Harry Burk revint de la cabine téléphonique. Le bruit de ses pas, bien qu'étouffé par l'épaisseur du tapis, avait quelque chose de précipité.

Léoce, la fille de Lindforth, leva les yeux, d'un air qu'elle voulait fortuit, mais en laissant distraitement se dérouler le film qu'elle était en train de suivre.

Comme toujours, elle était pleinement consciente, non de tel ou tel détail, mais seulement de l'effet causé en bloc par la présence de cet homme, du choc qu'il produisait sur elle, de l'aura d'aventure et de gloire qui l'entourait à ses yeux. Cela se sentait dans sa démarche élastique, dans la façon dont il balançait les mains le long du corps, comme prêt à l'action. Lorsqu'il la regarda, ses yeux avaient un éclat compa-

rable à celui des flammes des fusées dans l'espace, à la poussière rouge des batailles sur Mars...

Elle avait dix-sept ans et savait qu'il est mal d'aimer le mari d'une autre — mais, Léoce se le répétait farouchement, elle avait vu de quelle façon cette femme traitait Burk, cette femme glaciale et sombre dont l'unique pensée était d'amasser et de conserver de l'argent pour l'entreprise de son père... Oh ! elle lisait sans peine dans l'âme d'Ilena. Ce n'était point par désir pour Harry qu'elle l'avait épousé, mais parce que la Compagnie avait besoin d'un homme. La Compagnie ! Presque inconsciemment, Léoce donnait au mot des inflexions semblables à celles de son père, lorsqu'en famille il parlait, avec une amère précision, des Entreprises Jordan.

Le visage d'Harry arborait une curieuse expression, une sorte d'excitation mêlée de plaisir. Il plissait les yeux et souriait aux autres d'un air quelque peu sinistre.

— « Je viens de parler au Capitaine McKeown, dit-il avec vivacité. Il m'a dit — non sans réticences — que quelque chose ne va pas. Une pièce importante a explosé dans le système de protection antiaérolithes, un condensateur ou quelque chose d'approchant, et depuis un quart d'heure, nous naviguons à l'aveuglette. Si près de la Ceinture Interdite ! »

Léoce resta pétrifiée. Il lui semblait négligeable, en ce moment, que quelqu'un remarquât son regard fixé sur Harry, même si on lisait ce qui devait être écrit dans ses yeux... Elle entendit le gloussement de frayeur de Mrs. Jordan, vit sa propre mère devenir plus pâle qu'à l'ordinaire, son père se mordre les lèvres. Mais ce que Léoce éprouvait était comme un reflet de l'excitation à demi amusée dont s'éclairait le visage d'Harry. Il avait l'air... l'air d'une personne goûtant une saveur familière après en avoir été depuis longtemps privée... La saveur du danger.

« L'électricien a monté une sorte de circuit de secours. Il doit avoir a peu près terminé maintenant. De toute façon, nos chances de heurt sont, même dans cette région, d'une sur un million. »

Il parla encore, répétant ce qu'il venait de dire pour répondre au caquet interrogateur de Mrs. Jordan. Léoce écoutait à peine ; elle souhaitait que cet instant durât indéfiniment. Elle voyait Harry rayonner, amusé par sa supériorité sur tous ces gens timorés. Mais qu'il la regarde donc ! Il verrait qu'elle non plus n'avait pas peur !

Elle se rappela une histoire lue dans un magazine — l'histoire de deux amoureux prisonniers d'un astronef ayant perdu tout contrôle et tombant dans le soleil. Elle avait failli pleurer, tant était belle la scène finale... Mais ce n'était guère comparable au présent ; avec un soudain serrement de cœur, elle se rendit compte que s'ils heurtaient un météore ils seraient instantanément pulvérisés sans la moindre seconde pour les adieux. Et elle ne pouvait pas lui dire maintenant : *Harry* — elle prononça le nom sans effort conscient — *Harry, inutile de feindre plus longtemps. Harry...*

Charles Lindforth, se mordillant la lèvre inférieure, déclara :

— « Notre astronef est tout de même un assez joli morceau. N'est-il pas possible qu'il absorbe un météore ordinaire et s'en tire? »

Harry eut un signe de tête approbateur :

— « Avec de la chance, oui, mais selon le point d'impact. Et un projectile de la taille de votre poing peut nous ouvrir en deux si nous le rencontrons à la vitesse où nous allons. »

— « J'avais cru comprendre que les météores de la taille du poing étaient extrêmement rares, » dit Lindforth.

— « Pas aux environs de la Ceinture. »

Léoce le comprenait, avec ses connaissances, son intrépidité, cette cruauté même qui lui faisait vanter sans honte la force de l'adversaire. Elle le couvait d'un regard enflammé, mais lui ne semblait pas la remarquer le moins du monde.

Se sentant irrésistiblement poussée à dire quelque chose, elle demanda : « Et... qu'arriverait-il si nous en heurtions un vraiment gros? »

Il la regarda, un faible sourire tirant les coins de sa bouche : « Alors, » dit-il (et ce fut comme si une main étreignait le cœur de Léoce, devant cet écho à ses propres pensées), « alors, nous n'aurions même pas le temps de nous dire adieu. »

***

Et, à cette seconde même, l'astronef heurta un météorite. C'était contre toutes les probabilités, mais il n'y avait pas à discuter avec le bolide de pierre et de métal jailli du vide à la rencontre du « *Morgan Le Fay* ».

Comparé aux corps célestes en mouvement, c'était un vulgaire caillou, un petit astéroïde d'une masse d'un million de tonnes. Depuis un milliard d'années, peut-être, depuis l'explosion de la cinquième planète primitive, il errait sur l'orbite excentrique qui venait de croiser leur route.

L'astronef fit une embardée effarante ; ses sens électroniques étaient morts, et les réflexes humains beaucoup trop lents pour parer au choc. L'appareil fut projeté de côté, ricochant contre l'obstacle.

Le tout avait duré une fraction de seconde. Puis l'infinité croissante du vide et de la distance sépara l'astéroïde fou, poursuivant sa trajectoire à peine modifiée, de ce qui restait du « *Morgan* », dont les mécanismes de secours engageaient un combat fébrile contre la mort.

II

Une fraîcheur humide étreignit le front douloureux de Léoce ; au prix d'un effort pénible, elle ouvrit les yeux. Le sombre visage d'Ilena Burk flottait au-dessus d'elle, émergeant d'une masse confuse, et Léoce, ayant réussi à le fixer, aperçut une meurtrissure ensanglantée sur l'une

des pommettes saillantes. Elle prit conscience que son propre corps était raide et endolori, et que le sang lui battait aux tempes.

Mais elle avait en mémoire tous les détails, jusqu'au moment où une force irrésistible l'avait projetée sans résistance dans les airs... Pourtant elle n'éprouvait nulle surprise à se retrouver vivante. Elle avait l'habitude d'être en vie.

— « Peut-être ne devriez-vous pas essayer de vous relever tout de suite, » dit Ilena, d'un ton plein de naturel.

Mais Léoce se redressa, bien que cela lui fît tourner la tête. Elle se trouvait par terre dans le salon ; l'aspect général des lieux aurait pu sembler tout à fait normal, chaque meuble rivé au parquet étant resté en place, mais tout ce qui n'était pas attaché avait été projeté çà et là. Une carafe avait roulé trempant le tapis d'alcool répandu, deux ou trois livres s'étalaient dans un coin, des cartes à jouer jonchaient le sol, comme les feuilles à l'automne, et semblaient d'ailleurs avoir été piétinées.

— « Où donc... » commença Léoce... lorsqu'elle aperçut Mrs. Jordan effondrée dans l'un des fauteuils. Le visage de la vieille femme était verdâtre et sa respiration s'élevait, rauque. Ses vêtements étaient en désordre, mais elle ne portait pas trace apparente de blessures.

Ilena jeta un coup d'œil à sa mère, en réponse à celui de la jeune fille. Mrs. Jordan saisit ce regard, et sa main flasque et bouffie eut un geste d'imploration.

— « Ilena chérie, » supplia-t-elle d'une voix haletante, « il me faut encore un peu de mon médicament. Si je n'en prends pas un peu plus, le cœur va me manquer. Il faut que tu m'en donnes. »

La jeune femme se redressa, l'air endolori, et secoua la tête.

— « Vous avez eu deux doses en vingt minutes, mère, c'est trop déjà. »

— « Où donc?... » balbutia Léoce à nouveau. Ilena se retourna vers elle d'une geste vif.

— « Harry et votre père sont descendus à la salle des machines. Ils pensent avoir la possibilité de contrôler, de là-bas, la marche de l'appareil... Harry du moins. C'est le seul qui y connaisse quelque chose en fait de fusées.

— « Contrôler l'appareil? »

— « Quel que soit le projectile rencontré, le heurt n'a pas eu lieu de plein fouet, sans quoi nous ne serions plus là. Mais l'avant de l'appareil a été emporté, tondu net. La passerelle a disparu également et, avec elle, le capitaine McKeown, le pilote, le navigateur et, je suppose, le mécanicien. Il avait dû monter pour une raison quelconque avant l'accident, car l'ascenseur était en haut de sa course et il a été emporté aussi. On a trouvé l'électricien mort dans le cylindre de secours, électrocuté par son propre chargement de fils. » Ilena marqua un temps d'arrêt dans son récit, puis, se reprenant rapidement : « Les choses en sont là : plus de contrôle, plus d'équipage, pas même une radio pour un appel à l'aide, et ignorance complète de notre destination. »

— « Oh ! » dit Léoce. Elle était restée assise par terre, ses jambes gauchement croisées, empêtrée dans sa jupe. Elle releva les cheveux blonds qui lui tombaient dans les yeux et fixa Ilena. Pour un instant, elle avait oublié sa haine à l'égard de la femme de Harry.

Mais le rappel de ce nom — il était là-bas maintenant, dans la salle des machines, faisant face héroïquement aux problèmes de navigation posés par une moitié de fusée — la fit peu à peu revenir à elle.

Elle s'agrippa au sol, ramassa ses pieds sous elle et se mit debout. Elle se sentait maintenant tout à fait d'aplomb, à part son mal de tête. Il lui vint à l'esprit qu'elle était restée ainsi vautrée sur le parquet, échevelée, sans connaissance, depuis une demi-heure peut-être, et que Harry s'était trouvé dans cette pièce, l'avait contournée comme un objet inanimé. Peu lui importait. Peu lui importait même que Harry lui eût marché dessus. Mais la pensée de l'aspect qu'elle avait dû offrir la glaça, et elle se mit à lisser sa jupe.

Etre debout lui procurait une impression nouvelle et remarquable — elle chercha au hasard laquelle, et soudain fut fixée : « La pesanteur joue encore ! Comment se fait-il ? »

— « Les moteurs n'ont pas cessé de fonctionner, » dit Ilena. « Ce qui reste du « *Morgan* » est toujours en marche, et l'accélération n'a pas changé. Mais nous sommes hors de notre route. Harry va essayer de rafistoler quelques instruments. Il craint que nous ne piquions droit sur la Ceinture Interdite. »

— « Ilena ! » haleta Mrs. Jordan des profondeurs du grand fauteuil, « mon cœur ! »

Sa fille eut pour toute réponse un hochement de tête épuisé, puis elle se tourna vers la porte ouverte du cylindre de secours. « Je vais voir en bas ce qui se passe. Restez là un moment, Léoce, et veillez sur ma mère, mais ne lui laissez plus prendre de cette drogue. »

Elle atteignait la porte quand Léoce poussa un cri — sa voix était devenue soudain celle d'une enfant perdue.

— « Maman ! Où est maman ? »

Elle le sut avant même que de voir le mouvement du regard d'Ilena s'arrêtant pour fixer quelque chose derrière elle, avant que de se retourner et apercevoir à son tour le corps qui gisait, immobile contre le mur, couvert de la tête aux pieds d'une des belles nappes appartenant à Mrs. Jordan.

— « Oh ! » fit-elle suffoquée, et elle répéta : « Oh !... »

Puis, sans tourner la tête, elle sentit qu'Ilena avait glissé silencieusement hors de la pièce, sortant par le cylindre de secours, et la laissant, elle, Léoce, seule en présence du corps de sa mère. Mrs. Jordan, qui haletait ses exigences dans son fauteuil, ne comptait pas.

Léoce traversa le salon et resta à contempler les formes minces et calmes du corps allongé sous l'ample linceul. Elle songea un instant à soulever la nappe, puis se ravisa.

D'étranges pensées tourbillonnaient dans sa tête endolorie. La sensation de légèreté qu'elle éprouvait n'était pas la simple résultante du

choc. Elle revoyait sa mère de son vivant, femme retirée, ordinaire, sans idées, sans même — du moins Léoce pensait-elle ainsi depuis des années — la moindre trace d'emprise ou d'influence sur sa fille. Mais Léoce, à présent, s'apercevait qu'elle s'était trompée : car sa mère était morte et elle se sentait étrangement libre.

Tout cela était faux, peut-être, mais quelle importance, sur cette épave plongeant par les espaces vers un désastre et une mort possibles, sinon proches? Quelle chose importait, à présent, sauf...

Elle leva la tête et vit en imagination sa propre beauté, sa blonde jeunesse et, tout proche, le visage sombre et décharné d'Ilena Burk, dont les yeux froids exprimaient un doute incessant.

« Ce ne sont pas là des yeux, » pensa-t-elle, « dans lesquels un homme aimerait plonger les siens en un moment pareil. Il les lui faudrait aussi chauds que le vide et la mort sont glacés... »

— « Prends bien garde, Ilena, » chuchota-t-elle farouchement à l'image surgie dans son esprit.

***

Ilena Burk descendit vivement les échelons d'acier, sa jupe bouffant à l'entour d'elle. Le froid diminuait au fur et à mesure de la descente et, dans la salle des machines, juste au-dessus des vibrations puissantes des fusées, il faisait tout à fait chaud.

Là s'ouvrait un autre monde. Soixante pieds plus haut (ou plus loin, selon la méthode d'appréciation), c'était le salon, berceau dont le luxe relevait directement de celui des grandes capitales de la Terre ou de Mars. Ici, le dernier barreau de l'échelle donnait accès à l'enfer mécanisé.

Ilena avait déjà visité la salle des machines mais jamais aux heures de fonctionnement des réacteurs. La majeure partie de l'espace disponible était occupée par les culasses dûment renforcées des réacteurs, tapies dans leur masse de métal aveugle dont les flancs s'élevaient en pente douce jusqu'au plafond. Là se tenait le génie de la propulsion, mélangeant le combustible atomique et la masse réactive, injectant le mélange dans les tubes de wolfram de six pouces, et y provoquant l'explosion par un bombardement de neutrons. Le fonctionnement s'était poursuivi comme si de rien n'était lors de la collision qui n'avait laissé qu'une moitié d'engin à propulser, et il se poursuivait encore... La salle était pleine du bourdonnement puissant et continu d'un milliard de dociles chevaux-vapeur en plein travail.

Les pieds nus d'Ilena évitèrent les plaques de métal chaud qui parsemaient le plancher de la salle — elle avait rejeté ses chaussures, en haut de l'échelle, pour se déplacer plus à son aise. Elle eut soudain conscience, jusqu'au vertige, de l'endroit où elle se trouvait, perdue dans les profondeurs du vide, où son poids même n'était qu'illusion, le plancher à ses pieds se trouvant en réalité projeté vers elle par la poussée enflammée qui jaillissait au-dessous des réacteurs. Son poids relatif avait même

augmenté, car la force de poussée était la même, alors qu'un tiers de la masse du « *Morgan* » avait été emporté.

Les yeux d'Ilena fouillèrent l'enchevêtrement des lieux et découvrirent Charles Lindforth, agenouillé près du tableau de contrôle auxiliaire. Le panneau principal avait, évidemment, disparu dans les limbes en même temps que la passerelle du « *Morgan* ».

Il releva la tête à l'appel d'Ilena. La sueur luisait sur son front dégarni aux tempes blanchies. Ses lunettes avaient été mises en pièces au moment du choc, et son regard semblait faible et nu. Il laissa tomber les pinces qu'il avait en main et dit à travers le bourdonnement trépidant :

— « Je ne peux mettre la main sur ces plombs. Si vous tombez sur Burk, dites-lui que je ne pense pas qu'on puisse les récupérer sans faire une excavation, et que je ne peux tenir la lampe d'une seule main. » Son bras gauche était en écharpe — improvisée elle aussi à partir d'une des plus belles nappes de Mrs. Jordan ; la frange brodée d'or avait quelque chose d'incongru.

— « Où est Harry? »

— « Là-haut, » répondit Lindforth. « Il est monté à la galerie de tribord pour essayer de déterminer notre route d'après les étoiles. Nous avons mis la main sur un équipement de secours doté de quelques instruments de navigation. Aussi votre mari est-il allé inspecter les étoiles en me laissant ici... »

La voix de Lindforth s'étrangla, et il se tut.

Ilena le regardait fixement, se demandant à quel point il frisait l'hystérie. Ses yeux avaient quelque chose d'égaré ; il lissa en arrière, de sa main valide, ses cheveux clairsemés, et reprit les pinces qu'il tourna nerveusement entre ses doigts.

— « Vous semblez avoir pas mal d'ennuis, » fit-elle, dans une remarque inepte à dessein.

Elle put voir les efforts de Lindforth pour garder son calme. « Pas mal, en effet, » dit-il après un moment de silence. « Ces fichus plombs... Il semble, Mrs. Burk, qu'au moment de l'accident, ce tableau de contrôle n'était pas du moindre usage courant, tandis que fonctionnait le panneau de la passerelle. L'ouverture d'un commutateur de ce panneau permettrait — je le tiens de votre mari, qui pourrait l'expliquer mieux — de déclencher quelque part un relais amenant le courant à ce tableau. L'essentiel du circuit reste intact, entièrement soudé même, quelque part dans la partie avant de l'épave. Aussi nous faut-il retrouver les plombs par ici, et les couper; peut-être alors pourrons-nous diriger l'appareil avec les fusées-gouvernails qui nous restent. »

— « Je vois, » dit Ilena, bien qu'elle ne fût pas sûre d'y voir quoi que ce soit. Elle revint à l'échelle.

« Je monte à la recherche d'Harry. Je lui ferai part de ce que vous venez de me dire. »

Lindforth opina du chef, d'un air absent, et s'installa, morose, sur le capot métallique d'une machine. Lorsque Ilena fut partie, il n'avait

pas bougé, fixant d'un regard sans expression sa main valide aux ongles sales ; son complet de haute coupe était plein d'accrocs et de taches.

En remontant l'échelle, Ilena eut une petite pensée distraite pour Lindforth. Quelque chose dans le comportement de ce dernier l'avait mise mal à l'aise — la menace pressentie d'une explosion de colère, l'impression qu'il avait très mal encaissé l'accident et que, d'une manière encore confuse, elle, personnellement, servait de cible à son ressentiment. Mais bien vite, à nouveau, son esprit vagabonda pour en revenir à Harry. Elle ignora délibérément l'impulsion soudaine d'analyser le besoin qu'elle avait de le voir maintenant ; après tout, ses raisons d'aller à sa recherche étaient des plus fondées : elle avait à transmettre le message de Lindforth et, d'autre part, à ce moment précis, c'était Harry, et nul autre, qui était susceptible de connaître et d'évaluer leurs chances à tous...

*
* *

Dans la galerie-observatoire intérieurement vitrée, Harry était courbé sur un trépied garni d'instruments compliqués et s'absorbait dans la manipulation d'un vernier. Le verre incassable des parois était ici infléchi, incurvé, et celles-ci, par endroits, étaient éclaboussées d'un enduit noir, contre les fuites. Ce qui n'empêchait pas le rayonnement d'étoiles sans nombre de pénétrer, étoiles éclatantes de l'espace.

Mais quelque chose n'allait pas avec les étoiles. Leur scintillement se brouillait un peu, leur éclat croissait et déclinait, par intervalles.

Harry leva les yeux et vit la stupeur d'Ilena devant ce phénomène. Il expliqua négligemment, avec cette pointe d'amusement exaspérante dans la voix : « L'appareil a été heurté latéralement par le météore, et a pivoté. Lorsque les stabilisateurs automatiques ont remis son axe parallèle à la ligne de vol suivie, il s'est trouvé naviguer l'empennage en avant, traversant ses propres gaz d'échappement, ce qui m'a joué des tours pendables au cours de mes observations.

— « Mr. Lindforth m'a prié, » dit Ilena, « de vous informer qu'il ne peut mettre la main sur les fils que vous lui avez fait rechercher. Je pense qu'il faudra utiliser le chalumeau oxhydrique. »

— « Je ne pensais pas qu'il les trouverait, » dit Harry calmement. « Je dois redescendre là-bas de toute façon pour alimenter les conduites du compteur auxiliaire. Dieu soit loué, il ne se trouvait pas sur le circuit du tableau de contrôle. » Il se mit à démonter avec dextérité les instruments dont il rangea les pièces à leur place. Il ne semblait pas le moins du monde troublé par la révélation qu'il était à bord le seul homme pouvant faire quelque chose.

Ilena l'observait en silence. Somme toute, maintenant qu'elle était seule avec lui, il ne lui semblait plus avoir rien à lui dire.

Aussi fut-ce simplement pour rompre le silence qu'elle demanda : « Savez-vous quelle est maintenant notre direction? »

Il disposa soigneusement l'un des éléments du trépied dans son alvéole. « Je ne puis le dire exactement, tant que je n'ai pas les indi-

cations de ce compteur. Mais je peux vous dire dès maintenant que ça n'a pas l'air brillant : nous piquons droit sur la Ceinture. »

— « Je vois, » dit Ilena, et peut-être sa voix se serra-t-elle un peu, malgré sa volonté de ne rien laisser paraître.

Il ferma d'un coup sec le boîtier de l'instrument et se redressa. Son regard bleu et dur plongea dans les yeux sombres de sa femme avec une expression... amusée? inquisitrice? implorante?... et ses mains vigoureuses la saisirent aux épaules.

— « Vous savez, ma chérie, » dit-il, sans hâte aucune dans la voix, « l'idée me vient de la grandeur que pourraient revêtir ce moment et ce lieu, pour une dramatique réconciliation. Nous voilà, filant tête baissée vers la Ceinture Interdite, et c'est à pile ou face que peut se jouer notre rencontre avec un nouveau météorite, ou bien... »

— « Vous aimez ça, n'est-ce pas, » interrompit Ilena avec emportement. Elle était tristement furieuse contre elle-même, contre les vagues d'émotions contradictoires où elle sentait sa raison sombrer, mais elle poursuivit presque automatiquement : « Pile ou face ! Le gros coup ! Et le Grand Combat, et la Dramatique Réconciliation ! »

Il se recula légèrement et relâcha l'étreinte de ses mains sur les épaules d'Ilena.

— « Suffit. Je pensais simplement qu'une telle idée aurait pu vous effleurer, auquel cas je voulais vous informer que j'en savais les raisons. Vous avez saisi aussi parfaitement que moi que votre mère, ou bien a déjà pris la décision de me confier le contrôle de la Compagnie, ou bien est sur le point de le faire. Cela, vous ne pourriez le supporter, n'est-ce pas? Vous iriez même jusqu'à tolérer ma présence, pourvu que vous gardiez la Compagnie à portée de la main. »

Ilena s'efforça de parler posément :

— « N'êtes-vous pas en train d'intervertir les rôles? »

— « Pas le moins du monde. Il semble, si mes renseignements sont bons, que ni vous ni votre mère n'avez jamais réussi à vous en sortir seules. Et elle est beaucoup plus impressionnée par mes qualités foncières — ou si vous préférez, le charme de ma voix — que vous ne le fûtes jamais. Si vous essayiez maintenant de divorcer, eh bien, peut-être obtiendriez-vous la garde de l'enfant (encore que, bon Dieu ! je sois décidé à me bagarrer à son sujet par-devant tous les juges de l'univers !). Et, en tout cas, vous vous retrouveriez avec une pension alimentaire, sans plus aucune chance de me dire jamais comment le papa menait ses affaires. »

— « Mon père... » commença Ilena, puis elle s'arrêta net, doutant d'elle-même.

Harry la contemplait d'un air railleur.

— « A votre aise, » dit-il. « Moi aussi, j'ai à penser au fiston, maintenant, vous savez... Ne vous en faites pas. On s'en sortira très bien. »

Il laissa glisser ses mains le long du bras de sa femme, la serrant, l'attirant à lui, et lui baisa les lèvres. Elle s'efforça un court instant de

s'écarter, puis se sentit sans résistance, se serra contre lui en frissonnant et lui rendit son baiser...

Quand il fut parti, Ilena se retrouva bouleversée et pleine de haine pour elle-même. Les étoiles de l'espace la fixaient, glaciales, à travers le vitrage craquelé, fixaient sa propre honte.

Son cœur se serra au souvenir de son père. Son nom dans les milieux d'affaires de Mars était aujourd'hui encore demeuré synonyme d'intelligence extraordinairement aiguisée. Pourtant, ç'avait été un homme simple, presque pieux dans son genre ; à certaine heure de sa jeunesse, il avait entendu dire que les dieux aident bien ceux qui s'aident, et il s'était aidé par la suite à acquérir un solide 30 % sur la future mise en valeur de Mars.

Ç'avait été un grand homme. Il était mort à présent. Quand Ilena pouvait réfléchir calmement, sans passion, rien — et à coup sûr aucun de ses propres désirs — ne lui semblait aussi important que de conserver, dans l'optique de son père, l'édifice qu'il avait construit. C'était d'autant plus essentiel à présent que l'enfant allait naître, un garçon qui serait l'héritier de la Compagnie, comme l'eût été Loran Jordan fils, celui qui aurait dû naître à la place d'Ilena.

Mais elle ne pouvait toujours réfléchir froidement. Parfois, même, elle ne pouvait pas réfléchir du tout. Elle n'était qu'une femme. Voilà pourquoi Harry Burk, aventurier insouciant, joueur irresponsable, se trouvait à même de faire sombrer les grandes entreprises Jordan.

Preuve décisive de la faiblesse, deux larmes coulèrent lentement, dont elle sentait la brûlure sur son visage.

III

Dans le vacarme et les vibrations de la salle des machines, Harry Burk était à plat ventre près du panneau de contrôle ; il se redressa, épongea son front en sueur du dos de sa main encrassée, fit quelques pas traînants pour se dégourdir, parmi le cliquetis du fouillis d'outils qui l'entourait.

Il travaillait dans cette salle depuis plus d'une heure, se débattant seul dans le labyrinthe des fils du circuit de contrôle. La crise que couvait Charles Lindforth avait éclaté ouvertement en folie quasi furieuse. Il avait fallu renvoyer le vieil homme, qui était reparti par l'échelle, agité de frissons fiévreux causés par son bras cassé et grommelant des choses à propos d'une meilleure conception des plans et du doigt de Dieu.

Burk travaillait mieux lorsqu'il était seul. Mais à certains moments, il éprouvait le besoin d'une présence, d'un interlocuteur. Ilena. Mais Ilena était là-haut dans le salon, en train, sûrement, de songer à quel parasite elle s'était mariée.

Le secret qui pesait le plus à Burk, depuis que le compteur avait rendu son verdict, était la pleine connaissance du danger vers lequel ils

se précipitaient, et partager ce secret eût été dérisoire, puisqu'il était seul capable d'une action quelconque. A présent pourtant, après une heure pénible passée dans l'étouffante chaleur de la salle des machines, il lui fallait admettre que lui non plus n'y pouvait pas grand-chose.

Il s'épongea de nouveau le front, et se retourna. Il vit alors qu'il n'était pas seul, en fin de compte. Une frêle silhouette couronnée de pâles cheveux blonds se tenait à demi dissimulée entre deux saillies latérales de l'énorme masse des culasses.

— « Léoce ! » dit Burk sans trop de surprise. « Qu'est-ce que tu fais là ? » Les yeux clairs de la jeune fille croisèrent franchement le regard de Burk : étroits, bridés, presque comme ceux des Mongols, ils trahissaient les origines baltiques de certains ancêtres de Léoce.

— « Je vous regardais travailler. Travailler si dur pour nous sauver tous, inutiles que nous sommes, et incapables de nous en tirer seuls... »

Il eut un sourire plein de lassitude.

— « Ne te monte pas la tête. Si j'ai essayé de tirer d'affaire cette épave, c'est surtout parce qu'Harry Burk se trouvait à bord. Mais j'ai l'impression d'être plutôt inefficace, moi aussi. Les constructeurs de cet engin croyaient que, en fixant ainsi tous les éléments, ils resteraient ensemble jusqu'à ce qu'on débite le tout en petits morceaux. Mais il ne leur était jamais venu à l'idée que l'avant d'une fusée pourrait disparaître laissant au reste le soin de se diriger tout seul. »

— « Vous voulez dire qu'alors... il n'y a plus d'espoir ?... »

Il s'étonna de voir combien elle avait l'air peu effrayée.

— « Non. Simplement, nous ne pouvons pas gouverner ce fichu débris. Nous continuons notre route sur un cap inchangé, déterminé par notre inertie d'origine, l'impulsion due au choc du météore et la poussée des réacteurs, jusqu'à épuisement du combustible. Si la navigation aux étoiles fonctionne toujours, je crois avoir une idée assez exacte de l'endroit où nous allons. »

Le ton macabre n'échappa point à Léoce, qui demanda, d'une voix sans souffle :

— « Où ça ?... »

— « C'est justement ce que j'allais venir annoncer là-haut à tous les intéressés. »

Elle lui saisit le bras :

— « Dites-le-moi tout de suite... je vous en prie. »

Il scruta Léoce de ses yeux rougis.

— « Bien. Dans une heure environ, le « *Morgan* » va passer en plein centre de l'essaim d'astéroïdes nommé les Dupays. Puis il émergera à nouveau de la Ceinture Interdite, par le sud de l'écliptique, région dans laquelle les routes de trafic nous laissent une bonne chance d'être secourus. »

Mais la jeune fille, en vérité, n'avait pas écouté la dernière phrase. Elle avait reculé d'un pas, la fente oblique de son regard agrandie par l'horreur.

— « Les Dupays ! »

— « Je me demandais si tu étais au courant de ce que l'on raconte à leur propos, » dit Burk, sur le même ton. « Ne sois pas étonnée d'apprendre que je me suis surpris à presque souhaiter que le caillou de tout à l'heure nous ait liquidés pour de bon. »

Léoce fit un vague signe de tête. Nul n'ignorait l'histoire, reprise de temps à autre dans les articles de fiction ou de magazines, de ce qu'avait révélé l'archipel des Dupays à la génération précédente, quand les premières fusées d'exploration y avaient pénétré. Depuis lors, la Ceinture tout entière avait été déclarée interdite à la navigation. Mais les Dupays même, région vers laquelle ils étaient en train de se diriger sans rémission, étaient connus comme l'endroit où régnait particulièrement l'horreur.

On ne possédait guère d'autres détails, bien qu'à l'époque quatre fusées soient tombées au beau milieu du repaire des créatures de la zone maudite, créatures que l'on avait baptisées les « Pêcheurs ». L'équipage d'un des appareils avait trouvé le courage de se faire sauter. Quant aux autres...

On les avait chassés, traqués, sur la Terre et sur Mars. Des corps humains, non plus des hommes. Une intelligence étrangère perçait dans leur regard, se refusant à toute réponse.

Certains d'entre eux avaient été capturés alors qu'ils tentaient d'arrêter une flotte pour une expédition dans la Ceinture d'Astéroïdes. Cargos équipés de manière à disposer des vastes cales et des moteurs nécessaires pour le transport de cargaisons massives.

Les Pêcheurs avaient échoué dans leur dessein, les hommes dont ils possédaient les corps n'ayant pas disposé des fonds suffisants pour une telle entreprise.

Mais ils pouvaient à présent difficilement espérer meilleure capture que celle recélée par l'épave du « *Morgan* ».

***

— « Qu'allons-nous donc faire? » demanda Léoce à voix basse.

— « Je n'en sais rien, » fit Burk sans ménagement. Il regardait dans la direction de la jeune fille, mais ne la voyait même pas, fixant un point loin derrière elle. Cela le soulageait de se décharger de ce qu'il était seul à savoir.

— « Une fois, » poursuivit-il d'un air sombre, « j'ai bavardé avec Pete Goda. Tu as entendu parler de lui ... »

Léoce eut un nouveau signe de tête. Pete Goda avait été plus qu'une vedette d'un jour : le seul homme sorti vivant des Dupays et qui soit resté un homme. En compagnie de deux camarades aussi peu informés que lui-même, il avait essayé de prendre un raccourci illégal en passant par la Ceinture. Les deux autres avaient péri : l'un que Pete avait été dans l'obligation de tuer sur-le-champ, l'autre mort avant que le martèlement puissant des poings de Pete, à la limite terrestre de ses forces, ait réussi à chasser de son corps la monstrueuse puissance qui s'en était

emparée. Mais Pete avait, on ne sait comment, résisté à cette force, quelle qu'elle fût, qui se saisissait de l'esprit des hommes, et de retour sur terre, était resté volontairement bouche cousue.

Le bruit courait néanmoins que la narcosynthèse avait eu raison de son refus de parler, mais ce qu'il avait dit restait un secret du Gouvernement Terrestre...

— « Pete était de mes amis, » dit Burk. « Je ne l'avais pas vu depuis des années, lorsqu'un jour nous nous cognâmes l'un à l'autre à Memphis, dans un... café. Il s'employait à tenter d'oublier ce par quoi il était passé, et son procédé d'oubli le rendait plutôt loquace. »

— « Il vous a parlé des... ? »

— « Oui. Dans son langage à lui d'ailleurs. Pete était croyant — il appartenait, je crois à l'Église du Repentir de l'époque postscientifique. Il semble d'après lui que les Dupays soient peuplés de démons cherchant à ravir leur âme aux hommes. Au début, l'un d'eux le tenta d'une manière des plus diaboliques, en lui montrant tous les plaisirs de la Terre, tels que peut les imaginer dans sa solitude un pilote interastral, lui offrant de combler tous ses désirs, y compris certains qu'il ignorait avoir jamais éprouvés.

» Pete avait serré les dents et songé au salut de son âme : le Pêcheur lui avait alors montré les cieux dans toute leur gloire, ouvrant toutes grandes leurs portes pour le recevoir. C'était si parfaitement imité que saint Pierre lui-même eût été dupe, mais Pete Goda, qui n'était pas un saint, sentit la supercherie et résista de plus belle. En fin de compte, le Pêcheur avait dû se fâcher, car, en représailles, il fit usage sur Pete de son pouvoir hypnotique. Tout ce que put me dire celui-ci là-dessus fut qu'il avait vécu dix siècles en enfer, et que c'était infiniment pis qu'il ne l'avait jamais supposé. »

— « Mais il s'en est tiré... » chuchota Léoce, les mains pressées sur la gorge.

Ce reflet lointain, dans les yeux de Burk, disparut, et il fixa pensivement la jeune fille.

— « Pete avait sa foi, pour s'y accrocher dur, » dit-il d'une voix douce. « Penses-tu qu'aucun de nous dispose d'autant? Qu'y a-t-il, là-haut? (Il eut un geste en direction de l'échelle). Une bande de rapaces qui ont passé leur existence à mettre à sac la planète Mars pour s'offrir des fusées plaquées or. Et ici? Une fillette si effrayée qu'elle est prête à trembler comme une feuille, et un type qui a déjà vendu son âme, en son temps, pour cette maudite saleté d'argent. »

Léoce réagit violemment. Ses traits se raidirent sous la tension qui précède les larmes. Elle dit en suffoquant :

— « Mais Harry, je n'ai absolument pas peur, moi ! » Et elle jeta ses bras au cou de l'homme, pressant son corps contre lui. Elle criait, les yeux levés vers son visage : « Nous n'en réchapperons pas, Harry, n'est-ce pas? Embrassez-moi. Nous allons mourir. Je vous aime, Harry, embrassez-moi ! »

« Comment n'ai-je rien vu venir? » se demanda Harry. « Je déraille. »

Il se pencha et baisa les lèvres de Léoce, mais avec douceur, comme on embrasse une enfant.

« Dommage... » grimaça-t-il intérieurement. « En d'autres circonstances... »

Par-dessus l'épaule de Léoce, il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Il restait d'après ses calculs environ trente minutes avant d'atteindre la Ceinture. Juste le temps de mettre les autres au courant — ce qui ne pouvait plus faire ni bien ni mal — de ce qui les attendait.

Il se dégagea de l'étreinte de la jeune fille et la tint un moment devant lui.

— « Vois-tu, petite, » dit-il posément, « tout ceci t'a peut-être trop frappée. Mais ou bien il nous reste chacun à peu près une demi-heure à vivre — et le diable, dans cette histoire, c'est qu'on ne meurt sans doute pas — ou bien nous nous en tirerons d'une façon ou de l'autre, et nous aurons alors tout le temps disponible. Mais je suis un homme marié, avec des responsabilités — beaucoup trop de ces sacrées responsabilités, » ajouta-t-il franchement. « Et dans quelque vingt ans, tu ne seras pas fichue de me distinguer d'un tas d'autres vilains et riches vieillards. »

Léoce garda son regard fixé sur lui jusqu'à ce qu'il se sentît mal à l'aise. On ne l'avait pas regardé de la sorte depuis si longtemps ! Son bras demeuré autour de l'épaule de Léoce se resserra.

— « Chacun rêve à des choses insensées, » ajouta-t-il. « Sais-tu ce que moi j'aimerais faire? Vendre aux enchères la firme Jordan pour m'offrir un cadeau. Une fusée. Pas un truc plaqué or, mais un appareil sans précédent, qu'on pourrait juste réaliser sans doute avec plusieurs milliards de crédits et qui permettrait d'atteindre les étoiles. La chose serait possible, après tout... si cette vieille Jordan et son cœur truqué n'étaient pas partis pour vivre éternellement. »

Il s'arrêta secouant la tête. Il avait parlé pour lui tout seul.

« Projets sans forme que tout ça, » grogna-t-il, retirant son bras de l'épaule de Léoce pour enfoncer les poings dans les poches de sa veste tachée de graisse. « Nous faisons route sur les Dupays ! »

— « Merci... de me l'avoir dit... à moi, » bégaya Léoce. Elle ne parlait pas des Dupays, mais du projet de fusée interstellaire, et Burk la comprit.

Pendant un instant, il fixa la jeune fille avec une étrange expression de dureté, mais qui ne lui était pas destinée. Burk songeait à la réaction d'Ilena lors de ces mêmes confidences, aux premiers temps de leur mariage. La fêlure entre eux avait commencé à ce moment-là...

— « Tu ferais mieux de te composer un visage, petite, » dit-il à Léoce d'un ton détaché. « Nous devons retourner là-haut faire part des nouvelles au reste de la bande. »

Ce qui restait du « *Morgan Le Fay* » poursuivait sans broncher à travers l'espace sa trajectoire bien définie. Débris d'un superbe organisme, aveugle, infirme, et pourtant fonctionnant encore. A une distance d'un mille ou deux environ, passèrent en un éclair les premiers frag-

ments de pierre ou d'acier d'un météorite. Nul détecteur ne signalait plus leur présence, nul cerveau électronique ne pouvait plus faire dévier l'appareil en cas d'approche dangereuse de l'un d'eux. Mais la menace qu'ils constituaient était négligeable, comparée à celle qui attendait les voyageurs et que, peut-être, l'approche des victimes stimulait déjà.

IV

Mrs. Loran Jordan se recroquevilla tout au fond des coussins de son grand fauteuil, dans ce salon somptueux du yacht volant qu'elle s'était fait construire pour soixante millions de crédits, ce yacht revêtu d'or de la tête à la queue. Elle sentait battre son pauvre cœur surmené à coups rapides et irréguliers, comme s'il allait parfois s'arrêter tout à fait. Elle voulait prendre son médicament, elle en avait un besoin urgent. Mais elle avait la certitude sans espoir qu'Ilena aurait un brusque refus de tête. Elle se sentait presque trop faible pour se plaindre.

Ilena était une fille dénaturée et sans tendresse, son père tout craché. Elle n'avait jamais eu d'affection pour sa mère, qu'elle était prête à laisser mourir à présent sans un mot de compassion.

Harry Burk poursuivait ses allées et venues, ses pas étouffés par l'épaisseur du tapis. Il avait parlé à mots rapides, saccadés :

— « Eh bien ! nous savons où nous sommes et où nous allons ! Que demander de plus ? » Il sourit, avec une ironie sans humour, et regarda les quatre autres autour de lui. « Et, » ajouta-t-il en regardant sa montre, « nous allons y être dans les dix minutes. »

Pendant un instant ou deux, Mrs. Jordan crut que son cœur s'était arrêté réellement de battre... A présent, elle haletait dans son fauteuil, tapie d'épouvante, au passage de chaque minute, de chaque seconde.

Au mur du salon se trouvait une grosse horloge, chargée d'ornements ; elle en avait fait elle-même le choix, mais ne s'en rappelait plus le prix. C'était une superbe horloge, mais l'aiguille des minutes tournait, tournait, toujours plus vite, tandis que le cœur de Mrs. Jordan accélérait ses battements, peinant pour ne pas se laisser distancer. Et chaque tic-tac rapprochait l'épave de quelques milles de la zone d'activité des Pêcheurs.

Le visage des autres semblait à Mrs. Jordan évoluer dans un lointain étrange. Ilena se tenait toute droite dans un fauteuil face au sien ; ses mains aux doigts fins reposaient sur les larges bras du siège, mais leur aspect détendu avait quelque chose de douloureux, d'artificiel.

Charles Lindforth restait debout, raide, le visage immobile comme un masque, appuyé à la paroi du cylindre-ascenseur ; il s'était remis de la crise de tout à l'heure et avait à peine réagi aux dernières précisions concernant le sort infortuné qui les attendait.

Alors que Mrs. Jordan le regardait, il redressa d'un geste nerveux sa main valide pour caresser sa petite moustache soignée, mais aperçut ses ongles noircis et remit la main derrière le dos.

Mrs. Jordan tourna légèrement la tête, ce qui amena Léoce Lindforth dans son champ de vision. La jeune fille était mollement assise dans le troisième grand fauteuil, et ses traits charmants revêtaient une expression que Mrs. Jordan ne put percer à jour. Les lèvres restaient tranquilles, mais il y avait dans ses yeux une lueur singulière, une calme assurance sur son jeune visage, qui n'était guère de mise. Léoce semblait ailleurs, sans nul lien avec la tension croissante qui régnait dans la fusée en perdition.

Harry Burk marchait toujours de long en large et parlait, comme s'il s'y sentait obligé.

— « Voilà longtemps qu'ils nous attendent, » dit-il. « Longtemps qu'ils nous guettent, dans cette Ceinture : avant même l'époque des singes primitifs, avant même peut-être que la vie ne soit apparue sur Terre. Les savants croient que l'essaim des Dupays provient, à l'origine, d'une partie de l'écorce de la cinquième planète. Les habitants de cette planète étaient doués d'intelligence et, quand leur monde explosa, voici un milliard d'années, ils s'arrangèrent pour survivre d'une façon ou de l'autre. Ils ignoraient encore les voyages interplanétaires mais disposaient d'autres connaissances qui nous échappent.

» Leur corps avait la fragilité de tout ce qui est vivant, mais ils avaient mis au point un procédé d'empreinte du schéma de leur esprit sur une substance durable, roc ou métal, ayant de bonnes chances de subsister après le désastre. Et ils savaient comment préparer ces « conserves d'âmes » en vue d'une résurrection menaçante lorsque viendrait pour eux l'occasion de prendre possession des corps appartenant aux êtres futurs qui viendrait à se trouver dans leur voisinage. *Nos* corps. »

Tout cela n'était qu'une partie de l'hébétude où se trouvait plongée Mrs. Jordan, effondrée dans son fauteuil. Elle ne tenait pas à sortir de cet engourdissement. Mais quelque chose dans sa tête s'entêtait à courir çà et là, comme une souris affairée tentant de fuir de son piège, ce piège que les années de bouffissure, d'affaissement et de lassitude avaient disposé autour d'elle.

C'était là encore un sujet lui permettant, lorsqu'elle essayait, de blâmer son époux défunt.

Elle avait entendu dire quelque part que les femmes riches et inactives engraissaient. Or, qui donc l'avait à la fois rendue riche et inutile, sinon Loran? Quand prêtait-il l'oreille à ce qu'elle pouvait dire? Elle savait qu'elle était une forte tête : c'était là sa nature, voilà tout. Loran eût dû savoir en tenir compte. Mais il avait toujours remis, sans commentaire, l'argent qu'elle lui demandait, toujours suivi sa route de sourd-muet solitaire, petit homme paisible au visage grisâtre, qui n'était bon à rien au monde, sinon à amasser toujours plus d'argent...

Mais la pire chose était d'avoir dressé l'esprit de sa propre fille contre elle, sa fille unique qu'elle avait mise au monde *pour* lui. Il avait enseigné à Ilena la haine de sa mère et, à présent, dans ses vieux jours, elle n'avait plus personne.

Elle rouvrit à contrecœur des yeux boursouflés, sur le présent dans

toute son horreur. Elle aperçut Harry Burk qui avait interrompu ses incessantes allées et venues et se tenait face aux autres, carrant les épaules, les mains plantées au fond des poches.

— « Il nous reste encore quelques minutes, » dit-il, « je vais revenir sur ce que je pense des moyens de nous sortir de ce pétrin. Nous savons que, quelles que soient les armes psychologiques dont disposent les Pêcheurs, un esprit humain peut l'emporter sur l'une d'elles. Pete Goda l'a prouvé. Mais nous ne savons comment au juste. Je ne pense pas que Pete ait été ce que vous appelleriez une tête puissante. Il avait simplement quelque chose à quoi s'accrocher. Le mieux que je puisse dire à ce propos est donc que chacun d'entre nous se cramponne farouchement à ce qu'il peut avoir de plus fort dans la vie comme point d'appui et ne lâche prise pour rien au monde. »

Le martèlement des mots pénétra jusqu'au cerveau engourdi de Mrs. Jordan. Elle regarda Harry Burk avec une sorte d'espoir forcené, un sursaut de confiance aveugle. Ces propos bien déterminés, ce maintien résolu... Sans aucun doute, d'une façon ou de l'autre, il les sauverait.

Sa main balaya l'air. Burk poursuivit rapidement :

« J'ai mis au point quelques dispositions. Un renseignement que je tiens de Pete peut avoir son utilité : c'est le fait qu'après sa capture par un de ces esprits étrangers, un corps humain est pratiquement incapable d'action pour un temps — celui que met le Pêcheur, je pense, à perfectionner son emprise. Si donc certains d'entre nous ne s'en tirent pas et tombent en la possession des Pêcheurs, ils devront être mis hors d'état de nuire par quiconque se trouvera en mesure de le faire. »

Il eut un geste vers la table occupant le centre du salon, couverte de plusieurs rouleaux de cordages solides.

« J'ai installé des fusées-signaux prêtes à fonctionner. Il faudra les lancer dans deux ou trois heures d'ici, quand l'appareil traversera les routes de trafic australes. Si l'un de nous seulement échappait au péril, c'est à lui qu'il reviendrait de prendre toutes les mesures nécessaires. Compris? »

Mrs. Jordan vit les autres hocher la tête en signe d'approbation et les imita mollement de son côté.

« Il faut absolument que l'un de nous, au moins, gagne la partie. Nous ne voulons pas être responsables d'un nouveau raid des Pêcheurs sur notre race. »

Il se tut, et dans le silence s'éleva la jeune voix claire de Léoce.

— « Peut-être avons-nous tort d'essayer... Il y en a qui se sont donné la mort plutôt que d'essayer ce que vous dites. »

Mrs. Jordan fit à nouveau pivoter sa tête. La voix de la jeune fille résonnait de façon terrifiante, comme si elle eût pensé, vraiment, ce qu'elle disait... Léoce était penchée en avant, fixant Burk de ses yeux obliques, ses yeux humides et brillants. Burk secoua la tête et sourit légèrement.

— « Je pense que vous n'obtiendriez aucun suffrage, » dit-il à Léoce. « La plupart d'entre nous ici veulent continuer à vivre. »

— « Mais si... »

La voix cassante d'Ilena Burk l'interrompit.

— « Si ce Pete Goda, qui semble avoir été plutôt du genre balourd, a pu l'emporter sur les Pêcheurs, je ne vois pas pourquoi nous n'en aurions pas les moyens. Nous sommes tous des gens intelligents et raisonnables. Cela fait quand même une différence. »

— « Bien sûr, » dit Burk, « une différence. Mais dans quel sens agit-t-elle? »

Charles Lindforth s'emporta et cria d'une voix perçante :

— « Ne pouvez-vous donner un peu plus de précisions sur ce que nous avons à combattre? Comment pourrons-nous... »

— « Silence ! » coupa Burk, tout net, sans quitter sa femme des yeux. « A ce que m'a dit Pete, chacun dans les Dupays fait seul face à ses propres démons. Chacun doit mener le combat séparément. Bonne chance donc, à tous. »

***

Quelque chose se manifestait, à bord.

Une sorte de senteur délicate, de parfum ; nul des passagers, peut-être, ne le sentait de façon identique, mais pour chacun d'eux, c'était comme une extase de douceur infinie. Ce n'était sûrement pas un parfum pourtant. L'appareil était étanche et volait par les espaces vides.

Il y eut une sorte de bruit étouffé, comme si quelqu'un essayait de parler ou de crier.

Mais la puissance du parfum avait quelque chose d'écrasant ; poison dont les délices l'emportaient sur mille autres, il montait au cerveau comme un encens vaporeux, aux couleurs de sommeil et de nuit.

V

Mrs. Jordan se sentit sombrer dans un abîme. Elle hurla, sanglota, implorant encore un bref sursis. Elle se raccrochait à cette chair lasse qui l'abandonnait, mais ne trouva que l'obscurité ; elle n'agrippait que sa propre peur, qu'elle étreignit passionnément contre elle.

Son esprit fonctionnait plus vite qu'il ne l'avait jamais fait depuis des années. Elle sut soudain que cette peur était sa seule chance de salut. Les Pêcheurs cherchaient à abuser leurs victimes, selon Harry. Mais ils ne la duperaient pas. Précisément parce qu'elle avait trop peur d'eux.

La nuit se dissipa et avec elle la brusque panique. Sa vision redevint nette : elle était dans son fauteuil, au milieu du salon illuminé. Assise en face d'elle, Ilena, pâle et figée. Charles Lindforth s'appuyait contre la cage de l'ascenseur. Près de lui, Harry, debout, leur faisait face, les mains dans les poches, les épaules rejetées en arrière.

— « Il nous reste encore quelques minutes, » disait-il. « Je résume donc. »

A nouveau, l'obscurité, la lutte dans cet univers de cauchemar, qui se referma sur elle dans un bruit de tonnerre.

Dans son esprit éperdu, la panique avait cessé juste à temps pour lui permettre de faire face à cette Chose qui grimpait derrière elle et dont elle apercevait l'ombre. Derrière? La Chose était partout, c'était l'obscurité même. Mais la peur, elle aussi, était revenue, et cette peur luttait pour elle.

« Le Pêcheur est parti. »

Ce n'était pas elle qui se laisserait prendre à cette suggestion glissée à son oreille. Il la guettait dans le noir, à l'affût d'un autre point faible. Tout d'abord, il avait accordé le sursis follement souhaité. Mais cela n'avait pas suffi. Et il la sondait, toujours plus profondément, sans merci.

A travers l'obscurité qui la séparait de son corps, elle pouvait entendre battre quelque part son propre cœur, lentement, à coups hésitants dont chacun semblait devoir être le dernier... Puis elle se rendit compte que ces battements de cœur étaient en réalité des bruits de pas, lents, coupés de haltes. Et, enfin, que ces pas n'étaient autres que les siens — que c'était elle qui marchait péniblement dans le noir. Pourquoi? Pour fuir?

Un autre pas. L'obscurité fit place à un demi-jour grisâtre, un gris lourd et terne, nuancé cependant de l'iridescence de la pourriture. Ses jambes la portèrent encore de l'avant. Mrs. Jordan s'aperçut qu'elle se trouvait dans un édifice au plafond voûté, soutenu par des colonnes. On eût dit une chapelle consacrée à quelque religion vénérable.

Des cierges allumés dégouttaient devant les niches obscures, le long des murs pleins d'ombre. Mais le noir le plus absolu régnait dans les alcôves, et elle ne pouvait voir à l'intérieur.

Dans sa marche parmi les colonnes, elle crut apercevoir du coin de l'œil une ombre à sa suite, qui flottait jusqu'à ses propres talons et semblait engloutir tout l'espace derrière elle. Mais lorsqu'elle se retourna, les colonnes, les murs austèrement sculptés étaient toujours là, dans l'iridescente lumière grise.

Sans le vouloir, elle s'arrêta devant une des niches. Quelque chose y luisait faiblement dans l'ombre. Elle se pencha pour saisir la bougie votive et en promena la faible lueur qui tomba sur le squelette.

Il se dressait là, planté sur ses pieds. Tous ses os brillants d'une blancheur nue. Crâne aux noires orbites, cage thoracique, os dénudés des bras ballants, pelvis disgracieux... Mrs. Jordan s'immobilisa, la bougie à la main, le regard fixe... Le squelette ne l'effrayait pas à proprement parler, mais lui inspirait une répulsion odieuse, irraisonnée.

Quelque chose lui murmura d'aller vers la niche suivante.

Tenant toujours la bougie, elle obéit, et la lumière vacillante révéla ce qui se cachait là, dans l'ombre.

L'avait-on enterré, celui-ci — puis déterré — ou n'avait-il jamais été mis au tombeau? Elle n'aurait su le dire, car la chair et ce qui restait des vêtements en lambeaux avaient atteint un tel degré de putré-

faction que si un peu de terre y adhérait encore il n'était pas possible de le distinguer du reste.

La bougie trembla dans sa main, la flamme vacilla, dessinant des ombres obscènes sur le visage corrompu. Les yeux et le nez manquaient, comme sur le crâne d'un squelette. La bouche sans lèvres était étroitement serrée, et les longues dents saillaient hideusement des gencives desséchées et racornies. Les cheveux raides restaient collés à la tête.

Les yeux grands ouverts, elle restait là, fascinée, enveloppée dans l'horreur et la puanteur du spectacle. Elle crut alors entrevoir une lueur de vie au fond des orbites creuses. Mais ce n'était qu'une masse de vers blancs en mouvement.

Les Ténèbres l'effleurèrent à l'épaule. Elle se dirigea frissonnante vers la troisième alcôve. La bougie laissait tomber des gouttes de cire brûlante sur sa main, mais elle ne sentait rien.

Ici, plus d'horrible pourriture, mais simplement la troisième suite logique de la série : la silhouette pâle et rigide d'un mort récent, visage de cire dont le sang avait fui et dont la cécité voilait le regard grand ouvert. Il était mort pourtant. Elle avait vu la série à rebours : précédant celui-ci, la puanteur de la mort, les vers et, avant encore, la blanche et inhumaine perfection des ossements à nu.

C'est alors qu'elle se mit à hurler, la bougie lui échappa des mains et s'éteignit. La ruée des Ténèbres recouvrit le tout.

Cette dernière figure était la sienne. Et les autres?...

Mrs. Jordan fit de son mieux pour se rappeler que rien de tout ceci n'était réel. Le Pêcheur se tenait dans le noir, près d'elle, guettant tel une bête patiente. Il avait capté le genre de peur qu'elle avait en elle et utilisait ce qu'il avait appris.

Mais la lumière revenait. Non pas la mauvaise lumière grise de l'obscure chapelle, mais une lumière dorée et chaude comme un vin généreux, une lumière, une atmosphère telles qu'elle n'en avait jamais connu depuis — depuis...

Elle se trouvait sous une arche de pierre et parcourait du regard les ondulations d'une prairie.

Le soleil matinal étincelait sur la rosée et, par-delà, la profondeur des bois était emplie d'appels d'oiseaux.

Il y eut un frisson dans l'ombre, sous l'arche. Elle sut que, si elle se retournait, elle reverrait les corridors gris aux colonnes et aux alcôves de blasphème. Elle frissonna, sentant qu'elle ne pourrait jamais supporter de refaire ce chemin.

Elle s'avança à découvert, en direction de la prairie. Au cours de sa marche, elle s'aperçut qu'elle était nu-pieds en foulant l'herbe humide de rosée. Elle se sentait légère, ses pas sans efforts devenaient sauts et bonds.

C'était bon de se sentir légère et petite et d'avoir l'impression de danser. Elle avait oublié cette sensation... où donc? Dans un mauvais rêve, peut-être.

Elle avait rêvé qu'elle était malade et lasse et qu'elle n'avait plus la vie devant elle. Mais elle ne voulait plus s'en souvenir. Plus jamais.

Les bois étaient profonds et mystérieux, prêts à être explorés. Elle courut légèrement à travers les herbages, vers l'invitation des profondeurs vertes, ne se souciant plus, vraiment, de ce qui pouvait l'y attendre.

Et d'un, frères...

VI

Charles Lindforth tendit tout son être dans un combat désespéré pour que son esprit demeure le froid instrument de calcul qu'il était destiné à être, pour faire de son cerveau une forteresse contre l'invasion. Il lui fallait vaincre, car il avait encore tant à faire et il ne pouvait croire qu'aucun des autres arriverait à résister aux Pêcheurs. Ils étaient tous faibles et insensés, d'une manière ou de l'autre.

Mais l'irruption des Ténèbres ébranla son contrôle de lui-même. Il tâtonna follement et sa main se referma sur quelque chose de dur, lisse et froid : la poignée d'une porte, qu'il arracha presque en la tournant, d'une mouvement spasmodique.

La lumière se déversa, l'aveuglant momentanément. Lorsqu'il put rouvrir les yeux, il vit une grande pièce où des hommes au visage grave, vêtus sobrement, se tenaient assis autour d'une table d'acajou poli.

Lindforth rit presque. « A qui croyez-vous donner le change? » demanda-t-il silencieusement à la Chose qu'il sentait derrière lui, en train d'attendre, dans l'obscurité. « Ceci n'est pas la Salle de Réunion du Conseil d'Administration des Entreprises Jordan, avec ses Directeurs siégeant, nous ne sommes pas de retour sur Mars. Ceci n'est qu'un simple mirage présenté à ma vue. Je pourrais l'effacer rien qu'en refusant d'y croire. »

Il se sentit assez satisfait de lui, pour avoir si aisément décelé la fraude. Néanmoins, il n'avait aucune envie de faire demi-tour et rentrer dans l'obscurité où la Chose se tenait aux aguets. Cette pièce éclairée, mirage ou non, était préférable. Il referma la porte derrière lui d'un geste ferme.

Les Directeurs se levèrent et s'inclinèrent devant Lindforth avec déférence. « Bravo, » pensa-t-il avec amusement, « c'est de mieux en mieux ! »

Dans la vie réelle, il ne lui eût même pas été permis de pénétrer dans la Salle du Conseil d'Administration sans y être invité.

— « Soyez le bienvenu, monsieur Jordan, » dit le Président, et les autres membres du Conseil lui firent écho dans un murmure de voix.

Lindforth les regarda fixement. Mais il n'y avait pas l'ombre d'une plaisanterie, pas la moindre lueur de dérision sur les visages pleins de déférence. Ils croyaient tous qu'il était Loran Jordan. Mais Loran Jordan était mort... n'est-ce pas? Dans un endroit comme celui-ci, se

répéta obstinément Lindforth, il fallait prendre garde de bien séparer le réel de l'irréel, de ne rien prendre pour dû. Il devait garder tous ses esprits, en ce qui le concernait. Il fallait faire très attention, être plein de ruse pour déjouer Loran Jordan... non, il voulait dire pour déjouer les Pêcheurs.

— « Aimeriez-vous jeter un coup d'œil sur le Rapport Annuel, monsieur Jordan ? » demanda le Président.

— « Donnez-le-moi, » répondit hargneusement Lindforth. Ça lui éclaircirait l'esprit, il en était sûr, d'avoir devant les yeux des chiffres rigoureux — pertes et profits. Il se sentait toujours à l'aise, devant des chiffres. Se saisissant de la liasse de papiers, il s'assit au bout de la table pour l'étudier.

Mais le rapport était plein de confusion. Il semblait consister surtout en notes nécrologiques, certaines d'entre elles portant le nom de Loran Jordan, d'autres celui de Charles Lindforth.

Embarrassé et furieux, il rejeta les papiers qui tombèrent en pluie sur le tapis, et se leva.

— « Vous ne me duperez pas ! » ragea-t-il, et il se tourna vers la porte, déterminé à l'ouvrir.

— « Comme vous voudrez, monsieur Jordan, » articula obséquieusement le Président. « Hum !... » il se racla la gorge, minutieusement, puis, comme la main de Lindforth atteignait la poignée de la porte, demanda : « Monsieur Jordan, désireriez-vous voir le traître Lindforth ? »

Lindforth se retourna violemment, comme piqué par un frelon.

— « Qu'est-ce encore que *cela?* »

— « Nous avons fait sortir l'imposteur Lindforth de ses cachots. Il nous avait semblé comprendre que vous souhaitiez le voir assister à... aux cérémonies. »

— « Ah ! oui, les cérémonies, » dit vaguement Lindforth, déterminé à ne pas montrer son ignorance. « Quand doivent-elles commencer? »

— « Lorsque vous le voudrez, monsieur Jordan. Nous n'attendions que votre arrivée. »

— « Très bien alors, » dit Lindforth, « allons-y. » Il savait qu'il prenait des risques. Mais il lui fallait connaître la suite.

— « L'ascenseur se trouve par ici, » dit le Président.

Ils prirent place dans l'ascenseur et montèrent, encore, encore, et encore. Les murs de la cage étaient transparents et Lindforth vit qu'ils s'élevaient jusqu'au sommet d'une tour se dressant à une hauteur terrifiante — jusqu'à ce que le paysage de Mars se déroulât, tel une carte, sous leurs yeux, semblable aux cartes de l'Empire Britannique des anciens manuels d'écoliers, toutes teintées d'un rose rougeâtre.

L'ascenseur montait toujours. Il ne se rappelait pas l'existence d'une tour si haute, au-dessus des Etablissements Jordan. Ce devait être encore l'une des choses que Lindforth — il voulait dire Jordan — avait fait faire sans lui demander son avis...

L'ascenseur stoppa. Il se trouvaient sur le sommet vertigineux de

la tour ; un espace étroit entouré d'un parapet. Non loin, contemplant par-dessus le rebord le lointain paysage s'étendant en dessous de lui, se tenait un homme, les mains attachées derrière le dos, qui se retourna et leur fit face alors qu'ils se rassemblaient sur le toit. Le Président du Conseil d'Administration déclama avec force :

— « Voici le traître Lindforth ! »

L'homme enchaîné se tint immobile, les observant d'un air impassible. Il avait le visage mince, les traits grisâtres, d'une modestie décevante, de Loran Jordan.

Lindforth, presque pris de panique, murmura au Président :

— « Attention. Il faut le surveiller de près. Il connaît beaucoup d'expédients ! »

— « Ne vous inquiétez pas, » répondit le Président à voix haute. « Les chaînes sont faites du meilleur acier. Le traître n'échappera pas ! »

Lindforth — le véritable Lindforth, ainsi qu'il ne cessait de se le rappeler à lui-même — respira profondément.

— « Tout est-il prêt? » demanda-t-il nerveusement.

Le Président eut un geste qui balaya le panorama s'étendant autour d'eux.

— « Voyez ! De cette altitude, vous pouvez voir le vaste réseau des Etablissements Jordan. Mines, fonderies, moyens de transport, se déroulant jusqu'au loin, immenses, à travers toute la surface de la planète. »

Même diminué par la distance, c'était un spectacle inspirant le respect — presque accablant.

Lindforth, la gorge serrée, regarda du haut de la tour avec un frisson d'extase, sachant que tout ceci lui appartenait, à lui seul...

— « Voici, monsieur, » dit quelqu'un, et des mains déposèrent devant lui un objet : un ancien détonateur, un minuscule dispositif, avec des batteries et des fils électroniques qui traînaient.

Lindforth se pencha en avant et agrippa la poignée du piston. Il regarda d'un air triomphant la silhouette qui semblait être Loran Jordan.

— « Regarde ça ! » aboya-t-il, et il poussa la poignée.

Partout sur la surface de Mars, les immeubles, les mines, les voies de communication appartenant à la Compagnie Jordan furent projetés dans l'espace, dans une interminable série de puissantes explosions. Des flammes s'élevèrent, la fumée ondoya jusqu'à recouvrir complètement le paysage rougeâtre. La tour trembla sur ses bases.

Cependant, Loran Jordan se tenait toujours là, immobile. Tout mince qu'il fût, l'ombre d'un sourire jouait sur son visage, un de ces vieux tics dont Lindforth se souvenait si bien.

— « Alors? » cria ce dernier par-dessus le lointain craquement des flammes, « que penses-tu de ça? »

— « Quoi donc? » dit Jordan, avec son sourire de biais. « Si, comme vous le dites, vous êtes réellement Loran Jordan, auquel cas je suis l'abominable traître Charles Lindforth, qu'est-ce que tout ça peut bien me faire? »

Lindforth frissonna. Il dit pesamment : « Tu vas voir ! » et se rua vers l'autre, poussant de ses deux mains la grise silhouette de son souvenir, haïe, adorée. Celle-ci passa par-dessus le parapet.

Il se pencha pour la suivre des yeux et l'aperçut qui tombait, tourbillonnante, de plus en plus minuscule, droit vers la couche de fumée qui recouvrait la Terre en dessous d'eux. La fumée s'élevait à présent comme pour venir à sa rencontre et la silhouette disparut.

La fumée continua à s'élever vers le sommet de la tour.

Les membres du Conseil applaudirent et crièrent à l'unisson :

— « Le traître Lindforth est mort ! Félicitations, Mr. Jordan !... »

Et de deux, frères...

VII

L'obscurité se referma au-dessus de Léoce comme un océan et elle s'enfonça, s'enfonça, loin de toute lumière et de toute vie, dans un engourdissement et une indifférence étranges...

Puis la conscience lui revint, dans un choc semblable à celui d'une douche glacée et, instinctivement, elle se mit à lutter, griffes en avant, cherchant à se frayer un retour.

Mais l'obscurité n'offrait ni haut ni bas et elle retrouvait ses impression d'enfant, lorsqu'elle sortait en suffoquant des ténèbres d'un cauchemar pour s'apercevoir que son réveil même n'était qu'un rêve et que l'obscurité qui l'enveloppait était toujours celle du cauchemar. Il y avait toujours dans ce rêve quelqu'un avec un couteau — quelqu'un dont elle ne pouvait voir le visage...

— « Mère ! » cria-t-elle dans sa terreur, avec une voix d'enfant.

Sa mère surgit de la nuit, blanche, comme éclairée par un projecteur, aussi pâle qu'elle était apparue à Léoce dans les instants précédant le naufrage. Léoce se souvint et sanglota.

« Non, mère, non, je ne veux pas vous voir, vous êtes morte ! »

Il n'y eut plus que l'obscurité et ses propres sanglots qui allèrent faiblissant, s'effaçant avec la distance.

Mais à présent elle avait repris pleine conscience et se souvenait parfaitement. Elle murmura avec passion : « Mais je suis *vivante,* je ne veux pas mourir, pas encore, c'est trop tôt... »

« Cramponnez-vous à la vie, » avait dit Harry, durant les dernières minutes. Harry ! Il était sa raison de s'accrocher à cette vie. Parce qu'elle l'aimait. Parce qu'il l'avait embrassée... Ses bras forts et rassurants l'enserraient, la protégeant contre le mal. Les larmes lui embuèrent les yeux et le visage de Harry se brouilla.

« Je vous aime, Harry, » pleura-t-elle, « embrassez-moi ! » et il se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, mais doucement, comme il eût embrassé une enfant.

— « Je vous aime aussi, Léoce, » dit-il, « jamais homme n'a autant aimé. »

Elle enfouit son visage au creux de l'épaule de Harry, qui, avec douceur, tendrement, caressa sa brillante chevelure.

— « Ma chérie, ma pauvre chérie, aurez-vous du courage? »

— « Oui, dit Léoce, je suis courageuse. »

— « Vous savez qu'il nous faut partir, » dit-il doucement.

— « Je sais, » répondit Léoce dans un murmure presque inaudible.

Côte à côte ils gravirent la spirale d'un vaste escalier, entre des murs lumineux où flottait un demi-jour.

Tout au long du chemin, Harry tint dans la sienne la main de Léoce, qui avançait sans peur. Ils atteignirent un immense palier tapissé de rouge. Alors, soudainement, la peur la submergea de nouveau. Sa main s'arracha de celle de Harry dont elle s'écarta, haletante.

— « Mais... mais vous n'êtes pas Harry, vous êtes l'un d'Eux... »

— « Regardez-moi, » ordonna-t-il d'une voix aux profondes résonances.

Elle s'aperçut alors, pour la première fois, qu'il portait une robe de prêtre de couleur écarlate, ceinte à la taille d'une corde d'argent. Mais elle ne pouvait voir distinctement son visage dissimulé dans l'ombre d'une capuche.

La voix venant de l'ombre avait quelque chose de sévère, d'implacable, à quoi l'on ne pouvait échapper.

— « Tu as promis. Nul autre que toi ne peut le faire. »

Dans une étreinte douloureuse, la main se referma sur celle de Léoce, qui sentit ses jambes se dérober sous elle, tout son corps faible et sans volonté. Et lorsqu'il ordonna : « Viens ! », elle suivit, ne sachant plus qu'une chose : il lui fallait être brave.

Ils aboutirent dans une salle aux murs élevés tendus de velours rouge. Rouges aussi étaient les tapis. La lumière du jour y filtrait à travers des vitres de couleur pourpre.

Ils avaient gagné une estrade surélevée et, devant eux, se dessinait la silhouette vague d'un autel formé d'un énorme bloc de pierre qui pouvait être du grenat. Tout autour d'eux, au pied de l'autel, s'entassait pêle-mêle une multitude aux visages levés, empreints d'adoration et de terreur.

A leur vue, Léoce sentit une onde de courage la parcourir. Dans l'assemblée, elle reconnaissait son père, Ilena Burk, Mrs. Jordan, les visages familiers d'autres gens qu'elle avait connus chez elle ou à l'école. Et en bordure de la foule, pâle et lointaine, sa mère.

Elle savait à présent pourquoi il lui avait fallu venir. Tous, fatalement, étaient voués à la mort qui les épouvantait. Elle, elle seule, pouvait les sauver. Elle qui seule possédait le courage.

Elle s'aperçut alors qu'Harry Burk aussi se trouvait là, les yeux levés vers elle sur son estrade. Le prêtre à ses côtés n'était donc pas Harry, décidément ; mais cela n'avait plus d'importance.

Elle escalada légèrement l'autel de pierre et parcourut du regard

l'intérieur de la salle pourpre comme celui d'un cœur. Elle fit descendre sur eux son sourire, sans crainte, immobile dans sa fragilité, sa beauté sans tache. Une simple tunique brillante, couleur de flamme, la revêtait — ou peut-être était-elle nue? cela non plus, n'avait plus d'importance.

Ils la contemplaient en extase. Le regard rayonnant d'Harry ne cachait plus son admiration. Son père fronçait les sourcils d'un air tourmenté, en se mordant la lèvre. Les traits gras et niais de Mrs. Jordan reflétaient une incompréhensible alarme. Seule, Ilena se détourna, se voilant le visage de honte. Loin derrière eux, le blanc fantôme maternel eut un signe de tête solennel et approbateur. Alors Léoce sut — de façon définitive et certaine — que tout était bien.

Le prêtre vêtu de pourpre se rapprocha, et quelque chose étincelait dans sa main. Un poignard aigu, brillant comme un miroir. Il le leva, prêt à frapper. Mais Léoce le lui arracha et le brandit des deux mains, dans un éclair. Elle leur cria : « Vous êtes tous sauvés ! Je vous pardonne ! » et rapidement, sans avoir le temps d'être effrayée, s'en plongea la pointe dans le cœur.

La chambre rouge s'estompa devant ses yeux. Le flot des visages se fondit. Baissant le regard, elle vit, avec un regret farouche — mais un triomphe plus farouche encore — le sang brillant du sacrifice baigner ses mains, et elle sut qu'elle était en train de mourir.

Bonne pêche, frères ! Et de trois!...

VIII

Harry Burk ne perdait pas la tête. Il était devenu aveugle, conjectura-t-il, à cause d'une espèce de paralysie du nerf optique ou d'un centre nerveux cervical gouvernant la vue. Il ne sentait plus son corps. Son cerveau ne recevant plus aucun message de l'extérieur, tous les canaux neuraux étaient bloqués.

Il était évident que les Pêcheurs commençaient par isoler leur proie.

Il attendit, dans la solitude de la nuit, prêt à la contre-attaque. Et, tout à coup, il sentit la Chose se mouvoir près de lui, le palpant de ses sens aux prolongements ténus, le sondant...

— « Ordure ! » dit-il intérieurement, dans le langage de la pensée. « Sors donc d'où tu es, que je te voie, espèce... »

A sa surprise, la lumière apparut. Une lumière blafarde et pénible, semblable à celle d'un de ces réverbères crasseux brûlant au coin de quelque ruelle de l'une des vieilles cités terriennes.

Il se tenait debout, au coin d'une rue ; la vue et tous les autres sens lui appartenaient à nouveau. Il éprouvait le poids de son propre corps sur le pavé, sentait l'air plein de fumée, voyait devant lui une silhouette, tapie contre le mur.

Burk la regarda avec répugnance. Il semblait que ce fût un homme petit, vêtu d'un manteau usé jusqu'à la corde, aux épaules trop rem-

bourrées, et d'un pantalon non repassé, plein de plis. L'homme s'affaissa encore et lui retourna son regard d'un air de flatterie servile et impudente tout à la fois.

— « Je vous connais, » croassa Burk, « vous êtes un Pêcheur ! »

— « Si vous voulez, » minauda la créature d'un air insinuant. « Je suis toutes sortes de choses. Que voulez-vous? Voulez-vous que je vous trouve une fille? Ou quelque autre plaisir, peut-être.... Tout ce que vous voudrez. »

— « Allez au diable ! » cria Burk.

Mais il se sentait mal à l'aise. Toute la scène irréelle, comme elle devait l'être en fait, était, dans un sens, terriblement réelle ; elle ressemblait trop à un fragment venu droit de son propre passé. Des années auparavant, il avait visité des tas de ces sortes de cités, sur la Terre, alors qu'il n'était qu'un vagabond errant de navire en navire. Il avait marché le long de leurs rues sinistres et respiré leur air, savouré leur stagnation, avec l'arrogance supérieure d'un voyageur arrivant de contrées autrement libres — s'était saoulé — querellé — débauché — pour repartir par le prochain navire...

Il se rendit soudain compte qu'il portait non pas les classiques vêtement coûteux de ces dernières années, mais une veste de cuir déchirée, une paire de « dungarees » déshonorante et des bottes de pilote interplanétaire éraflées.

Pour couvrir sa confusion, il fit un pas menaçant, les poings serrés, vers l'apparition équivoque, à la lumière de la rue.

La silhouette s'affaissa un peu plus, se cachant le visage, et implora :

— « Ne me frappez pas, monsieur, je vous en prie ! »

Burk rit de plaisir, dédaigneusement, soudain détendu.

— « Pas de blagues, hein, » avertit-il, « rappelle-toi, je te tombe dessus ! »

— « Tout ce que vous voudrez, » pleurnicha l'homme. Il leva sur Burk un regard sournois. « Mais si je suis un Pêcheur, comme vous dites... non, s'il vous plaît, ne me frappez pas !... ça veut dire que je peux vous donner tout ce que vous désirez. Pensez-y — tout ! »

— « Va au diable ! » répéta Burk. Et, tournant les talons, il s'éloigna, parmi les masses sombres des immeubles, silhouette indistincte s'élevant au-dessus de la rue mal pavée. Même si ce n'était qu'une illusion, c'était bon de se promener à nouveau, comme un touriste sans but, sans soucis. dans une étrange cité dont les recoins et les sombres allées regorgeaient de risques et d'aventures — parmi les décors et l'atmosphère du passé...

Mais il n'avait pas oublié que le passé était le passé — et le futur était bien différent. Ils n'arriveraient pas à l'hypnotiser au point de lui faire oublier ça.

La voix, à la hauteur de son épaule, se faisait enjôleuse : « Monsieur, je pourrais vous obtenir... »

Il se tourna dans sa direction, avec colère. Mais, alors même qu'il accomplissait ce mouvement, la scène changea sans même un tremblotement.

C'était toujours la nuit ; mais une nuit sauvage, telle que la Terre n'en avait jamais connu. La nuit sur Pluton, où il faisait toujours nuit, où le Soleil n'était qu'une lueur lointaine dans l'espace sans atmosphère. Et les étendues d'hélium gelé luisaient faiblement, pareils et inchangés depuis des milliards d'années, figées dans l'éternité du froid.

Il restait là, observant, tandis que les hommes et les machines s'activaient autour du vaisseau interstellaire.

Les machines devaient être construites spécialement pour pouvoir travailler là, dans le Vide, et à des températures sous lesquelles les huiles lubrifiantes devenaient des corps solides, tandis que l'acier et les autres métaux s'écaillaient en poudre grisâtre ; les hommes, même, devaient être d'une pâte spéciale pour s'aventurer ici, à l'extrême bord du système solaire, à la lisière de l'immense nuit dans laquelle le Soleil et toutes ses planètes n'étaient plus que d'infimes grains de poussière — sur la planète d'avant-poste, où certes au point de vue distance mesurée on n'avait fait qu'un premier pas hésitant vers l'extérieur, mais où au point de vue Energie de Fuite on était déjà presque sur le chemin d'Alpha du Centaure...

Le vaisseau était une merveille. Il se dressait, énorme, prêt à décoller, son nez poli pointant vers l'abîme de l'espace interstellaire. C'était le vaisseau qui, pour la première fois, fendrait cet abîme et apporterait à l'Homme, ce singe audacieux, la réalisation de ses rêves les plus fous.

Harry Burk observait et, finalement, soupira. Ses yeux le picotèrent, tandis qu'il se rendait compte que ceci non plus n'était pas réel.

— « Mais ça pourrait l'être, » murmura à côté de lui la voix, sur un ton insinuant.

Il était à nouveau dans la rue pleine d'ombre, faisant face au visage ignoble et vicieux.

— « Que le diable t'emporte ! » dit Burk.

— « Doucement, à présent, » geignit l'être sur un ton apaisant. « J'ai une proposition à vous faire. »

Burk grogna :

— « Tu as intérêt à ce qu'elle soit bonne. »

— « Vous voudriez vous enfuir, n'est-ce pas? Fuir, tout seul. Ce serait tout de même mieux que de les tuer? »

Burk écoutait la voix enjôleuse et une soudaine excitation lui coupa le souffle. C'était vrai ; il se demandait comment il ne l'avait pas compris plus tôt.

S'il arrivait à s'en sortir en vie et sain d'esprit — mais que sa femme et sa belle-mère y laissent leur peau comme, très certainement, ce serait le cas — il serait légalement leur héritier.

Il eut à nouveau la vision du navire interstellaire et les paumes de ses mains devinrent moites. Voyons, lorsqu'il repensait à tout ça, toute l'affaire (la collision avec le météore, la course aveugle du vaisseau vers la Ceinture) semblait presque avoir été arrangée pour lui à dessein. Une telle chose était insoupçonnable. Evidemment, c'était un terrible risque

à prendre ; mais Harry Burk n'avait jamais encore reculé devant un risque.

— « Vous pouvez gagner, » murmura la créature près de lui. « Jouons tout en un seul coup. Vous pouvez gagner... »

Burk lui jeta un regard dédaigneux, de côté, un sourire téméraire et combatif sur les lèvres.

— « Parfait, » dit-il. « En un coup ! Le gagnant aura ce qu'il voudra ! »

Ils se tenaient agenouillés dans une mare d'éblouissante lumière, au milieu de l'obscurité environnante. Burk secoua les dés dans ses mains réunies en coupe. Son sang battait un tocsin dans ses oreilles. Rêve ou réalité, qu'importe. Il n'avait jamais vécu aussi intensément auparavant, l'enjeu n'avait jamais été aussi grand.

Avec un bref soupir, il jeta les dés, les regarda tourbillonner, dans un éclair, puis se poser, côte à côte, leurs faces tournées vers le haut, tels des visages.

Les Ténèbres semblèrent se ruer vers lui, de tous côtés, quoique rien ne fût visible. Absolument rien, dans ce noir espace du vide, sauf les dés et leur signification : deux yeux de serpent.

Frères, le quatrième est à nous !...

IX

Ilena s'efforça au courage et, toute raidie au milieu du vide impalpable, elle sentit venir le Pêcheur, qui la serra dans une immonde étreinte. Tout son être se révolta à ce toucher impur ; mais, de toute la force de sa volonté, elle se contraignit à ne pas tressaillir ni se débattre.

Il recula.

Elle réprima impitoyablement l'éclair de triomphe qui illumina son visage lorsqu'elle comprit qu'Il avait été déjoué par son inviolable passivité, son refus de réagir, quel que soient les moyens employés contre elle. Elle pensa avec acharnement : « Je suis Moi — et rien ne pourra changer ça ! »

« Mais qu'est-ce que Moi? »

« Je suis Ilena, la fille de Loran Jordan ; et je vais être mère, la mère d'un fils qui sera nommé Loran. J'appartiens au passé et à l'avenir. »

« Et quant au présent? »

« Le présent n'est rien, qu'une illusion qui luit et disparaît. »

Le présent, c'était les baisers d'Harry qui, par moments, menaçaient de lui ôter le sens intégral de sa propre personnalité, cette personnalité qu'elle devait conserver intacte. L'ignoble démon qui la guettait, l'étudiait, ne devait pas l'ignorer, et il usait de sa ruse diabolique pour l'obliger à revivre tous ces moments, dans cette aveugle obscurité furieuse et tourmentée, frissonnante, haletante, ballotée dans la tempête... Mais elle avait résisté déjà à ces tempêtes, lutté déjà dans

de pareils combats — et Il n'arriverait pas à la détruire par ce moyen.

Le Pêcheur s'éclipsa de nouveau, emportant avec lui le souvenir de Harry ; la laissant tremblante, à demi étourdie — victorieuse.

« Je vais avoir un fils, » pensa-t-elle avec entêtement, « et je l'appellerai Loran. »

Un rêve s'empara d'elle soudainement.

Elle se trouvait assise dans un fauteuil, au milieu d'une petite pièce sombre éclairée par la seule lueur des étoiles ; mais une fenêtre devant elle donnait sur la lumière, une lumière bleutée qui aurait pu être celle du crépuscule ou de l'aube. Entre elle-même et cette lumière, se dressait une haute silhouette, qui semblait regarder pensivement par la fenêtre où elle se découpait en ombre chinoise.

C'était son fils, devenu grand comme il devait le devenir après tant d'années, et la fenêtre symbolisait le Futur.

Ilena savait qu'elle était devenue une vieille femme. Lorsque, d'un mouvement débile, elle voulut soulever sa main, elle vit que la peau en semblait être de vieux parchemin.

Elle l'appela, émettant un petit son inarticulé. La silhouette à la fenêtre se retourna et jeta les yeux sur elle.

— « Non ! Non ! » cria-t-elle faiblement.

Car le visage de son fils avait les traits d'Harry, fondus étrangement, d'une manière presque blasphématoire, avec les traits de son propre père, autant qu'elle pouvait se les rappeler. Elle ne pourrait supporter d'avoir devant les yeux les yeux moqueurs d'Harry, son sourire insouciant... C'était monstrueux, une violation qu'elle ne pourrait endurer.

— « Non ! » haleta-t-elle, « vous n'êtes pas celui... »

— « Reste tranquille, calme-toi, » lui dit son fils d'un ton assuré. « Repose-toi un moment, et ce sera fini, et tout m'appartiendra. »

— « Non ! » hurla-t-elle, et sa voix se cassa. « Ce n'est pas le futur, c'est seulement un rêve, je ne le supporterai pas ! »

Le rêve s'effaça. Il n'y avait plus que la froide obscurité et, quelque part au cœur de ces Ténèbres, Ilena étreignant contre elle-même sa sécurité durement gagnée.

Mais une autre vision se forma, insidieuse illusion l'appelant de son attirante chaleur, la chaleur du souvenir.

Son père, Loran Jordan, se tenait debout, se réchauffant les mains devant la grande cheminée de leur vieille maison terrienne. Il revenait d'un de ses voyages sur Mars, et il parlait — ainsi qu'il le faisait parfois lorsque la mère d'Ilena semblait écouter — de ses affaires ; la complexe toile d'araignée de la richesse et du pouvoir qu'il tissait parmi les planètes qu'Ilena avait vues briller autant que les étoiles de la nuit. Comme toujours, tandis qu'il parlait ainsi, il lui semblait grandi. Il devenait quelque chose de plus qu'un petit homme aux tempes grises — il devenait un géant, un des Grands.

Ilena, encore toute jeune et portant des nattes, était ignorée. Elle se tenait assise sur le plancher, dans un coin du living-room, jouant avec le poupon qu'elle avait nommé Mr. Jordan. Elle assit Mr. Jordan contre

le mur et pointant le doigt contre sa poitrine : « Tu as intérêt à bien te tenir, » lui dit-elle, « tiens-toi droit, ne bouge pas, et tais-toi. Fais bien attention, sinon je le dirai à ton père lorsqu'il rentrera. Et tu feras bien de cesser de faire pleurer les autres et de partir quand je veux que tu restes là... »

Une grande ombre recouvrit son jeu.

Son père se tenait debout devant elle, gigantesque. Il lui dit : « Viens, ma petite, viens et assieds-toi près de ta mère. Je ne te vois pas bien souvent... Tu ferais aussi bien d'écouter... on n'est jamais trop jeune pour apprendre. »

Il s'empara de Mr. Jordan et le posa hors de portée d'Ilena, sur la cheminée. « Viens, à présent. »

Elle voulait venir... et elle ne voulait pas, et, partagée entre ces deux sentiments, elle commença à pleurer, sans bruit, à la dérobée, de manière que son père ne puisse le remarquer.

Elle aurait pu crier : « Non, je ne viendrai pas, je vous hais ! » Mais si elle l'avait fait... peut-être l'aurait-il tuée ; peut-être serait-il parti au loin et ne serait-il plus jamais revenu.

Avec soumission, elle se leva et suivit son père.

— « Non ! » hurla Ilena dans le noir, « c'est un mensonge ! ça n'a jamais été comme ça ! »

Ses mots tombèrent sans un écho dans l'obscurité. Il n'existait rien, ici, qui puisse fournir un écho. Lentement, elle comprit que l'ennemi était parti et qu'elle était seule. Seule, elle, inviolable. Passé, présent, futur s'étaient mélangés pour mieux disparaître et elle avait gagné la bataille...

Les Ténèbres, impénétrables, l'enveloppèrent. Dans l'obscurité, il y avait Ilena, inaltérable, Ilena qui avait seulement désiré être seule...

La pêche est vraiment bonne, frères. Nous en avons pris cinq.

Mais cette fois, pas de fautes : nous devons les prendre tous, ou ce sera vain. L'échec nous l'a suffisamment appris.

Une fois de plus, jetez vos filets, frères. Le sixième est encore à prendre.

X

L'obscurité n'avait rien d'étrange. Il n'y avait jamais rien eu d'autre, depuis le début des Temps.

Mais dans celle-ci, il y avait quelque chose de nouveau, de difficilement acceptable : le vide, la sensation de l'espace et du froid, au lieu de la chaleur confortable et de la nourriture toujours prête.

L'être était très primitif, seuls des rudiments de bouche, de nez, d'yeux et d'oreilles existaient. Le cerveau était une pâte informe. Pour membres, des moignons. Il avait une queue. Il possédait encore (bien qu'il fût près de les perdre) les arcs branchiaux des premiers vertébrés.

Pas de passé, pas d'expérience, pas de souvenirs, à part celui de sa lente croissance, dans cet endroit secret et chaud, aussi sombre et fluide que le monde obscur des poissons des grandes profondeurs. L'être ignorait qu'un jour il naîtrait.

Mais il vivait, d'une vie déjà humaine, et il voulait absolument continuer à vivre.

L'approche furtive de l'intrus signifiait la fin de la vie, le retour au néant dont il sortait à peine...

Il sentit tout cela, quoique il ne sût rien encore de la mort ni de la défaite. Ne sachant rien, si ce n'est la loi de la Vie qui se développait en lui, il réagit, au premier contact du voleur, avec une fureur aveugle.

Les Pêcheurs reculèrent, déroutés. Les expériences qu'ils avaient eues avec les autres et leurs cerveaux compliqués, vaincus à l'avance, prêts à accepter l'illusion, ne les avaient pas préparés à cela.

Prudemment, les Pêcheurs retournèrent à l'assaut et ne trouvèrent aucune prise où s'agripper, aucune brèche qui aurait pu être formée par un regret ou un désir inassouvi.

Seule, se dressant devant eux comme un mur, cette informe et monstrueuse volonté de vivre. Une volonté rudimentaire — sans même la connaissance de la nature de son désir — mais absolue, impossible à tromper ni à déjouer par ruse.

Dans le noir, les fantômes d'une vie morte depuis des milliards d'années essayèrent de forcer l'être non encore né et échouèrent. Ils laissèrent sur lui leur empreinte, mais pas de la manière qu'ils l'eussent souhaité.

Car là où, en des circonstances normales, la première expérience d'une vie humaine est l'outrage et la défaite — la naissance d'un être pour qui la venue au monde est une cassure ressentie avec fureur, expérience sur laquelle se modèleront toutes ses défaites ultérieures — dans le cas présent, le premier souvenir de conflit serait le souvenir d'une victoire...

En arrière, frères, en arrière ! Celui-là est passé à travers tous nos filets.

Qui aurait jamais pensé que parmi ces...

Mais vous ne l'ignorez pas. Pour peu que, parmi ces êtres, il y en ait plusieurs semblables à ce dernier, tout sera inutile. Cette race est de celles que nous ne conquerrons jamais. Relâchez-les tous, frères, et retournons d'où nous venons pendant qu'il en est temps encore. Nous devons mourir à nouveau et à nouveau reposer dans l'attente...

Pendant un million ou un milliard d'années, jusqu'à ce notre tour vienne...

XI

Le vaisseau abandonné avançait tant bien que mal le long de sa courbe, laissant derrière lui la Ceinture et ses êtres démoniaques. Dans

un moment, il faudrait allumer les signaux de détresse. Mais pour l'instant, il n'y avait rien à faire.

Pendant longtemps, personne n'avait dit mot. La plupart d'entre eux n'osaient même pas se regarder. C'était comme si les complexes fils de communication, les liens de parenté qui les avaient liés les uns aux autres, s'étaient rompus d'un coup. Et il faudrait bien du temps avant que tout cela ne soit rétabli, si ça devait jamais l'être.

Harry Burk soupira, pour briser le silence. Il dit pesamment : « Je ne peux pas le croire. Nous en sommes tous sortis... mais aucun de nous ne semble savoir comment. » Ses épaules s'affaissèrent. « Je suppose que nous ne le saurons jamais. »

Personne ne semblait l'avoir écouté.

Charles Lindforth, debout, contemplait, l'œil sec, le corps allongé de sa femme. Son visage revêtait une expression hagarde et lointaine depuis leur réveil, depuis qu'il leur avait annoncé sa décision de rompre tous rapports avec la Compagnie Jordan — décision prise, avait-il prétendu, quelque temps auparavant, tout étant bien considéré, et pour raisons de santé... Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, c'est tout ce qu'il leur révélerait jamais, pour autant qu'il pourrait conserver son masque...

Léoce se tenait assise à l'écart des autres, ses yeux obliques comme endormis, ayant l'air de ne rien voir. Sa première réaction avait été une amère et terrible crise de larmes, au point qu'ils avaient tous craint qu'elle ne fût devenue folle, sanglotant comme si elle avait perdu quelque chose qu'elle ne retrouverait jamais plus. Son père et Harry étaient demeurés gauches et impuissants devant son hystérie. Finalement, la sombre Ilena qui, seule, semblait inchangée, avait réussi à la calmer de quelques mots réconfortants.

A présent, Léoce paraissait tranquille et bizarrement absorbée. Elle essayait d'évoquer le visage du moine de son rêve, essayait de retrouver quelque lueur, quelque indice... Elle n'avait plus eu un regard pour Harry Burk.

Mrs. Jordan n'écoutait pas, affalée dans son grand fauteuil, ses mains reposant mollement sur ses genoux, le visage placide, les yeux clos.

Peu lui importait à présent ce qui pourrait advenir de son yacht plaqué or, ses nombreuses possessions, toute la richesse dont elle n'avait jamais compris l'extension. Elle n'avait même plus peur de la mort : elle était morte.

Burk se redressa avec agitation et fit un signe de tête à sa femme. Telle un automate, Ilena se leva et le suivit dans la galerie du tableau de bord, loin des autres, là où l'espace les contemplait, à travers les parois de verre.

Il fixa longuement son visage lisse, impénétrable, et éprouva une certaine difficulté à trouver ses mots :

— « Je ferais aussi bien de vous le dire maintenant... » commença-t-il. Et il s'arrêta.

— « Oui? » dit Ilena sans impatience, attendant.

— « Nous ne pouvons rien dire encore, évidemment, avant de con-

naître les termes du testament, mais cela n'a pas d'importance. Je signerai tout ce qu'on voudra. J'en ai marre. »

Harry Burk, joueur à la petite semaine, que sa chance et ses nerfs avaient déserté lorsque l'enjeu était devenu si grand qu'il ne pouvait même plus l'apercevoir. Ces jeux n'étaient plus pour lui, il le savait à présent. Il s'était vu dans un miroir... Peut-être étaient-ils tous passés par là... Pour Ilena, il était difficile de dire...

— « Je vois, » dit Ilena. « Ma mère est morte, Mr. Lindforth a donné sa démission, à présent c'est votre tour. Vous êtes tous en train de filer en m'abandonnant, n'est-ce pas? »

Sa voix gardait son timbre habituel, ne recelant aucune émotion. C'était naturel qu'il en soit ainsi, qu'ils partent tous en fin de compte en la laissant seule avec le fardeau qu'elle s'était choisi.

— « Je ne parle pas de partir, » dit Burk brusquement.

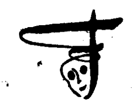
— « Non, bien sûr, il y a l'enfant. »

— « Oui, l'enfant. Il sera différent ! »

— « Oui. »

Mais à quel point *différent, ils ne s'en doutaient pas encore...*

(*Traduit par Régine Vivier.*)



On demande cobayes...

(The logic of Rufus Weir)

par ARTHUR PORGES

Le véritable homme de science ne laisse jamais l'émotion obscurcir sa pensée ; quel que soit l'imprévu de la situation, il considérera toujours celle-ci avec la même imperturbable logique. Souhaitons que les futurs pionniers de la conquête interplanétaire prennent exemple sur le sang-froid rigoureusement rationnel du Dr. Rufus Weir. Et que leurs actuels précurseurs méditent sur la vanité des choses d'ici-bas quand ils expérimentent, comme ils le font, les effets du vol dans l'espace sur des singes ou des souris-cobayes enfermés dans les modèles à l'essai de fusées stratosphériques.



RUFUS WEIR calculait au dos d'une enveloppe le nombre de souris, de cochons d'Inde, de hamsters, de lapins et de singes qu'il avait envoyés sur Vénus. Le total était de deux cent quarante-six — non compris l'effectif auxiliaire à sang froid — mais il ne parvenait pas à se rappeler si c'étaient trente souris et quarante-deux hamsters ou l'inverse. Cette incertitude l'irritait, car Rufus Weir, docteur en philosophie, docteur en médecine, docteur ès sciences — « notre seul génie scientifique universel depuis Henri Poincaré » — n'était pas habitué à avoir des doutes. Il détestait cela.

Par exemple, il était sûr que dans six heures dix-huit minutes et trente-quatre secondes exactement, la fusée dans laquelle il avait pris place (un technicien sentimental avait griffonné *Marybelle* sur son ogive, fantaisie qui contrariait vivement le Dr. Weir) commencerait son freinage à trois cents kilomètres au-dessus de la surface de Vénus. Il en était certain parce que, justement, il y avait eu ces envois de centaines d'animaux de laboratoire. Et parce qu'il était le Dr. Weir.

Pendant dix ans, avec l'appui de l'International Rocket Society, il avait dirigé toutes les recherches scientifiques entreprises en vue d'atteindre la planète Vénus. Les premiers projectiles de petit volume s'étaient à peine élevés à huit cents kilomètres et un grand nombre des souris qu'ils contenaient étaient mortes. Mais peu à peu, grâce à l'expérience acquise et en faisant appel à tous ses talents de physicien, de mathématicien et de biologiste, il avait fait monter les fusées plus haut, en avait construit de plus grandes et avait réussi à augmenter le nombre des survivants parmi les rongeurs auxquels était donné le privilège

(comme il le disait dans ses rares moments d'humeur facétieuse) de précéder l'homme dans cette glorieuse aventure.

Le Dr. Weir repoussa son enveloppe couverte de calculs et bâilla. Il s'ennuyait. Depuis des semaines il passait son temps à résoudre de nouveaux problèmes concernant les vols interplanétaires, mais même un mathématicien né peut se lasser et prendre en horreur le symbole le plus simple et le plus inoffensif de sa profession.

Dans cet état d'esprit, il cherchait d'autres diversions, allant jusqu'à réciter, en y prenant un plaisir amer, l'une des épigrammes écrites contre lui par un mauvais plaisant qui n'avait apparemment rien appris depuis les V-2 des années quarante jusqu'à la fusée sans pilote lancée sur la Lune en 1986. De sa voix sèche et monocorde, Weir avait déclamé devant les parois lisses de son engin :

Approchez mes enfants, car je veux vous instruire
Du palpitant exploit du fameux Dr. Weir :
Son envol fut brillant ; on joua même du Sousa ;
Il partit pour Vénus et toucha Azusa !

Eh bien, il n'irait pas s'écraser sur Azusa ! Dans six heures exactement, il se poserait sur la planète numéro deux, le premier passager venu de la Terre à le faire. Sans compter, bien entendu, les souris, lapins, hamsters, singes et cochons d'Inde. Voilà pour le rimailleur malintentionné ! Ce que la confrérie des anti-intellectuels ne comprenait pas, c'était l'importance des travaux préparatoires minutieux qui avaient ouvert la voie à cette expédition. Le constant courant de retour, pour ainsi dire, fournissant des données nouvelles pour chaque nouvelle petite avance. Métaphoriquement, on atteignait les planètes sur un chemin d'animaux morts.

Après l'atterrissage de la première fusée sur Vénus (réfléchissait le Dr. Weir), et sans qu'ils aient volé en éclats — ce qui n'avait pas été le cas jusque-là — les appareils de télémesure avaient indiqué qu'aucun animal n'avait survécu. Aussitôt, le Dr. Weir — le médecin dans ce cas — avait revu les aspects biologiques du problème et installé un nouvel équipement protecteur conçu par l'ingénieur-physicien qui partageait le même corps. Le projectile suivant avait signalé automatiquement par radio que presque un tiers des animaux à sang chaud étaient encore en vie — pour peu de temps — et que quelques-unes des bêtes plus résistantes, telles que les insectes et les crapauds, étaient presque normales. D'autre part, les deux sapajous étaient devenus fous, comme l'indiquaient leurs ondes cérébrales delta renvoyées sur Terre, et ils étaient morts peu de temps après. Tout cela, évidemment, sans être sortis de la fusée pour mettre le pied — ou plutôt la patte — sur le sol de Vénus.

Mais il n'y avait pas de raison de désespérer. On essayait de nouveau et voilà tout ; les souris étaient abondantes et bon marché. Chaque échec apportait ses enseignements. Une par une les lacunes par où le désastre s'infiltrait si insidieusement dans les projectiles argentés furent comblées et finalement vint le jour heureux où une fusée non seulement atterrit

sans dommages sur Vénus, mais déposa sur la planète toute sa cargaison vivante et en bonne santé, à deux unités près seulement.

Il était vrai, malheureusement, qu'aucun des animaux n'avait vécu plus de quelques heures ; la seconde planète était inhospitalière. Quelque chose dans l'atmosphère sans doute. Le Dr. Weir ne tolérait pas de « sans doute ». Les fusées pilotes, petites et commodes à lancer, étaient là en grand nombre en prévision de tels insuccès. L'une après l'autre elles s'envolèrent pour Vénus dans un jet de flammes, chargées d'animaux au corps desquels étaient attachés des instruments de haute précision en communication avec la Terre.

Les renseignements s'accumulèrent lentement, mais tous étaient du plus grand intérêt. La pesanteur était légèrement plus faible sur Vénus. L'air était assez respirable, bien qu'humide. Pourquoi, dans ces conditions, les souris étaient-elles mortes? Après l'envoi d'un grand nombre de fusées et un véritable holocauste de rongeurs, la réponse était venue : à cause de fortes radiations. Sans grand pouvoir de pénétration cependant : ces animaux étaient simplement trop sensibles à leur longueur d'ondes particulière. Sans se démonter, le Dr. Weir, médecin de nouveau, prépara des sérums, des vaccins et jusqu'à de petits manteaux en plomb et matière plastique comme pour parodier ces élégants vêtements que font endosser à leurs pékinois et à leurs bouledogues les douairières de la Cinquième Avenue.

Contre une telle détermination, une telle application laborieuse, patiente et rigoureuse des méthodes scientifiques, les malins génies hostiles aux voyages interplanétaires reculèrent, découragés, réfléchissant avec mélancolie sans aucun doute aux beaux jours où ils pouvaient jouer avec de grands et vulnérables B-17 chargés d'insectes au lieu de se casser les dents sur une noix électronique conçue par ce terrible et omniscient Dr. Weir, lui-même aussi irrésistible que n'importe quelle force de la nature.

L'atterrissage de la fusée pilote 63 fut célébré par un souper au champagne auquel étaient présents les officiels de la Société, le visage rayonnant. Maints toasts furent portés à Rufus Weir, car ses instruments de radiocommunication avaient démontré péremptoirement que tous les animaux avaient survécu et s'étaient attelés à la tâche ingrate de trouver de quoi subsister sur la seconde planète. On espérait que quelques-uns d'entre eux pourraient continuer à vivre jusqu'à l'arrivée de Weir. Bien entendu, on en avait rapidement perdu la trace, au fur et à mesure de l'épuisement des minuscules générateurs de courant, mais il était facile d'extrapoler. Si une souris pouvait vivre dix heures sur Vénus, un homme le pouvait également. Et s'il vivait dix heures, pourquoi pas autant d'années? C'est ce qu'en auraient déduit la plupart des gens ; et même quelques hommes de science, sous l'effet du champagne, n'avaient pas hésité à le faire.

Mais pas le Dr. Weir. Le mépris qu'il affectait pour un tel raisonnement se lisait presque sur sa physionomie. On n'extrapole pas : (*a*) des

souris en hommes ; (*b*) des heures en années — pas quand on a l'expérience du Dr. Weir.

Et c'est ainsi qu'étaient parties encore d'autres fusées, bourrées de sapajous, de hamsters, de cochons d'Inde, de souris et de lapins. Et finalement des fusées chargées de quelques chimpanzés, l'élite du monde des laboratoires. Si toute cette faune prospérait — du moins jusqu'à ce que les messages cessent graduellement — Weir était disposé à admettre, provisoirement, que le moment était venu.

Quant à savoir qui devait faire le premier voyage, le problème ne se posait même pas. Bien qu'il ne dût pas y avoir à s'occuper du pilotage, le vol étant contrôlé automatiquement d'un bout à l'autre, le Dr. Weir ne se sentait pas disposé à faire confiance à un quelconque de ses collègues sur le sol de Vénus. Ils étaient manifestement trop émotifs. Ceux qui n'avaient pas encore assez de plomb dans la tête ne trouveraient rien de mieux que de courir après la première chose insolite qu'ils apercevraient au lieu de peser méthodiquement chacun de leurs actes. Il fallait rester maître de soi : aucune faute n'était permise, à des millions de kilomètres de chez soi, dans une nature inconnue. L'homme n'était pas une souris ; il ne pouvait survivre sans un plan minutieusement établi.

Non, il irait le premier, en prenant suffisamment de ravitaillement pour six mois, puis, un par un, des membres choisis de la Société pourraient suivre, chacun apportant du matériel complémentaire afin de fonder une petite colonie avec des moyens permettant de renvoyer, si on le jugeait à propos, un homme ou deux un peu plus tard. Il resterait en contact, mais il devait prendre la tête. Ses yeux pâles, largement écartés, doués d'un pouvoir de suggestion dont il avait conscience, avaient forcé ses collègues à baisser les leurs, comme toujours.

— « Et que personne ne s'envole d'ici avant que j'aie fait signe, » leur avait-il enjoint.

Il avait fallu encore près de cinq années pour construire la première fusée pouvant transporter un passager humain, et un délai supplémentaire afin de commencer à produire en série celles qui seraient utilisées par les autres membres de la Société. Le Dr. Weir voulait être assuré de recevoir du renfort dans les six mois qui suivraient son arrivée ; et ce ne fut que lorsque les fusées furent prêtes à sortir de la chaîne de montage qu'il prit son envol, près de six ans après que les premiers animaux eurent atterri sans dommages sur Vénus.

Et maintenant, juste sous lui, la planète enveloppée de nuages attendait son premier homme. Abandonnant sa revue des événements passés, le Dr. Weir poussa un petit soupir de satisfaction — non pas qu'il eût éprouvé la moindre crainte — lorsque, juste au moment prévu, les réacteurs de freinage ébranlèrent son engin. Lentement, la grande fusée commença sa décélération, tombant à travers les nuages floconneux. Dans un moment il distinguerait la surface, ce qui n'était encore jamais arrivé à un astronome de la Terre.

Même un homme de bon sens, aux nerfs solides, aurait été excusable de manifester de la stupeur à la vue d'une agglomération étrangement

semblable aux villes construites par des humains. Mais c'eût été mal connaître le Dr. Weir. Il sortit de son appareil, se risqua à aspirer quelques bouffées d'air et, systématiquement comme toujours, vérifia sa respiration, sa tension artérielle et sa concentration modératrice antiradiations, sans se laisser distraire par des conjectures sur la ville éloignée de quelques kilomètres de son point d'atterrissage. Ce n'est qu'après avoir enregistré toutes ces lectures de cadrans dans son petit calepin qu'il leva les yeux et Les vit devant lui.

Une souris d'un mètre cinquante de haut, aux pattes immenses mais souples, approchait, suivie d'un hamster d'un mètre quatre-vingts, d'un lapin de deux mètres dix et d'un chimpanzé de la taille de Goliath.

— « Remarquable, » dit Rufus Weir, l'homme de sang-froid, dont le cerveau exceptionnel interpréta avec la rapidité d'un calculateur électronique une série de déductions logiques tirées des données vivantes qu'il avait sous les yeux. « Il est évident, » poursuivit-il tout haut, « que la pesanteur moindre et les radiations particulières ont déterminé chez les animaux qui ont survécu des mutations et une évolution extrêmement rapides favorisées, on peut le présumer, par une courte période de gestation. Serait-ce que ma préparation antiradiations perd de son efficacité au bout de quelques mois? En ce qui me concerne, il faudra que je veille à être toujours bien inoculé. »

— « Vous n'avez pas à vous tourmenter, » murmura le chimpanzé d'une voix rauque, fortement accentuée. « Vous ne resterez pas longtemps ici. »

— « Mais, vous avez parlé, je crois bien ! » dit le Dr. Weir sur un ton simplement un peu strident. Il consulta de nouveau ses cadrans. « Ce n'est pas une hallucination; mes ondes cérébrales sont tout à fait normales. » Il frotta son nez proéminent. « Il y a toutefois une question plus complexe : pourquoi en anglais? »

— « Nous sommes d'avis, » dit d'une voix affable un lapin d'un mètre quatre-vingts, gris avec des mouchetures marron, « que le langage humain, principalement l'anglais, entendu par un si grand nombre de nos ancêtres dans vos laboratoires et ailleurs, s'est imprimé dans leur cerveau et dans leur plasma germinatif de telle sorte que, après une série de mutations accélérées, quand les communications entre individus sont devenues inévitables, nous avons tiré tout naturellement de notre dépôt héréditaire le seul langage qui s'y trouvait. » Cette péroraison achevée, le lapin prit une profonde inspiration.

Le savant jeta un regard aigu à l'animal.

— « C'est de la pure stupidité, » dit-il sèchement. « Vous postulez l'hérédité des caractères acquis, théorie complètement discréditée, ainsi que n'importe quel enfant pourrait vous le dire. Retournez étudier la biologie, en commençant par Muller. »

Le lapin se recula, visiblement décontenancé.

— « En tout cas, nous parlons anglais, » murmura-t-il d'un ton obstiné.

— « Ne discutez pas avec lui, » trancha le chimpanzé. « Avant que

vous ayez eu le temps de vous en apercevoir, c'est lui qui va nous donner des ordres ! »

— « Naturellement, » opina le Dr. Weir en le considérant d'un œil glacé. « Il appartient aux meilleurs cerveaux de diriger la société. Toute entrave à cette règle retarde le développement de la civilisation. » Il porta de nouveau les yeux sur le lapin qui esquiva son regard. « Une dernière remarque : il y a dans votre explication une lacune d'un kilomètre de large. Les animaux qui ont entendu de l'anglais n'ont pas vécu assez longtemps pour transmettre quoi que ce soit ; il s'agissait principalement de petits rongeurs dont la vie était brève. »

— « Non, » dit le chimpanzé avec amertume. « Pas ici. Gardez votre condescendance, s'il vous plaît. Vous et votre organisation, vous avez massacré par centaines mes ancêtres et les leurs. » Il fit un geste en direction de la foule grossissante des animaux.

— « Ce n'était pas par méchanceté, » répliqua Weir, montrant son dégoût pour une telle sentimentalité. « Il n'y a pas place pour la méchanceté dans la science. Vos congénères — je ne crois pas qu'il soit exact de les désigner tous comme vos ancêtres — sont morts dans l'intérêt de l'humanité afin que Vénus puisse être conquise. Personne ne les haïssait ; aucune cruauté inutile n'a été exercée sur eux. »

— « Précisément, » dit, le nez tout frémissant, un hamster bleu-vert de la taille d'un poney. « Nous ne vous en tenons pas rancune. Personne ne vous hait et il n'y aura pas de cruauté inutile. »

— « Mais si vous avez l'intention de me tuer...? »

— « Nous n'envisageons rien de semblable, » rétorqua le chimpanzé avec indignation. « Bien au contraire, nous faisons des vœux ardents pour que vous viviez. Comme ceux que vous faisiez pour mes ancê... mes congénères. Vous êtes arrivé fort opportunément, figurez-vous. Notre première fusée à grande distance, construite pour Mars, est restée ici parce que nous manquions d'animaux de laboratoire pour l'expérimenter. Tout ce qui est matériellement possible sera fait pour assurer votre survie... sur Mars, bien entendu. Mais ne nous accusez pas de méchanceté : c'est déraisonnable et cela nous fait de la peine. »

Le Dr. Weir inclina légèrement le buste, en un geste qui le ramenait au temps où il était étudiant à New Gottingen.

— « La logique de votre position est inattaquable, » dit-il gravement.

— « Bon voyage, » répondirent-ils, d'un ton d'égale courtoisie, en le conduisant vers le projectile qui l'attendait...

Malheureusement, le voyage patronné par la Société Vénusienne Astronautique des Souris, Hamsters, Lapins, Singes et Cobayes, fut un échec, la fusée s'étant volatilisée à près d'un demi-million de kilomètres de Mars.

Mais les animaux ne se découragèrent pas. Ils connaissaient la valeur de la persévérance ; et aussi longtemps qu'ils purent envoyer des messages concis et stimulants signés du Dr. Weir, ils obtinrent régulièrement chaque mois — directement des rangs des membres enthousiastes de l'International Rocket Society — leur provision de spécimens à utiliser

pour leurs expériences. Mais pour plus de sûreté, et prenant prétexte qu'il fallait des techniciens du sexe féminin, ils demandèrent l'envoi de quelques femmes compétentes et reçurent un lot de choix, recruté par l'organisation terrestre, de jeunes femmes sorties depuis peu des classes de sciences de Vassar, Bryn Mawr, du Connecticut College et d'autres sources de savoir féminin.

Il est regrettable de constater qu'aucun des collègues du Dr. Weir (naturellement parmi ceux qu'on ne gardait pas pour la reproduction) ne fit preuve de l'admirable objectivité de leur chef de file. Nombreux furent ceux qui, en fait, manifestèrent des signes plutôt puérils de ressentiment en se trouvant réacheminés sur Mars, sans garantie quant à la traversée...

(Traduit par Roger Durand.)



La vivante et la morte

(*The fourth man*)

par AGATHA CHRISTIE

Après John Dickson Carr dans notre numéro 26, revoici un autre grand auteur policier au sommaire de « Fiction ». *La célèbre créatrice d'Hercule Poirot, on le sait peu en général, a publié en 1933 un excellent recueil de nouvelles fantastiques :* « The hound of death ». *Nos lecteurs ont déjà eu la primeur de l'une d'entre elles,* « La dernière séance » *(n° 1). En voici une autre, sur un cas troublant de personnalités multiples... qui est peut-être l'expression d'un mal psychique plus profond encore.*



Le Révérend Parfitt était encore tout haletant. Courir pour prendre le train n'était plus guère de son âge. D'abord, il n'avait plus sa sveltesse d'autrefois, et plus il prenait d'embonpoint, plus il avait tendance à s'essoufler rapidement. Cette tendance, le Révérend Parfitt était habituellement le premier à la mentionner : « C'est le cœur, vous comprenez, » disait-il, très digne.

Il se laissa tomber dans un des coins du compartiment de première classe avec un soupir de soulagement. La douce tiédeur du wagon chauffé lui parut des plus agréables. Dehors la neige tombait. Une chance d'avoir une place de coin pour un long voyage de nuit. Terriblement fatigant dans le cas contraire. Il devrait y avoir des couchettes dans ce train.

Les trois autres coins étaient déjà occupés et, comme il en faisait mentalement la remarque, le Révérend Parfitt s'aperçut que le voyageur assis à l'extrémité opposée de l'autre banquette l'avait reconnu et lui adressait un aimable sourire. C'était un homme au visage avenant, entièrement rasé, et aux tempes tout juste grisonnantes. Tout, en lui, révélait si bien l'homme de loi que personne n'aurait pu s'y tromper un instant. Sir George Durand était effectivement un avocat en renom.

— « Eh bien, Parfitt, » fit-il avec bonhomie, « il me semble que vous avez couru ! »

— « Très mauvais pour mon cœur, hélas ! » dit le révérend. « C'est une heureuse coïncidence de vous rencontrer, Sir George. Vous allez loin dans le nord ? »

— « Newcastle, » répondit laconiquement Sir George. « A propos, » ajouta-t-il aussitôt, « connaissez-vous le Dr. Campbell Clark ? »

L'homme assis sur la même banquette que le révérend inclina la tête avec affabilité.

— « Nous nous sommes trouvés sur le quai, » poursuivit l'avocat. « Encore une coïncidence. »

Le Révérend Parfitt examina le Dr. Campbell Clark avec un vif intérêt. Il avait souvent entendu prononcer son nom. Le Dr. Clark avait pris rang parmi les plus éminents spécialistes des maladies mentales et son dernier ouvrage, *Le Problème de l'Inconscient,* avait été le livre le plus commenté de l'année.

Le Révérend Parfitt vit une mâchoire carrée, des yeux bleus au regard soutenu et des cheveux tirant sur le roux, dans lesquels n'apparaissait encore aucun fil d'argent, mais qui commençaient à s'éclaircir rapidement. Et il eut aussi l'impression d'une très forte personnalité.

Par une association d'idées bien naturelle, le révérend porta son regard sur le voyageur assis en face de lui, s'attendant presque à recevoir de ce côté-là aussi un petit salut familier, mais le quatrième occupant du compartiment était un parfait inconnu — un étranger, sans doute, pensa le révérend. C'était un homme mince, brun, et somme toute assez insignifiant. Enfoui dans un vaste pardessus, il paraissait dormir profondément.

— « Le Révérend Parfitt, de Bradchester? » s'enquit le Dr. Campbell Clark d'une voix agréable.

Le révérend eut l'air flatté. Décidément, ces « sermons scientifiques » qu'il avait prononcés n'étaient pas passés inaperçus — cela était dû surtout au fait que la presse leur avait accordé une large place. De toute façon, c'était ce dont l'Eglise avait besoin : de bonnes prédications qui n'en soient pas moins d'actualité.

— « J'ai lu votre livre avec beaucoup d'intérêt, Dr. Clark, » dit-il. « Bien qu'il soit un peu trop technique pour moi par endroits. »

Durand intervint :

— « Préférez-vous parler ou dormir, révérend? » demanda-t-il. « Je vous avouerai tout de suite que je souffre d'insomnie et que par conséquent j'opterais pour la conversation. »

— « Mais certainement! J'en suis, » dit le révérend. « Je dors rarement au cours de ces longs voyages de nuit, et le livre que j'ai là est ennuyeux au possible. »

— « En tout cas, nous formons un petit groupe tout à fait éclectique, » fit observer le docteur avec un sourire. « L'Eglise, le Barreau et la Médecine. »

— « Peu de choses sur quoi nous ne puissions donner une opinion les uns ou les autres, hein? » dit Durand en riant. « L'Eglise en se plaçant du point de vue spirituel, moi du point de vue juridique et purement temporel, et vous, docteur, couvrant le domaine le plus étendu de nous trois, puisqu'il va du purement pathologique au... super-psychologique! A nous trois, nous devons être capables d'embrasser n'importe quel sujet de façon assez complète, il me semble. »

— « Pas si complète que vous l'imaginez, à mon avis, » dit le

Dr. Clark. « Il y a un autre point de vue que vous avez laissé de côté et il est assez important. »

— « Et c'est? » demanda l'avocat.

— « Le point de vue de l'homme de la rue. »

— « Est-il vraiment si important? L'homme de la rue n'est-il pas généralement dans l'erreur? »

— « Oh! presque toujours. Mais il a ce qui manque fatalement à toute opinion de spécialiste — le point de vue personnel. En fin de compte, vous comprenez, on ne peut faire abstraction des réactions individuelles. J'en ai fait l'expérience dans ma profession. Pour chaque malade qui vient me trouver et qui souffre vraiment, il s'en présente au moins cinq qui n'ont absolument rien si ce n'est une incapacité totale de vivre en bonne intelligence avec ceux dont ils partagent le toit. Ils appellent cela de tout ce qui leur passe par la tête — de l'hydarthrose du genou à la crampe des écrivains, mais c'est toujours la même chose, la surface à vif produite par le frottement d'un cerveau contre un autre cerveau. »

— « Vous avez beaucoup de « nerveux » parmi vos malades, je suppose, » fit remarquer le révérend en prononçant le mot avec un petit air dédaigneux. Ses propres nerfs étaient excellents.

— « Ah! voilà! Et qu'entendez-vous par là? » Le docteur s'était tourné vers lui, vif comme l'éclair. « Nerveux! Les gens emploient ce mot et le font suivre d'un petit rire comme vous venez de le faire. Un tel n'a rien, disent-ils. C'est simplement les nerfs. Mais, grand dieu! mon cher monsieur, vous touchez là le fond du problème. On peut s'attaquer à une simple maladie du corps et la guérir. Mais, à ce jour, nous n'en savons guère plus sur les causes obscures des innombrables formes de maladies nerveuses qu'au temps de — mettons du règne de la reine Elizabeth! »

— « Dieu du ciel! » fit le Révérend Parfitt, quelque peu décontenancé par cette attaque. « Est-ce possible? »

— « Cependant, voyez-vous, c'est un signe de grâce, » reprit le Dr. Clark. « Jadis, nous considérions l'homme comme un simple animal, corps et âme — en insistant plus particulièrement sur le premier de ces deux éléments. »

— « Corps, âme et esprit, » rectifia timidement le clergyman.

— « Esprit? » Le docteur fit un étrange sourire. « Qu'entendez-vous exactement par l'esprit, vous autres ecclésiastiques? Vous n'avez jamais été très explicites là-dessus, vous savez. Depuis des temps immémoriaux, vous avez reculé devant une définition précise. »

Le révérend s'éclaircit la gorge pour prendre la parole, mais, à sa grande contrariété, l'occasion ne lui en fut pas donnée. Le docteur poursuivit :

— « Sommes-nous même sûrs que « esprit » soit le mot qui convient? Ne serait-ce pas plutôt « esprits » au pluriel? »

— « Au pluriel? » demanda Sir George Durand, levant comiquement les sourcils.

— « Oui. » Campbell Clark cessa de regarder le révérend pour fixer les yeux sur lui. Il se pencha en avant et, de l'index, tapota légèrement la poitrine de l'avocat. « Etes-vous tellement sûr, » dit-il gravement, « qu'il n'y a qu'un occupant dans cet édifice — car ce n'est pas autre chose, vous savez — cette agréable résidence à louer meublée — pour sept, vingt et une, quarante et une, soixante et onze années, ou telle autre durée? A la fin de son bail, le locataire déménage ses biens — peu à peu — puis quitte la maison tout à fait, et à ce moment celle-ci s'écroule et vous n'avez plus que ruine et décomposition. Vous êtes le propriétaire de la maison, nous l'admettrons, mais ne sentez-vous jamais la présence d'autres occupants — domestiques aux pieds légers, à peine remarqués, si ce n'est pour le travail qu'ils font — travail que vous n'avez pas conscience d'avoir fait? Ou d'invités — des dispositions d'esprit qui s'emparent de vous et font de vous, momentanément, un « autre homme », comme l'on dit? Vous êtes le roi dans votre château, soit, mais soyez bien assurés que le « vil coquin » y est présent aussi. »

— « Mon cher Clark, » dit lentement l'avocat, « vous m'inquiétez terriblement. Mon esprit est-il vraiment un champ de bataille où s'affrontent des personnalités opposées? Est-ce là la dernière découverte de la science? »

Ce fut au tour du docteur de hausser les épaules.

— « Votre corps est bien un champ de bataille, » dit-il sèchement. « Alors pourquoi pas votre esprit? »

— « Très intéressant, » dit le Révérend Parfitt. « Ah ! Merveilleuse science — merveilleuse science ! »

Et, intérieurement, il pensait : « Voilà qui peut me fournir un thème pour un sermon retentissant. »

Mais, la surexcitation momentanée passée, le Dr. Campbell Clark s'était renversé de nouveau sur son siège. « A vrai dire, » fit-il observer, d'un ton sèchement professionnel, « c'est un cas de dédoublement de la personnalité qui m'appelle à Newcastle aujourd'hui. Un cas très intéressant. Sujet neurotique, bien entendu. Mais tout à fait authentique. »

— « Dédoublement de la personnalité, » dit Sir George Durand pensif. « Ce n'est pas tellement rare, je crois bien. Cela s'accompagne d'une perte de mémoire, n'est-ce pas? Je sais que la question a été soulevée l'autre jour en justice à propos d'un testament. »

Le Dr. Clark approuva de la tête.

— « Le cas classique, évidemment, » dit-il, « fut celui de Félicie Bault. Vous vous souvenez peut-être d'en avoir entendu parler? »

— « Bien sûr, » dit le Révérend Parfitt. « Je me rappelle avoir lu l'affaire dans les journaux — mais c'était il y a déjà longtemps, au moins sept ans. »

Le Dr. Clark fit un signe affirmatif.

— « Cette fille devint célèbre en France, » dit-il. « Des savants accoururent de tous les coins du monde pour l'examiner. Elle n'avait pas moins de quatre personnalités distinctes. On les avait numérotées : Félicie 1, Félicie 2, Félicie 3, etc. »

— « N'a-t-on pas émis l'hypothèse d'une supercherie délibérée? » demanda Sir George avec vivacité.

— « Les personnalités de Félicie 3 et de Félicie 4 pouvaient peut-être prêter au doute, » reconnut le docteur. « Mais le fait principal demeure. Félicie Bault était une paysanne bretonne. Elle était la troisième d'une famille de cinq enfants, fille d'un père ivrogne et d'une mère faible d'esprit. Un jour qu'il était pris de boisson, le père étrangla la mère, ce qui lui valut, si je ne me trompe, d'être relégué à vie. Félicie avait alors cinq ans. Des gens charitables s'intéressèrent aux enfants et Félicie fut élevée et éduquée par une vieille demoiselle anglaise qui tenait une sorte de pensionnat pour les enfants indigents. Cependant, celle-ci ne put pas faire grand-chose de Félicie. Elle la décrit comme une enfant anormalement lente et stupide, maladroite de ses mains, et qui n'avait appris à lire qu'avec les plus grandes difficultés. Cette demoiselle, Miss Slater, essaya de la préparer pour le service domestique et elle lui trouva effectivement plusieurs places lorsqu'elle fut en âge de travailler. Mais Félicie ne resta jamais longtemps chez les mêmes patrons en raison de sa stupidité et aussi de son immense paresse. »

Le docteur s'arrêta un instant, et le révérend, recroisant ses jambes et se serrant davantage dans sa couverture de voyage, s'aperçut soudain que l'homme qui lui faisait face avait bougé très légèrement. Ses yeux, fermés jusque-là, étaient maintenant grands ouverts et il y avait dans leur regard une lueur railleuse et indéfinissable qui fit tressaillir le digne révérend. On eût dit que l'homme écoutait et qu'il se réjouissait secrètement de ce qu'il entendait.

— « On possède une photographie de Félicie Bault à l'âge de dix-sept ans, » poursuivit le docteur. « Elle nous la représente comme une petite campagnarde aux traits sans finesse et à la constitution robuste. Rien dans cette photographie n'indique qu'elle était appelée à devenir une des personnes les plus connues en France.

» Cinq ans plus tard, alors qu'elle en avait vingt-deux, Félicie Bault fut atteinte d'une grave maladie nerveuse et c'est lors de sa convalescence que les étranges phénomènes commencèrent à se manifester. Voici des faits qui ont été certifiés par de nombreux savants parmi les plus éminents. La personnalité appelée Félicie 1 était indiscernable de la Félicie Bault connue depuis vingt-deux ans. Félicie 1 écrivait le français avec hésitation et en faisant d'énormes fautes; elle ne parlait pas de langues étrangères et était incapable de jouer du piano. Félicie 2, au contraire, parlait l'italien couramment et l'allemand assez bien. Son écriture différait totalement de celle de Félicie 1 et elle écrivait le français dans un style coulant et expressif. Elle pouvait discuter de politique et d'art et elle aimait passionnément jouer du piano. Félicie 3 avait beaucoup de points communs avec Félicie 2. Elle était intelligente et possédait apparemment une bonne instruction, mais au moral le contraste était saisissant. Elle apparaissait en fait comme une créature complètement dépravée — mais dépravée comme elle aurait pu l'être si elle avait vécu à Paris et non en province. Elle connaissait à fond l'argot parisien et les

expressions en usage dans le demi-monde. Son langage était licencieux et elle avait coutume d'invectiver contre la religion et ce qu'elle appelait les « bonnes gens » en des termes blasphématoires au dernier degré. Finalement, il y avait Félicie 4, créature rêveuse, simplette, nettement pieuse et prétendûment douée de double vue, mais cette quatrième personnalité était fuyante et très peu convaincante et on a supposé parfois qu'il s'agissait d'une supercherie calculée de la part de Félicie 3 — une sorte de tour qu'elle jouait à un public crédule. Je peux dire que (à l'exception, peut-être, de Félicie 4) chacune de ces personnalités était parfaitement distincte et n'avait pas connaissance des autres. Félicie 2 était sans nul doute celle qui dominait et il lui arrivait de durer jusqu'à quinze jours de suite, après quoi Félicie 1 apparaissait subitement et restait un jour ou deux. Ensuite, ce pouvait être le tour de Félicie 3 ou 4, mais ces deux dernières occupaient rarement la place plus de quelques heures. Chaque changement était accompagné d'un violent mal de tête et d'un profond sommeil et dans chaque cas il ne subsistait pas le moindre souvenir des autres états, la personnalité du moment reprenant le fil de sa vie propre là où il avait été interrompu et n'ayant pas conscience du passage du temps. »

— « Remarquable, » murmura le révérend. « Tout à fait remarquable. Nous pouvons dire que nous ne savons encore à peu près rien des merveilles de l'univers. »

— « Nous savons qu'il y a dans cet univers un certain nombre d'imposteurs très malins, » fit l'avocat d'un ton caustique.

— « Le cas de Félicie Bault a été étudié par des hommes de loi aussi bien que par des médecins et des savants, » reprit vivement le Dr. Campbell Clark. « Maître Quimbellier, vous vous rappelez, a fait une enquête des plus minutieuses et a confirmé l'opinion des savants. Et après tout, pourquoi cela nous surprendrait-il tellement? Il nous arrive de tomber sur des œufs avec deux jaunes, n'est-ce pas? Et sur des bananes jumelles? Pourquoi pas l'âme double — ou dans ce cas l'âme quadruple — dans un seul corps? »

— « L'âme double? » protesta le révérend.

Le docteur tourna sur lui ses yeux bleus au regard perçant.

— « Comment pouvons-nous appeler cela autrement? C'est-à-dire, si la personnalité est l'âme? »

— « Il faut se féliciter qu'un tel état de choses ne soit qu'un caprice de la nature, » fit remarquer Sir George. « Si le cas était fréquent, il donnerait lieu à de jolies complications. »

— « C'est un état tout à fait normal, cela se conçoit, » opina le docteur. « Il est réellement dommage qu'une étude plus longue n'ait pu être entreprise, mais tout cela se termina par la mort inopinée de Félicie. »

— « Il y a eu quelque chose d'étrange dans cette mort, si je me souviens bien, » dit lentement l'avocat.

Le Dr. Campbell Clark approuva de la tête.

— « Une chose absolument inexplicable en effet. La jeune fille fut trouvée un matin morte dans son lit. Il était visible qu'elle avait été

étranglée. Mais à la stupéfaction de tous, il fut bientôt prouvé de façon péremptoire qu'elle s'était réellement étranglée elle-même. Les marques laissées sur son cou étaient celles de ses propres doigts. C'est là une méthode de suicide qui n'est sans doute pas matériellement impossible, mais qui a dû nécessiter une force musculaire énorme et une force de volonté presque surhumaine. Ce qui avait poussé cette fille à une telle extrémité n'a jamais été découvert. Il est évident que son équilibre mental avait été de tous temps précaire. Quoi qu'il en soit, le fait est là. Le rideau est retombé définitivement sur le mystère de Félicie Bault. »

C'est alors que l'homme assis dans le coin près de la fenêtre se mit à rire.

Les trois autres sursautèrent comme s'ils avaient reçu un coup de fusil. Ils avaient totalement oublié la présence de leur compagnon silencieux. Comme ils tournaient des regards étonnés vers le coin où il était assis, toujours pelotonné dans son pardessus, il rit de nouveau.

— « Il faut m'excuser, messieurs, » dit-il dans un anglais parfait où perçait cependant un léger accent étranger.

Il se redressa laissant voir un visage pâle orné d'une petite moutache d'un noir de jais.

— « Oui, il faut m'excuser, » répéta-t-il, faisant le simulacre de s'incliner. « Mais vraiment ! Quand il s'agit de science, le dernier mot est-il dit ? »

— « Vous savez quelque chose sur le cas dont nous parlions ? » demanda le docteur avec courtoisie.

— « Sur le cas lui-même, non. Mais j'ai connu la jeune fille. »

— « Félicie Bault ? »

— « Oui. Et Annette Ravel également. Vous n'avez pas entendu parler d'Annette Ravel, je vois ? Et pourtant l'histoire de l'une est inséparable de l'histoire de l'autre. Croyez-moi, vous ne savez rien de Félicie Bault si vous ne connaissez pas aussi l'histoire d'Annette Ravel. »

Il tira une montre de son gousset et regarda l'heure.

— « Une demi-heure exactement avant le prochain arrêt. J'ai le temps de vous raconter l'histoire — c'est-à-dire s'il vous plaît de l'écouter ? »

— « Racontez, je vous en prie, » dit le docteur.

— « Nous en serons ravis, » dit le révérend.

Sir George Durand se contenta de prendre une attitude d'intense intérêt.

*
* *

Mon nom, messieurs (commença leur compagnon de voyage), est Raoul Letardeau. Vous venez de parler à l'instant d'une demoiselle anglaise, Miss Slater, qui s'intéressait aux œuvres de charité. Je suis né en Bretagne, dans ce village de pêcheurs, et quand mes parents trouvèrent tous deux la mort dans un accident de chemin de fer, ce fut Miss Slater qui me recueillit et me sauva de l'équivalent de la maison des pauvres dans votre pays. Elle s'occupait d'environ vingt enfants, garçons et filles.

Parmi celles-ci se trouvaient Félicie Bault et Annette Ravel. Si je ne puis vous faire comprendre la personnalité d'Annette Ravel, messieurs, vous ne comprendrez rien à ce qui va suivre. Elle était l'unique enfant d'une fille de joie qui était morte tuberculeuse, abandonnée par son amant. Cette mère avait été danseuse à ses heures et Annette aurait voulu devenir danseuse elle aussi. Quand je la vis pour la première fois, c'était un petit bout de femme de onze ans avec des yeux dans lesquels on lisait alternativement la moquerie et la promesse, une petite créature pleine de feu et de vie. Et aussitôt — oui, aussitôt — elle fit de moi son esclave. C'étaient des « Raoul, fais ceci pour moi, » « Raoul, fais cela pour moi. » Et moi, j'obéissais. Déjà je l'adorais et elle le savait.

Nous avions pris l'habitude d'aller ensemble sur le rivage, tous les trois — car Félicie venait avec nous. Et là, Annette retirait ses chaussures et ses bas et se mettait à danser sur le sable. Et quand elle se laissait tomber hors d'haleine, elle nous disait ce qu'elle voulait faire et ce qu'elle voulait être plus tard.

— « Vous savez, je serai célèbre. Oui, très célèbre. Je veux avoir des centaines, des milliers de bas de soie, de la soie la plus fine. Et je vivrai dans un appartement magnifique. Tous mes amoureux seront jeunes et beaux, et riches aussi. Et quand je danserai, tout Paris viendra me voir. Les gens crieront, hurleront, s'égosilleront et trépigneront de joie en me voyant danser. Et quand viendra l'hiver, je cesserai de danser. J'irai me reposer au soleil, dans le midi. Il y a des villas avec des orangers, là-bas. J'en aurai une. Je m'étendrai au soleil sur des coussins en soie et je mangerai des oranges. Quant à toi, Raoul, j'aurai beau être riche et célèbre, je ne t'oublierai jamais. Je te protégerai et je t'aiderai dans ta carrière. Notre Félicie sera ma femme de chambre — non, elle est trop maladroite de ses mains. Regarde-les, comme elles sont épaisses et grossières. »

A ces mots, Félicie se fâchait, mais Annette continuait de la taquiner.

— « C'est une si grande dame, Félicie — si élégante, si raffinée. C'est une princesse déguisée — ha ! ha ! »

— « Mon père et ma mère étaient mariés, tu ne peux pas en dire autant des tiens, » grognait Félicie d'un ton vindicatif.

— « Oui, et ton père a tué ta mère. Il y a vraiment de quoi se vanter d'être la fille d'un assassin ! »

— « Ton père a laissé ta mère se pourrir, » rétorquait Félicie.

— « Ah ! oui. » Annette devenait songeuse. « Pauvre maman ! Il faut se maintenir forte et en bonne santé. C'est l'essentiel d'être forte et bien portante. »

— « Je suis aussi forte qu'un cheval, moi, » déclarait Félicie avec fierté.

Et elle l'était sans aucun doute. Elle était deux fois plus forte que n'importe quelle fille du pensionnat. Et elle n'était jamais malade.

Mais elle était stupide, vous comprenez, stupide comme une bête. Je me demandais souvent pourquoi elle suivait partout Annette comme elle le faisait. Cette dernière semblait exercer sur elle une sorte de fascination.

Parfois, je pense, elle haïssait réellement Annette et il faut dire qu'Annette n'était pas bonne pour elle. Elle raillait sa lenteur et sa stupidité et elle l'humiliait devant les autres. J'ai vu Félicie le visage blanc de rage. Je craignais parfois de la voir saisir Annette à la gorge et la serrer dans ses mains puissantes jusqu'à l'étrangler. Elle n'avait pas l'esprit assez prompt pour répondre aux railleries d'Annette, mais elle finit par apprendre une riposte qui ne manquait jamais son but. Il lui suffisait de se vanter de sa force physique et de sa bonne santé. Elle avait appris (ce que je savais depuis toujours) qu'Annette enviait sa robuste constitution et elle frappait instinctivement au point faible de l'armure de son ennemie.

Un jour, Annette vint me trouver toute joyeuse.

— « Raoul, » me dit-elle, aujourd'hui nous allons nous amuser aux dépens de cette idiote de Félicie. »

— « Que vas-tu faire? »

— « Viens derrière le petit hangar et je vais te le dire. »

Annette avait par hasard mis la main sur un certain livre. Il y en avait une partie qu'elle ne comprenait pas et, à vrai dire, le sujet était bien trop ardu pour elle. Il s'agissait d'un ouvrage ancien sur l'hypnotisme.

— « Un objet brillant, il est dit. Le bouton en cuivre au pied de mon lit; on peut le faire tourner. Je l'ai fait regarder à Félicie hier soir. « Regarde-le fixement, » je lui ai dit. « Ne le quitte pas des yeux. » Et alors je l'ai fait tourner. Raoul, j'ai eu peur ! Ses yeux avaient l'air si drôles — si drôles. « Félicie, tu feras ce que je te commande, toujours, » je lui ai dit. « Je ferai ce que tu me commanderas, Annette, toujours, » elle a répondu. Et alors, alors, j'ai dit : « Demain à midi, tu apporteras une chandelle de suif dans la cour de récréation et tu te mettras à la manger. Et si quelqu'un te pose une question, tu diras que c'est la meilleure galette que tu aies jamais goûtée. » Oh ! Raoul, qu'en dis-tu? »

— « Mais elle ne fera jamais une chose pareille, » objectai-je.

— « Le livre dit que si. Ce n'est pas que je le croie vraiment, mais, oh ! Raoul, si le livre dit vrai, ce qu'on va s'amuser ! »

Moi aussi, je trouvai l'idée très comique. Nous passâmes le mot à nos camarades et à midi nous étions tous dans la cour de récréation. Et voilà Félicie qui arrive, exacte à une minute près, un morceau de chandelle à la main. Me croirez-vous, messieurs, si je vous dis qu'elle se mit à la grignoter le plus sérieusement du monde? Nous en étions malades de rire ! De temps en temps, un enfant ou un autre s'approchait d'elle et lui disait gravement : « C'est bon, ce que tu manges là, n'est-ce pas, Félicie? » Et elle répondait : « Mais oui, c'est la meilleure galette que j'aie jamais goûtée. » Et alors nous éclations de rire. Nous finîmes par rire si fort que le bruit sembla faire prendre conscience à Félicie de ce qu'elle était en train de faire. Elle cligna des yeux avec un air perplexe et regarda successivement la chandelle et notre petit groupe. Elle passa sa main sur son front.

— « Mais qu'est-ce que je fais ici? » murmura-t-elle.

— « Tu es en train de manger une chandelle ! » criâmes-nous.

— « C'est moi qui t'ai fait faire ça. Oui, c'est moi ! » s'exclama Annette, exécutant devant elle un pas de danse.

Félicie écarquilla les yeux un moment, puis elle marcha lentement sur Annette.

— « Ainsi c'est toi — c'est toi qui m'as ridiculisée? Je crois me rappeler maintenant. Ah ! je te tuerai pour la peine. »

Elle parlait sur un ton tout à fait calme, mais Annette recula soudain devant elle et vint se cacher derrière moi.

— « Protège-moi, Raoul ! J'ai peur de Félicie. Ce n'était qu'une plaisanterie, Félicie, une simple plaisanterie. »

— « Je n'aime pas ces plaisanteries-là, » dit Félicie. « Tu comprends? Je te déteste. Je vous déteste tous ! »

Elle fondit soudain en larmes et se sauva.

Je pense qu'Annette fut effrayée par le résultat de son expérience et qu'elle ne chercha pas à la renouveler. Mais à dater de ce jour son ascendant sur Félicie sembla augmenter.

Félicie, je le crois maintenant, ne cessa jamais de la détester, et pourtant elle ne pouvait pas s'éloigner d'elle. Elle restait attachée à Annette comme un chien fidèle.

A quelque temps de là, messieurs, on me trouva un emploi et je ne revins qu'occasionnellement au pensionnat, au cours de mes vacances. Le désir d'Annette de devenir une danseuse ne fut pas pris au sérieux, mais elle montra en grandissant de fort bonnes dispositions pour le chant et Miss Slater consentit à la faire préparer à la carrière de chanteuse.

Elle n'était pas paresseuse, Annette. Elle travaillait fiévreusement, sans prendre de repos. Miss Slater fut obligée de l'empêcher de se surmener. Elle me parla d'elle un jour.

— « Tu as toujours eu beaucoup d'affection pour Annette, » me dit-elle. « Persuade-la de ne pas trop se fatiguer. Depuis quelque temps elle a une petite toux qui ne me plaît pas. »

Peu après, mon travail m'appela très loin de là. Je reçus une ou deux lettres d'Annette au début, puis plus rien. Je restai à l'étranger pendant cinq ans.

Par le plus grand des hasards, quand je revins à Paris, mon attention fut attirée par une affiche de théâtre sur laquelle était un portrait d'une artiste du nom d'Annette Ravelli. Je la reconnus aussitôt. Le soir même, j'allai au théâtre en question. Annette y chantait en français et en italien. Sur la scène, elle était admirable. La représentation terminée, je me rendis à sa loge. Elle me reçut immédiatement.

— « Raoul ! » s'écria-t-elle, tendant vers moi ses mains pâles. « Quelle merveilleuse surprise ! Où étais-tu ces années passées? »

Je le lui aurais dit, mais elle ne tenait pas vraiment à m'écouter.

— « Tu vois, je suis presque arrivée ! »

Elle fit de la main un geste circulaire, un geste triomphant, pour me faire admirer sa loge encombrée de bouquets.

— « La bonne Miss Slater doit être fière de ta réussite. »

— « Cette vieille fée? Non, sûrement pas. Sais-tu qu'elle me destinait

au Conservatoire? Pour donner des récitals devant un public guindé. Merci ! Moi je suis une artiste. C'est ici, sur une scène de variétés, que je trouve à exprimer ma personnalité. »

A ce moment entra un homme d'un certain âge, aux traits fins, très distingué. D'après son attitude, je compris vite qu'il était le protecteur d'Annette. Il me jeta un regard en coin et Annette lui expliqua :

— « Un ami d'enfance. Il passe par Paris, voit mon portrait sur une affiche, et voilà ! »

L'homme se montra alors d'une parfaite affabilité. En ma présence, il exhiba un bracelet de rubis et de diamants et le passa au poignet d'Annette. Comme je me levais pour prendre congé, elle me jeta un regard de triomphe et murmura :

— « J'ai fait mon chemin, n'est-ce pas? Tu vois? Le monde entier m'appartient. »

Mais comme je quittais sa loge, je l'entendis tousser, d'une toux sèche et aiguë. Je savais ce que signifiait cette toux. C'était le cadeau que sa mère lui avait laissé en mourant.

Je la revis ensuite deux ans plus tard. Elle était allée chercher refuge chez Miss Slater. Sa carrière était brisée. Elle était atteinte de tuberculose avancée et les médecins s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien à faire.

Ah ! je ne l'oublierai jamais telle que je la vis alors ! Elle était couchée sous une sorte d'abri dans le jardin. On la faisait rester en plein air jour et nuit. Ses joues étaient creuses et empourprées, ses yeux brillants de fièvre.

Elle m'accueillit avec une sorte de désespoir qui me fit sursauter.

— « Je suis heureuse de te voir, Raoul. Tu sais ce qu'ils disent — qu'il est possible que je ne guérisse pas. Ils le disent derrière mon dos, tu penses bien. Devant moi, ils essayent de me rassurer et de me consoler. Mais ce n'est pas vrai, Raoul, ce n'est pas vrai ! Je refuse de mourir. Mourir? Quand j'ai devant moi la vie si belle qui me tend les bras? C'est la volonté de vivre qui importe. Tous les grands docteurs le disent aujourd'hui. Je ne suis pas de ces faibles qui s'abandonnent. Je me sens déjà infiniment mieux — infiniment mieux, tu m'entends? »

Elle s'appuya sur son coude pour donner plus de force à ses paroles, puis elle retomba, en proie à une quinte de toux qui déchirait son corps frêle.

— « Cette toux, ce n'est rien, » dit-elle haletante. « Et les hémorragies ne m'effraient pas. Je surprendrai les docteurs. C'est la volonté qui compte. Rappelle-toi, Raoul, je vivrai. »

C'était pitoyable, vous comprenez, pitoyable.

A ce moment, Félicie Bault entra avec un verre de lait chaud sur un plateau. Elle tendit le verre à Annette et la regarda boire avec une expression que je ne pus sonder, mais où il y avait assurément une maligne satisfaction.

Annette, elle aussi, surprit cette expression. Furieuse, elle jeta le verre par terre où il vola en éclats.

— « Tu la vois? Voilà comment elle me regarde tout le temps. Elle

est heureuse que je sois en train de mourir ! Oui, elle s'en réjouit. Elle qui est forte et bien portante. Regarde-la — jamais un jour de maladie, celle-là. Et tout ça pour rien. A quoi lui sert cette grande carcasse? Que peut-elle en faire? »

Félicie s'accroupit pour ramasser les morceaux de verre.

— « Je me moque de ce qu'elle peut dire, » dit-elle d'une voix traînante. « Qu'est-ce que cela peut faire? Je suis une fille respectable, moi. Quant à elle, elle connaîtra les flammes du Purgatoire avant longtemps. Je suis chrétienne. Je ne dis rien. »

— « Tu me détestes ! » cria Annette. « Tu m'as toujours détestée. Ah ! mais cela n'empêche pas que je peux t'ensorceler. Je peux te faire faire ce que je veux. Vois maintenant, si je te le demandais, tu te mettrais à genoux dans l'herbe devant moi. »

— » Vous êtes ridicule, » dit Félicie, mal à l'aise.

— « Mais si, tu le feras. Tu vas le faire. Pour me faire plaisir. A genoux ! Je te l'ordonne, moi, Annette. A genoux, Félicie ! »

Que ce fût l'effet de sa voix étrangement persuasive, ou pour quelque autre raison plus profonde, toujours est-il que Félicie obéit. Elle tomba lentement à genoux, les bras en croix, avec, sur le visage, une expression absente et stupide.

Annette rejeta la tête en arrière et se mit à rire — d'un rire bruyant et interminable.

— « Non, mais regarde-la donc, avec sa figure stupide ! Ce qu'elle peut avoir l'air ridicule. Tu peux te relever maintenant, Félicie, merci ! Ce n'est pas la peine de me faire des yeux comme si tu voulais me dévorer. Je suis ta maîtresse. Tu dois faire ce que je te commande. »

Elle se laissa retomber, épuisée, sur ses coussins. Félicie prit son plateau et s'éloigna à pas lents. Elle se retourna une fois sur nous et la rancune qui couvait dans ses yeux me causa une profonde impression.

Je n'étais pas là quand Annette mourut. Mais ce fut terrible, paraît-il. Elle se cramponna à la vie. Elle se battit contre la mort comme une forcenée. La respiration sifflante, elle répétait sans trêve : « Je ne veux pas mourir — vous m'entendez? Je ne veux pas mourir. Je veux vivre... vivre... »

Miss Slater me raconta tout cela quand je vins la voir six mois plus tard.

— « Mon pauvre Raoul, » me dit-elle d'un ton maternel, « Tu l'aimais, n'est-ce pas? »

— « Oui. Je l'ai toujours aimée. Mais de quel secours aurais-je pu lui être? N'en parlons plus. Elle est morte, elle, si brillante, si pleine d'une vie ardente... »

Miss Slater était une femme compréhensive. Elle passa à un autre sujet. Félicie lui causait beaucoup de soucis, me dit-elle. Cette fille avait eu une curieuse sorte de dépression nerveuse et depuis elle se comportait de façon tout à fait surprenante.

— « Tu sais qu'elle apprend le piano, » me dit Miss Slater après un moment d'hésitation.

Je l'ignorais et cette nouvelle me causa une vive surprise. Félicie apprenant le piano ! J'aurais mis ma main au feu que cette fille n'aurait pas pu discerner une note d'une autre.

— « Elle a du talent, à ce qu'on prétend, » poursuivit Miss Slater. « Je n'y comprends rien. Je l'ai toujours considérée comme... enfin, Raoul, tu le sais aussi bien que moi, elle a toujours été stupide. »

J'approuvai de la tête.

— « Elle se conduit si étrangement que je ne sais que penser. »

Quelques minutes plus tard, j'entrai à la salle de lecture. Félicie jouait du piano. Elle jouait l'air que j'avais entendu Annette chanter à Paris. Vous comprenez, messieurs, que cela me donna un coup. Et alors, m'ayant entendu approcher, elle s'arrêta et se tourna brusquement vers moi avec des yeux intelligents et malicieux. Un instant, je crus... Non, je ne vous dirai pas ce que je crus.

— « Tiens ! » fit-elle. « C'est donc vous, monsieur Raoul. »

Je ne puis décrire la façon dont elle dit ces mots. Pour Annette, je n'avais jamais cessé d'être « Raoul ». Mais, depuis que nous nous étions retrouvés adultes, Félicie m'appelait toujours « Monsieur Raoul ». Or, le ton qu'elle avait pris cette fois était différent, comme si le *Monsieur*, légèrement accentué, avait en soi quelque chose d'amusant.

— « Ma parole, Félicie, » balbutiai-je, « tu parais toute changée aujourd'hui. »

— « Vraiment? » dit-elle d'un ton réfléchi. « C'est curieux, cela. Mais ne prenez pas un air si grave, Raoul — décidément, je vous appellerai Raoul — n'avons-nous pas joué ensemble étant enfants? La vie a été faite pour rire. Parlons de cette pauvre Annette — elle qui est morte et enterrée. Est-elle en Purgatoire, je me le demande, ou en quel endroit? »

Et elle fredonna un fragment d'une chanson — pas tout à fait dans le ton, mais les mots attirèrent mon attention.

— « Félicie ! » m'écriai-je. « Tu parles italien? »

— « Pourquoi pas, Raoul? Je ne suis peut-être pas si bornée que je fais semblant de l'être. » Elle rit de mon étonnement.

— « Je ne comprends pas... » commençai-je.

— « Mais je vais vous l'expliquer. Je suis une actrice très douée, bien que personne ne s'en doute. Je peux jouer quantité de rôles — et les jouer tout à fait bien. »

Elle rit et sortit de la pièce en courant avant que j'aie pu l'arrêter.

Je la revis encore avant de partir. Elle était endormie dans un fauteuil. Elle ronflait très fort. Je m'approchai d'elle et l'observai, fasciné, mais non sans un vague sentiment de répulsion. Elle s'éveilla en sursaut. Ses yeux, voilés et sans vie, rencontrèrent les miens.

— « Monsieur Raoul, » murmura-t-elle.

— « Oui, Félicie. Je m'en vais maintenant. Veux-tu jouer encore un peu de piano pour moi avant mon départ? »

— « Moi, jouer du piano? Vous vous moquez de moi, monsieur Raoul. »

— « Tu ne te rappelles donc pas en avoir joué ce matin? »

Elle secoua la tête.

— « Comment une pauvre fille comme moi saurait-elle jouer du piano? »

Elle resta silencieuse un instant, comme plongée dans ses pensées, puis me fit signe de venir plus près.

— « Monsieur Raoul, il se passe de drôles de choses dans cette maison. On vous joue des tours. On change l'heure aux pendules. Oui, oui, je sais ce que je dis. Et tout ça, c'est elle qui le fait. »

— « Qui ça, elle? » demandai-je, vivement étonné.

— « Cette Annette. Cette mauvaise fille. Quand elle était vivante, elle n'arrêtait pas de me tourmenter. A présent qu'elle est morte, elle revient me tourmenter encore. »

Je la regardai avec inquiétude. Je voyais maintenant qu'elle était en proie à une terreur extrême. Les yeux lui sortaient de la tête.

— « Elle est mauvaise, celle-là. Elle est mauvaise, je vous le dis. Elle vous prendrait le pain de la bouche, vos vêtements sur votre dos, votre âme dans votre corps... »

Elle m'empoigna soudain par le bras.

— « J'ai peur, je vous le dis — peur! J'entends sa voix — pas dans mes oreilles — non pas dans mes oreilles. Ici, dans ma tête... » Elle se frappa le front. « Elle me chassera d'ici — elle me chassera pour de bon et alors qu'est-ce que je ferai, qu'est-ce que je deviendrai? »

Sa voix s'enfla presque en un hurlement. Ses yeux lançaient des regards terrifiés d'animal aux abois...

Et soudain elle fit un sourire, un sourire agréable, plein de malice, mais avec quelque chose de plus qui me fit frissonner.

— « Si ça devait en venir là, monsieur Raoul, je suis très forte de mes mains — terriblement forte. »

Je n'avais jamais bien remarqué ses mains auparavant. Je les regardai à ce moment et je ne pus m'empêcher de frémir. De gros doigts de brute et, comme elle l'avait dit, terriblement forts. Je ne peux vous exprimer la nausée qui me prit. C'était avec des mains pareilles que son père avait dû étrangler sa mère...

Je ne devais plus revoir Félicie Bault. Aussitôt après je partis pour l'étranger — pour l'Amérique du Sud. J'en revins deux ans après sa mort. J'avais lu dans les journaux des détails sur sa vie et sa mort soudaine. J'en ai appris d'autres aujourd'hui en vous écoutant. Félicie 3 et Félicie 4... de celles-là, je ne sais que penser. Elle était douée pour la comédie, vous savez. »

Le train ralentit soudain. L'homme se redressa sur son siège et boutonna son pardessus jusqu'au col.

— « Comment expliquez-vous cela? » demanda l'avocat, se penchant en avant.

— « J'ai du mal à croire... » commença à dire le Révérend Parfitt, pour s'interrompre aussitôt.

Le docteur se taisait. Il considérait Raoul Letardeau avec une attention soutenue.

— « *Vous prendre vos vêtements sur votre dos, votre âme dans votre corps,* » répéta doucement le Français. Il se leva. « Je vous le dis, messieurs, l'histoire de Félicie Bault est l'histoire d'Annette Ravel. Vous ne l'avez pas connue. Moi je l'ai connue. Elle aimait passionnément la vie... »

La main sur la poignée de la porte, prêt à descendre, il se retourna soudain et, se penchant, tapota la poitrine du Révérend Parfitt.

« Monsieur le Docteur a dit tout à l'heure que ceci... » — sa main frappa le révérend au creux de l'estomac et le revérend fit une grimace — « ceci n'est qu'une résidence. Dites-moi, si vous trouvez un cambrioleur dans votre maison, que faites-vous? Vous le tuez, n'est-ce pas? »

— « Oh ! non, » s'écria le revérend. « Non, sûrement pas — je veux dire, pas dans notre pays. »

Mais il lança ces derniers mots dans le vide. La porte du compartiment s'était déjà refermée avec bruit.

Le clergyman, l'avocat et le docteur étaient seuls. Le quatrième coin était libre.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Les conquérants

par JACQUES STERNBERG

Dans ce tableau sombre et amer de la conquête interstellaire, Jacques Sternberg, poursuivant la veine réaliste qu'il a inaugurée avec « Le navigateur » *(n° 32), met la science-fiction au service de la satire sinistre. Le pessimisme de cette histoire pourra heurter. Son esprit ne relève pas essentiellement d'un incurable amour de l'humanité... Mais chez Sternberg, la noirceur et le talent font bon ménage. Et seuls ceux qui le connaissaient mal seront surpris de sa gravité de ton — cette gravité que déjà ne dissimulaient pas les feux d'artifice de* « La géométrie dans l'impossible ».

Pour plus ample approfondissement de cet aspect de Sternberg, se reporter à son premier roman de science-fiction, que nous sommes heureux de voir paraître à « Présence du Futur », *où il vient d'être publié. Titre (fort joli !) :* « La sortie est au fond de l'espace ».



L'HISTOIRE, on l'avait assez dit, n'est qu'un éternel recommencement. C'était vrai.

Depuis le XXIIe siècle, l'histoire avait considérablement élargi son rayon d'action, mais, projetée dans l'espace, elle semblait garder ses propriétés de mythe soumis aux lois de la pesanteur terrestre. En somme, tout ce qui s'était passé dans l'infini au cours des quelques siècles de l'Age Spatial s'était déjà passé sur Terre au Moyen Age. L'histoire n'avait décidément que quelques circonstances à sa disposition pour écrire sa légende : des guerres, des conquêtes, des trèves et des paix, des révoltes et de nouvelles guerres, puis, inutiles, de nouvelles trèves.

A part le fait que la Terre était devenue depuis longtemps déjà la Métropole de l'Univers, rien n'avait changé.

Rien de vraiment essentiel. L'homme après avoir conquis sa planète natale avait réussi à conquérir les planètes étrangères, mais il n'avait pas réussi à conquérir ce bonheur dont on parlait tant depuis la création du monde. L'homme avait gagné, en plus de son titre de fils divin, ses galons de titan de l'espace, comme son brevet de roi des étoiles, mais il n'en restait pas moins une chose vulnérable qui vivait moins longtemps qu'une carpe et, s'il avait ajouté des pages de gloire au grand livre d'or de l'humanité, il n'avait pas réussi à prolonger de quelques années son bail d'existence. On peut même admettre que, délibérément, il avait

raccourci ce bail, car les occasions de mourir par accident devenaient de plus en plus nombreuses, et les hommes de plus en plus avides de courir à la rencontre de leur mort.

L'homme, en effet, qui d'instinct avait toujours été curieux et agressif, était devenu depuis des siècles un explorateur et un guerrier.

A présent que les hypothèses les plus hasardeuses s'étaient effondrées pour laisser la parole aux déductions de la réalité, on pouvait l'affirmer : de toutes les races de l'Univers, les Terriens s'étaient révélés, non pas exactement les plus braves, mais certainement les plus ingénieux, les plus rapaces et les plus meurtriers. Beaucoup de races leur avaient résisté, aucune n'avait jamais pu les vaincre ni même les repousser. C'est dire que la Terre, peu à peu, avait annexé l'infini et ses dépendances, ses galaxies et ses planètes, comme de simples lopins de terre. Le ciel était ensanglanté depuis des siècles par les exploits des Terriens et leur besoin exacerbé de posséder. Et l'espace était devenu pour l'homme, non seulement un gigantesque terrain de voltige dans l'absolu, mais un champ de bataille et un vaste cimetière militaire. Pour chaque créature de l'espace, qu'elle fût monstre, larve ou bulle de vie, le Terrien était synonyme de meurtrier et « terrestre » avait le même sens que le mot « implacable ». Et quand on signalait dans quelque monde encore épargné par l'avidité humaine l'arrivée imminente des Terriens, la panique se levait comme un orage et rasait tout sur son passage. L'arrivée des Terriens signifiait fatalement la mort, la défaite, puis la colonisation irréductible, sans pitié. Telle était la loi : chaque planète conquise devenait pour les Terriens une source à exploiter de gré ou de force, par tous les moyens. Et tout servait à l'homme, semblait-il : les liquides, les pierres, les plantes, les déchets, les immondices. Il ne négligeait jamais rien, il digérait tout, il voyait immédiatement l'utilisation pratique de n'importe quoi. Toujours et partout il était disposé à tout prendre. Ou plus exactement il emportait tout, mais il obligeait les autres à arracher, à transporter, à manipuler ce qu'il désirait emporter. En fait, la venue du Terrien sous-entendait l'esclavage à perpétuité, le travail de forçat sans trêve et sans contre-remboursement. Or, il faut bien le préciser, le travail était un mythe qui n'appartenait qu'à la Terre. Nulle part ailleurs, dans l'espace, on n'avait jamais songé à travailler. Demeurée ou civilisée, larvaire ou souterraine, aucune créature n'avait jamais ressenti le besoin saugrenu d'amasser des biens, de se faire une situation ou de gagner sa vie en acceptant de la perdre suivant un horaire judicieusement prémédité selon tous les barêmes du sadisme mental. Les Terriens seuls, s'affirmant comme une triomphale exception, pensaient et agissaient ainsi. Inutile de préciser qu'ils avaient toujours transporté avec eux, par gouffres et par cieux, leurs principes, et que, sans se soucier des avis étrangers, ils imposaient partout leur façon d'envisager les choses.

Pour cette raison, pour d'autres encore et, surtout, parce que vraiment ils étaient les plus forts, les Terriens étaient aussi redoutés aux quatre coins de l'infini que n'importe quel cataclysme. D'autant plus redoutés que la chance ne pouvait jamais jouer aucun rôle en faveur des autres, ni

la chance, ni le hasard. Les Terriens arrivaient toujours à leurs fins, la victoire ne pouvait jamais leur échapper.

C'est en 2125, date célèbre entre toutes, que les Terriens avaient inscrit en lettres de feu dans le ciel le premier événement de cette conquête qui, à présent qu'elle avait un commencement, ne pouvait plus avoir de fin.

A cette date, en effet, les Terriens avaient enfin réalisé ce rêve qui avait fait couler tant d'encre et de salive : échapper à leur monde, en aborder un autre. Ils avaient donc débarqué en force et en masse sur P. 1, ce monde que l'on appelait autrefois la Planète Mars. Au premier contact, les habitants de ce monde terrifièrent les Terriens. Mis à part le fait que leur aspect était soumis à une quantité d'incompréhensibles fluctuations, leurs dimensions parurent tellement écrasantes aux yeux des hommes que ceux-ci, hantés par 200 ans de sinistres récits de Science-Fiction, faillirent bien prendre la fuite sans même entamer le combat. Mais dès le premier engagement, l'homme comprit qu'il s'emparerait facilement de ce monde, sans le moindre risque d'y laisser sa peau : en effet, les énormes choses de la Planète P. 1 — les Pustrules, comme on les appela — se dégonflaient et se vidaient de leur vie au moindre contact d'un objet de métal. Avec une simple épingle, on pouvait faire une effroyable tuerie. On ne s'en priva point. La chasse aux Pustrules devint aussi populaire sur P. 1 que la chasse aux canards sur Terre. Après un an, on dut parquer dans des réserves les survivants de la Planète P. 1 comme on l'avait fait avec les Sioux au XX[e] siècle, en Amérique du Nord, cette vaste région qui en 2043 avait été sacrifiée aux exigences d'une expérience atomique particulièrement réussie.

Bref, la conquête de P. 1 se fit sans une seule victime pour les Terriens et ce premier exploit mené Outre-Terre donna à l'homme une telle confiance en ses moyens qu'on aurait pu, si on l'avait voulu, le catapulter dans l'espace sans fusée en le persuadant qu'il devait être capable d'y voler comme un aigle des galaxies.

Sans plus attendre, on envoya sur P. 1 des milliers de colons chargés d'extraire le sel de la planète — c'était son unique ressource naturelle — et l'armée de choc qui avait conquis ce monde s'enfonça dans l'avenir pour en conquérir un autre. La planète P. 2, puisque l'on respectait toujours l'énumération inspirée de l'arithmétique dont les règles, en dépit du progrès, n'avaient pas changé.

Sur P. 2, monde surchauffé, la conquête fut tout aussi facile. En arrosant les Pastres d'eau glacée, on les tuait avec une facilité tellement dérisoire que le jeu lassa les plus combattifs après une semaine de tuerie. Combat sans gloire et sans but, car sur ce monde on ne trouva strictement rien à exploiter. A part la chaleur, cependant. On fit donc de P. 2 une colonie de vacances pour désœuvrés frileux et cette Côte du Feu connut pendant de longues années une vogue qui fit la fortune d'une quantité d'agences de tourisme.

Et, de planète en planète, d'astéroïde en galaxie, les Terriens se firent une réputation, un avenir également, et pataugeant dans le torrent des

siècles, ils s'enfoncèrent de plus en plus profondément dans le gouffre de l'inconnu, y posant non seulement des jalons et des fosses communes, mais des institutions et des exigences humaines. L'univers, irrémédiablement, peu à peu, s'humanisait.

Cela ne se fit pas toujours aussi facilement que sur P. 1 ou P. 2. Mais le sang de l'homme ne coula jamais à flots. Et, en fin de compte, on n'eut que très peu de monuments aux morts pour la Galaxie à édifier sur Terre. Toujours, même si les premiers combats coûtaient quelques pertes, les Terriens arrivaient à renverser la situation et, le temps de faire quelques gammes sur leur clavier déductif, ils trouvaient bientôt le moyen de semer la mort, la déroute et la soumission. Ironie supplémentaire : le plus souvent, tuer était tellement facile que les armes redoutables, mises au point par des siècles de technique, ne servaient à rien. On pouvait parfaitement s'en passer et lutter avec une parfaite désinvolture par d'autres moyens. Ainsi la mousse de savon servit à conquérir P. 56, la fumée de cigarette mit les Elges de P. 75 en déroute, la parole sema la panique parmi les Otriges sur P. 33 et, avec quelques odeurs d'encens, les Terriens provoquèrent la capitulation des Faragres dont les épines vénéneuses avaient pourtant inquiété les plus endurcis. Les Terriens, toujours soucieux de faire des économies, ne négligèrent jamais la possibilité de tuer sans dépenses inutiles en optant pour les procédés les plus frustes, les plus efficaces en même temps. Mais toujours, partout, ils tuèrent, ils tuaient. Des siècles de conquête leur avaient appris que les carnivores et les sanguinaires n'appartenaient qu'à la Terre et que les monstres les plus repoussants des planètes les plus lugubres étaient en réalité aussi doux que des herbivores, mais la tuerie en abordant une planète était devenue un rite bien établi. Une suite d'actes que les hommes accomplissaient d'une façon méthodique, sans rien en penser, exactement comme sur Terre ils accomplissaient des travaux de bureau.

Ainsi, ligne par ligne, s'écrivait l'Histoire. Une Histoire monotone en somme.

En 2647, la Terre possédait quelques centaines de colonies, des protectorats et des mondes occupés, des camps de concentration et des bagnes perdus, des banlieues lointaines et des parcs nationaux. Et, bien entendu, la plupart de ces mondes étaient de véritables mines industrielles ou commerciales dont le fond, en dépit des incroyables distances, était relié à un unique réceptacle : la Terre.

Et la Terre ne songeait nullement à étouffer ses ambitions. Au contraire, plus elle acquérait de possessions, plus elle en voulait. En vain, car si la Terre croulait sous les richesses accumulées, les habitants n'étaient pas plus riches pour autant et l'avalanche de ressources donnait à chaque homme, qu'il fût industriel ou employé, un effrayant surcroît de travail. Mais depuis longtemps déjà, on avait fixé les horaires légaux du travail à douze heures par jour.

En résumé, la Terre se faisait un nom dans l'Univers, sans songer qu'elle se taillait en même temps une place dans le néant. Mais l'homme n'avait rien perdu de sa faculté de s'aveugler à bon compte et il se lais-

sait envoyer dans l'espace, à des millions de kilomètres de son lieu de naissance, sans même se rendre compte qu'il ne faisait que se rapprocher, non pas de Dieu dont le domicile était toujours inconnu, mais de son tombeau. Car les explorateurs de l'Infini ne vivaient jamais après quarante ans. C'était la rançon des voyages qui formaient la jeunesse et supprimaient la vieillesse. Mais personne ne songeait jamais à cela et la Terre, on le sait, ne s'était jamais souciée de l'opinion de ses locataires. Elle avait un but et, avec une force de météore, elle le poursuivait.

C'est en 2735 que l'on prit la décision de conquérir la planète P. 473 située au N. O. du carrefour de Lactos et de la Nationale 002. A vrai dire, depuis un certain temps déjà, on pensait à débarquer sur P. 473, la planète Mauge comme l'appelaient les savants. Mais on avait tenu à préparer cette expédition avec un soin tout particulier. La planète Mauge, en effet, d'après les rapports des observateurs, contenait une matière première introuvable sur Terre depuis trois cents ans, très rare dans d'autres mondes : du bois. Cette révélation avait galvanisé toutes les énergies et la Terre, pour éliminer tout risque d'échec, décida d'envoyer vers P. 473 la plus colossale armée d'invasion que l'on eût jamais constituée. De toute façon, cela tombait bien : on fêtait justement le centième anniversaire d'un général qui avait sauvé dans la Galaxie des Marais toute une division terrienne tombée dans le piège fatal des sangsues de l'espace et on donna donc son nom à l'armée qui allait annexer P. 473. Puis on leva un bataillon de cardinaux pour bénir les dix millions d'hommes qui avaient été jetés dans les scaphandres de combat ; le pape lui-même se dérangea pour survoler l'escadre d'invasion et lui donner de haut sa très humble bénédiction.

A l'aube d'une journée décrétée fête nationale, partant de différents points du globe pour converger vers un lieu convenu entre deux infinis, la gigantesque vague d'assaut creva les nuages, puis la stratosphère et, du vacarme assourdissant dans lequel elle avait pris son vol, elle s'enfonça dans le silence glacial du vide.

A voir cet essaim monstrueux de bourdons d'acier filer dans l'espace, on aurait pu croire que les Terriens allaient conquérir, non pas un simple monde d'importance secondaire, mais tout un morceau d'espace particulièrement insalubre et dangereux. En fait, et tout le monde le savait, aucune planète n'était plus anodine que P. 473. Les Mastres de Mauge, tous les rapports l'affirmaient, étaient des êtres d'une grande douceur, parfaitement conditionnés à leur monde où tout était forêts, bois et broussailles. De tête, ils ressemblaient de façon assez frappante aux castors que l'on pouvait trouver autrefois sur Terre. Ils avaient leurs mœurs, leurs ambitions : construire, ronger et détruire, puis reconstruire. On pouvait difficilement imaginer des êtres plus simples et plus inoffensifs. Ils ne devaient même pas savoir ce que signifiait la méfiance, la haine ou le meurtre, car ils étaient les seules créatures vivantes de leur monde et jamais ils ne se battaient entre eux. Leur vie s'écoulait, fluide et incolore, comme une eau limpide, dans le calme et le silence de leurs interminables étendues boisées. Juchés sur d'énormes pattes filiformes, les Mastres

avaient de grosses mains-outils sans membres, un corps trapu et une minuscule tête de cyclope au regard mélancolique de biche, avec de longues incisives de rongeur et un long nez dentelé qui leur servait à scier les arbres. Bien entendu, ils étaient essentiellement herbivores et toute leur civilisation tournait au ralenti autour du culte béat de l'arbre, unique détail que la nature leur avait légué.

Tout cela disait assez que la conquête de cette planète serait une partie de plaisir et que le fait d'avoir mobilisé l'élite des conquérants terriens pour s'approprier ce monde ne pouvait être qu'une mesure de prestige complètement dénuée de sens. Mais l'élan étant donné dans une mise en scène spectaculaire, il fallait bien assumer les conséquences de cette décision et on ne pouvait qu'attiser ce grandiose spectacle en y jetant des flambées artificielles de gloriole. Durant tout le voyage les haut-parleurs diffusèrent donc des ordres et des discours vengeurs, des hymnes de guerre et des allocutions pleines de bruit et de fureur. Comme on pouvait difficilement alléguer que la Terre Patrie était menacée par les Mastres et qu'elle exigeait le sacrifice de chacun, on retraça en mots et en technicolor l'épopée du bois, sa disparition depuis des siècles et on fit comprendre à chaque homme qu'enfin était venu le moment de sauver la Civilisation par la Conquête du Bois, matière première plus importante que l'atome qui assurerait à la Terre un sort meilleur sous le soleil d'un avenir régénéré. On arriva même à persuader chaque guerrier que les Mastres défendraient jusqu'à la dernière goutte de leur vie leur territoire et que ce débarquement risquait d'être l'événement du siècle.

Le bois devint la hantise de chacun après quelques jours. En prendre par la force, les armes et le meurtre, devint, non seulement un but, mais une mission sacrée. Et quand les dix millions de Terriens débarquèrent sur la planète P. 473, ils étaient tellement avides de tuer pour amasser du bois que, pour une branche d'arbre, n'importe quel homme aurait massacré sa mère sans hésiter une seule seconde.

Les Mastres n'eurent même pas le temps de ressentir quelque sentiment d'effroi, de stupeur ou de panique. Ils n'eurent pas davantage le temps de se défendre ou de se terrer. La foudre, que les Terriens avaient emportée avec eux, les pulvérisa sur place. Il y avait plus d'un mois que les Terriens n'avaient pas fait la guerre, et cette frustration, autant que les discours, les avaient tous assoiffés de meurtre.

Une heure après le débarquement, les Terriens étaient les maîtres absolus d'un monde dépeuplé, jonché de plusieurs millions de cadavres et d'énormes cratères fumants. Mais cela ne comptait évidemment pas : les hommes avaient emporté avec eux des outils pour combler les trous et d'autres outils pour creuser des trous après y avoir jeté les morts. Parmi les Terriens, on ne comptait qu'une seule victime. Un officier qui, affolé par le vacarme, avait succombé à une attaque cardiaque.

On dénombra les survivants de la race mastre, on n'en trouva que fort peu. Comme on jugea inutile de les conserver comme des reliques et qu'en somme la guerre avait été réellement un peu brève, on prolongea le plaisir de quelques heures en fusillant les derniers Mastres, un à un, à

deux kilomètres de distance, pour faire de cet acte un distrayant exercice de tir.

Gavés de gloire et de bruit, les Terriens débarquèrent leurs matériaux de construction et plantèrent la charpente d'une future cité de l'espace. Un port spatial uniquement destiné à l'exportation du bois, tels étaient les plans.

Puis, à l'aube, éreintés, mais satisfaits, les conquérants s'endormirent.

Ils ne se réveillèrent jamais. Parmi les dix millions de Terriens allongés sur le sol de P. 473, pas un seul ne survécut à cette première nuit.

Les Terriens avaient conquis la planète Mauge, certes. Ils avaient facilement gagné la bataille, personne ne pouvait contester cette évidence. Ils étaient les grands vainqueurs de cette journée. Ils avaient tout conquis, la gloire, la vie, l'espace, un monde nouveau au prix d'un effroyable massacre.

Mais ils avaient agi en ignorant un détail, un simple détail qui avait quelque importance : la mort, sur ce monde, était contagieuse.



La jeunesse à qui la veut

(Youth, anybody?)

par CLEVE CARTMILL

Il arrive que la « petite histoire » d'une œuvre de fiction fantastique soit tout aussi étrange que l'œuvre elle-même. Lisez d'abord ce conte... et nous vous en reparlerons après.



La plupart des directeurs de publications que je connais font la grimace devant les histoires ayant pour sujet des écrivains ou les histoires ayant pour sujet des histoires.

La plupart des directeurs de publications que je connais sont écrivains eux-mêmes et savent qu'écrire sur des écrivains ou sur des histoires est une solution de paresse.

Il est facile d'imaginer une histoire sur un écrivain qui imagine une histoire sur un écrivain qui...

Mais voici une histoire dont le sujet est une histoire et qui doit être racontée.

Elle doit être racontée pour la raison que le directeur du magazine que vous avez entre les mains en ce moment est un de mes amis et que j'aime lire son magazine. Je ne voudrais pas que celui-ci disparaisse des kiosques. C'est pourquoi je donne à ce directeur cet amical conseil : n'achetez pas « Beauté qui plus ne passe » au cas où mon agent viendrait à vous la proposer.

Je tiens à avertir mon agent, à qui il arrive de lire la prose que je lui envoie placer, de ne pas soumettre « Beauté qui plus ne passe » à un directeur ami.

« Beauté qui plus ne passe » est une histoire que j'ai vendue quatre fois ces dernières années. Chaque maison qui l'a achetée a fermé boutique avant que le texte en fût imprimé. Elle n'a jamais été publiée.

Elle est comme l'éternelle mariée qui rentre toujours seule à la maison après la cérémonie.

Peut-être est-il préférable après tout qu'elle n'ait jamais paru, à voir ce qui m'est arrivé hier soir. Je suis encore un peu ébranlé par l'aventure, mais je veux la transcrire sur le papier pendant qu'elle est toute fraîche. Dans l'espoir qu'elle pourra épargner à un brave type quelconque, ou à plusieurs, de cruels désagréments.

Donc, à propos d'hier soir : j'étais assis à ma table de travail, les yeux fixé sur une feuille de papier qui refusait obstinément de se couvrir de

lignes à monnayer. Ma femme et les deux chats étaient dans le salon, en train de discuter d'une affaire de sauterelles.

Je décidai d'abandonner l'idée nébuleuse qui devait me servir pour une histoire et de me joindre à la discussion dans l'autre pièce. J'entamai un paquet de cigarettes — des Camel, au cas où les établissements Reynolds voudraient m'en envoyer une cartouche — et, juste à ce moment, du coin de l'œil, j'aperçus quelqu'un sur le divan.

C'était Mr. Méphisto. La plaisanterie est usée, mais je dus faire effort pour ne pas me troubler.

— « Eh bien, » lui dis-je, « j'étais loin de m'attendre à vous rencontrer en... dois-je dire en chair et en os? Vous n'êtes pas ici par l'effet du hasard, je présume? »

— « Nullement. »

— « Alors, Monsieur, si ce n'est pas dépasser la mesure en quoi que ce soit, puis-je vous demander pourquoi diable — ne prenez pas ça pour un jeu de mots — vous êtes ici? »

— « Non, vous ne dépassez aucune mesure, » murmura-t-il. « Je suis ici à propos de « Beauté qui plus ne passe. »

A entendre cela de cette façon, je tombai des nues. Je devais avoir l'expression plus vide que ma récalcitrante (le mot me plaît !) ma récalcitrante feuille de papier.

Il poursuivit :

— « Votre histoire. » Il la cita positivement en lettres capitales : « BEAUTE QUI PLUS NE PASSE. »

Un petit frisson de peur me parcourut. L'émotion causée par son apparition — le fait qu'il *existait* — commençait à m'oppresser.

— « C'est l'histoire de la bombe atomique qui recommence, » dis-je.

Il me regarda avec l'air absent du caissier à qui l'inspecteur annonce qu'il lui manque quatorze cent cinquante-trois dollars.

— « Je crains de ne pas vous suivre, » fit Mr. Méphisto.

Je lui expliquai que, en 1943, j'avais écrit une histoire sur la façon de fabriquer et d'utiliser une bombe atomique et que, lorsqu'elle fut publiée, près de deux ans avant Hiroshima, la Sécurité Militaire et le FBI avaient voulu savoir d'où je tenais mes renseignements. Ils pensaient qu'il avait pu y avoir une fuite dans le Projet de Manhattan.

Bien qu'innocent, j'avais eu une fameuse frousse à l'époque. Mais au moins les types qui m'avaient interrogé étaient humains à cent pour cent. Ma peur, maintenant, avait une texture quelque peu différente.

Mr. Méphisto réfléchit un instant.

— « Oui, » dit-il. « Il y a une analogie. Nous pensons qu'il a pu y avoir une fuite. Nous voulons la déceler. »

— « Aucune fuite, » dis-je. « J'ai tiré l'histoire de mon sub-ego, euh... de mon alterconscient... Zut ! Mr. Méphisto, vous me faites bafouiller. Je n'ai pas peur de vous à proprement parler, je crois bien. C'est simplement que je n'ai jamais cru que vous étiez réel, pas plus qu'aucune des choses que votre existence implique. Je ne le crois pas maintenant. Il est possible que je rêve. Il est possible que je sois ivre,

quoiqu'il y ait un bon moment que je n'aie rien bu. Je vais remédier à cela. Tout de suite. »

— « Je ne suis pas ici pour vous nuire, » dit-il d'un ton rassurant. « En voilà un service des relations extérieures ! diriez-vous. Non, j'essaye seulement de découvrir la vérité. »

Je me détendis un peu.

— « Je n'ai rien à cacher, » dis-je. « Et d'ailleurs, si j'avais un secret, vous me le tireriez probablement d'une manière ou d'une autre. Vous avez lu dans des esprits, ces temps-ci? Mais je veux savoir quelque chose avant que nous entrions plus loin dans cette affaire. Supposons que je fasse des difficultés. Que m'arrivera-t-il? »

— « Je suis autorisé à prendre des mesures. »

— « Autorisé? Par qui? »

— « Voulez-vous le numéro de l'article et du paragraphe? » demanda-t-il d'une voix lugubre.

— « Je vous crois sur parole, » dis-je vivement. « Que voulez-vous savoir? »

— « D'abord, d'où vous tenez l'idée de « Beauté qui plus ne passe »? »

Je haussai les épaules. J'allumai une Camel.

— « D'où tire-t-on ses idées? C'était il y a des années. Je ne me rappelle même plus très bien l'histoire, à plus forte raison d'où m'est venue l'idée. »

Il réfléchit.

— « Je crains, » dit-il lentement, « que cette réponse ne soit pas satisfaisante. »

— « Bon, je vais essayer de rassembler mes souvenirs. » J'avais encore dans les oreilles cette voix lugubre dont je viens de parler et je m'efforçai réellement de me rappeler. Je pris dans mon classeur la copie au carbone de mon manuscrit et y jetai les yeux.

« Cela me semble être un récit tout à fait normal, » dis-je. « Une vedette de cinéma vend son âme pour conserver toute sa vie jeunesse et beauté. Elle doit apparaître sous les traits d'une femme âgée à un certain moment dans un film, mais les maquilleurs ne parviennent pas à la vieillir. La faire paraître vieille est un problème insoluble. »

Il fit un geste d'impatience.

— « Pas l'intrigue. Les détails ! »

— « Ne me bousculez pas, » dis-je, soudain excédé. « Comment diable saurais-je où j'ai été chercher les détails? Ils sont venus tout seuls. »

— « Ne vous fâchez pas, » dit-il. « Les détails dont je parle ne sont pas normalement à la disposition des humains. Je veux savoir qui a divulgué les renseignements. Etait-ce Hathor? »

— « Je ne connais pas d'Hector. »

— « Non. Hathor. Je ne sais pas comment vous l'avez appelé dans l'histoire, mais c'est un démon musicien à trois têtes. Il joue de la clarinette, du hautbois et du saxo ténor en même temps. »

Le frisson de peur me pénétra plus profondément cette fois.

— « Attendez donc. Il est exact qu'il y avait un personnage de ce

genre dans mon récit, mais il n'était qu'une invention de mon... euh... euh... » Je m'interrompis, me souvenant de quelque chose.

Ce dont je me souvenais, c'était d'une communication téléphonique. Je ne sais plus qui j'avais appelé ni pourquoi. Peut-être était-ce pour essayer d'emprunter de l'argent, ou pour demander à la bibliothèque municipale la date de naissance d'Henri Cassel. Quoi qu'il en soit, il y avait eu une fausse manœuvre et je m'étais trouvé branché sur une conversation.

Une voix disait : «... trois têtes. »

Une autre voix avait répondu : « Je sais, mais... »

C'est de là que j'avais eu l'idée de mon personnage de Mr. Woodwind Trio. Je le dis à Mr. Méphisto.

— « Mais vous n'avez pas raccroché aussitôt, » dit-il. « Vous avez espionné la conversation. »

— « Sans blagues ! »

— « Vous ne vous rappelez peut-être pas, mais vous avez espionné. Vous avez appris le secret pour rester jeune d'apparence. Vous resterez jeune comme à présent jusqu'à votre mort. »

— « J'ai quarante-deux ans, » dis-je. « Je ne cherche pas à cacher mon âge. »

— « Alors vous êtes assez vieux pour vous souvenir des premiers films parlants, et même des films muets. Cette conversation téléphonique que vous avez surprise... je crois que vous habitiez Hollywood à l'époque? »

C'était vrai et je l'admis.

— « Jetez un coup d'œil en arrière sur vos enthousiasmes cinématographiques d'alors. Combien parmi les vedettes que vous admiriez jouent encore des rôles d'amoureux ou d'amoureuses? »

— « Vous voulez dire que j'ai écouté...? » Je pensais à deux ravissantes stars et à un athlétique jeune premier qui ne paraissent pas d'un jour plus vieux aujourd'hui que lorsque je les voyais étant gosse. Et l'une de ces voix, au téléphone, n'avait-elle pas ressemblé un peu à celle de...? « Mince ! » dis-je.

Il ne releva pas l'exclamation.

— « Maintenant je peux faire un compte rendu satisfaisant. Cependant, je tiens à bien vous faire comprendre quelque chose. »

Il se leva. « Quatre magazines ont acquis « Beauté qui plus ne passe ». Ils ont fait fiasco tous les quatre, chacun leur tour, peu après avoir acheté l'histoire. Dans chaque cas, vous avez racheté les droits et l'avez replacée. Quatre fois. Vous voyez certainement où je veux en venir? »

— « Vous voulez dire que votre bande — votre organisation ou je ne sais quoi — ne veut pas laisser imprimer cette histoire? »

— « Exactement. »

— « Mais pourquoi. »

— « Parce que la formule y est. La fraîcheur de la jeunesse pendant toute la vie. Consciemment ou non, vous avez essayé de mettre ces renseignements en circulation. Mais une telle connaissance ne doit pas — vous

m'entendez, *ne doit pas* — être acquise de nouveau de la manière fortuite, insouciante et gratuite dont vous l'avez acquise. » Il avait pris un ton sévère.

— « Et êtes-vous disposé à payer pour étouffer mon histoire? » demandai-je.

— « C'est fait, vous êtes payé, » dit-il.

Brusquement, il n'y eut plus personne devant moi.

J'en ai presque terminé. Cependant, arrivé à ce point, je veux informer le directeur du magazine récemment défunt qui, le dernier, a acheté « Beauté qui plus ne passe » que je ne veux pas lui racheter mon histoire. Le manuscrit peut tomber en poussière dans son coffre pour ce que je m'en soucie.

Après le départ de Mr. Méphisto, j'entrai au salon. Les chats avaient bien voulu comprendre, provisoirement, que la maison était interdite aux porteurs de souris mortes ainsi que de sauterelles.

— « J'ai dû m'endormir, » dis-je.

— « Tu es resplendissant, » dit ma femme.

— « Merci. Pour la peine, je t'emmène boire quelque chose, si les chats veulent bien rester seuls. »

Les chats dirent qu'ils sauraient se faire une raison et nous prîmes la voiture et nous mîmes à la recherche d'un bar avec deux tabourets libres. Nous en trouvâmes un et commandâmes des whiskies.

Le barman leva les sourcils en regardant ma femme, qui a six ans de moins que moi.

— « Je peux vous servir, madame, » dit-il. « Mais ce jeune homme a-t-il vingt et un ans? »

(Traduit par Roger Durand.)

Et maintenant, quelques mots sur les éléments non fictifs *de l'histoire que vous venez de lire. Nous nous contentons à cet effet de reproduire textuellement le commentaire dont l'a fait suivre dans notre édition américaine son rédacteur en chef Anthony Boucher :*

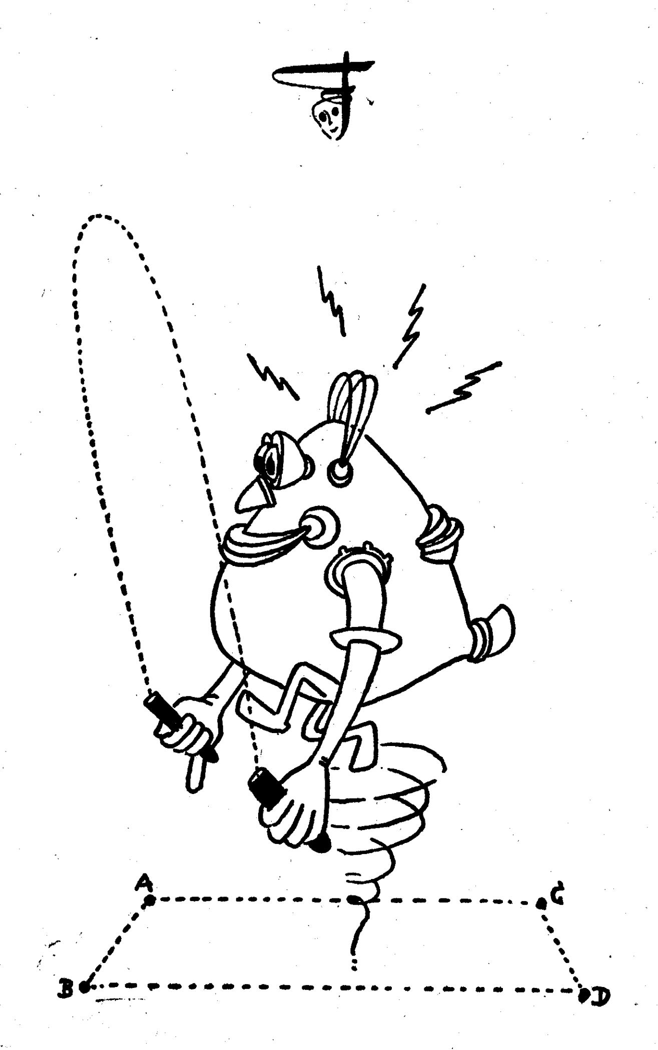
« La nouvelle ici présentée comme « Beauté qui plus ne passe *» a eu exactement l'histoire évoquée : Cleve Cartmill l'a vendue successivement à quatre magazines qui sont morts avant d'avoir pu la publier.*

» Providentiellement, notre propre magazine a refusé ladite nouvelle, non pas une fois, mais trois... *ce grâce à quoi sans aucun doute il doit d'avoir pu poursuivre son existence.*

» Cartmill a été effectivement poursuivi par le F.B.I. pour avoir publié en mars 1944 *le récit «* Deadline *», qui décrivait en détail la bombe atomique alors encore ultra-secrète!*

» Je connais Cartmill depuis vingt ans, et depuis ce temps-là j'ai vu les barmen douter qu'il ait l'âge légal de vingt et un ans pour avoir le droit de consommer des boissons alcoolisées.

» Enfin, en dernière heure, voici l'amorce d'une suite possible des événements : après que le conte (ou compte rendu ?) ci-dessus ait été écrit et acheté par nous, un autre magazine qu'on croyait déjà enterré a rassemblé toutes ses forces dernières et, en rendant l'ultime soupir, a publié enfin l'histoire de Cartmill ici nommée « Beauté qui plus ne passe » ; *cette action d'éclat n'a pas sauvé le magazine de son destin, mais désormais l'histoire interdite a vu le jour... et maintenant quelles mesures M. Méphisto est-il en train de prendre à l'égard des personnes qui l'ont lue ?... »*



Soleil de vie

par **ALBERT BILDER**

Nous avons plusieurs fois souligné que la S. F. et le fantastique aux U.S.A. étaient l'apanage des auteurs débutant jeunes. Aussi est-ce avec curiosité que nous voyons se dessiner maintenant un courant semblable en France. Les nouveaux noms français qui ont apparu ces temps derniers dans « Fiction *» appartenaient souvent à des moins de vingt-cinq ans... et ce sera encore le cas, disons-le dès aujourd'hui, de beaucoup de ceux que vous présenteront nos numéros à venir. Pour aujourd'hui, faites connaissance avec Albert Bilder, qui a répondu par la notice suivante à notre demande de renseignements biographiques :*

« Je suis né en 1934, sans signes particuliers importants. Je viens donc d'avoir vingt-deux ans. Mon métier : carabin, Donc, à première vue, décontracté, très terre à terre, et selon la majorité des avis peu porté vers la littérature. En fait, comme quelques rares confrères, je m'intéresse à la science-fiction et au fantastique depuis de nombreuses années (depuis l'âge dit ingrat, soit environ une dizaine d'années). D'ailleurs, selon l'expression familiale, je suis toujours « dans la lune », il s'agit donc en quelque sorte d'une prédestination.

» C'est en étrennant ma machine à écrire que cette première nouvelle de science-fiction a pris naissance. De cet accouplement bizarre sont sorties depuis une dizaine de petites sœurs, les unes viables, les autres non. Mais comme on dit couramment : « J'espère faire mieux les autres fois. »

Comme il l'avoue lui-même, Albert Bilder est donc le « débutant-type ». Ajoutons à cela qu'il y a dans son histoire mieux que des promesses : la marque d'une imagination qui est celle d'un véritable auteur de S. F.



BRILLANTE, sans fin, la plaine s'étendait, comme tourmentée par les morsures d'un dévorant soleil vert. La fusée, joyau d'émeraude, jaillit dans l'atmosphère surchauffée de Myrzo, quatrième planète du système Spica de la Vierge. Pxlxz sentit confusément sa présence, quand, après un ou deux grands cercles, l'engin se posa lourdement sur le sol noir, brisant deux de ses ailerons. Il se dirigea dans cette direction, portant le Livre des Anciens. Ceux-là, peut-être... ?

Le silence environnant pesait sur la fusée endommagée. Le sas, sifflant son air comprimé, s'ouvrit dans la poussière ambiante. Un homme parut et, lentement, gagna le sol aride, inspecta la queue de la fusée, haussant les épaules d'un air résigné. Pxlxz arriva juste à temps pour le voir disparaître à nouveau dans le vaisseau stellaire. Il se dirigea vers celui-ci. Le sas s'ouvrit encore. Trois hommes parurent. Pxlxz se dissimula instinctivement derrière un rocher noir.

Des phrases volaient vers lui, planant dans l'air lourd. « ...un mois, Burt... peux rien... ailerons trois et quatre brisés... moteurs à réviser... trois semaines minimum... » Paroles incompréhensibles pour Pxlxz qui écoutait malgré lui, aussi incompréhensibles que les signes du Livre. Peut-être les nouveaux venus lui expliqueraient-ils le texte sacré. En s'approchant très près, il pourrait les comprendre en faisant fonctionner son slzzg. Il savait maintenant qu'il s'approcherait d'Eux, qu'il leur tendrait le Livre pour savoir. Il saurait ainsi pourquoi il existait, lui et ses semblables. Il s'avança lentement vers le plus proche des trois êtres, tendant le Livre en offrande de paix. Tenaillé à la fois par le désir de s'instruire et une sensation effrayante d'angoisse, il parcourut les derniers mètres vers la créature d'un autre monde.

Ses derniers mètres... Une explosion sèche déchira l'atmosphère, un éclair fulgurant l'aveugla. Pxlxz avait cessé d'exister. Le Livre, échappé par miracle à la désintégration, reposait à terre. Une main tremblante s'en saisit...

— « Je n'ai pas rêvé, Kan, regarde ce livre. Le même qui flottait devant mes yeux il y a une seconde! J'ai vu une forme hexagonale verte entourant cet objet. Elle palpitait doucement. Pourquoi as-tu tiré? »

— « La peur, Burt, la peur. »

Tremblant encore, les trois hommes se penchèrent sur leur découverte. Un simple livre, relié en plasticalp rouge et portant sur la couverture quatre lettres : A. 102. La peur surgit à nouveau dans les yeux des trois astronautes. Ils connaissaient trop bien ce genre d'ouvrage. C'était un livre de bord!

Burt l'ouvrit silencieusement, rempli d'une terreur confuse. Les pages de plastique tournèrent lentement. « *Journal de bord du Croiseur A. 102, planète Ktor III. Marine Impériale Galactique.* » Quel était ce navire? Comment avait-il échoué sur Myrzo? Autant de questions menaçant de rester sans réponse. Mais Kan se rappela : « ...disparu corps et biens en 150 de l'Ère nouvelle, au cours d'un combat contre les Dénébiens. »

Jour 15. E. N. 151. *Coordonnées incorrectes. Nous dérivons vers Arcturus. Moteurs 10 et 13 morts. Blindage extérieur en mauvais état. Moral excellent. Espérons réparer les dégâts.*

Jour 16. E. N. 151. *Arcturus en vue. Nous passons au large. Notre destination semble être Spica du système de la Vierge. Blindage avant droit largué ce matin par mesure de sécurité. Vitesse réduite. L'équipage*

tient le coup. Nous arriverons peut-être à toucher une des planètes du système Spica. Cet espoir nous soutient tous.

Jour 17. E. N. 151. *Blindage arrière droit déficient. Tiendra-t-il jusqu'à Vita? C'est la seule planète de ce système qui nous paraît habitable. Vitesse très réduite, la planète noire se rapproche. Nous y serons dans deux jours si le blindage ne nous lâche pas. La tension collective augmente.*

Jour 18. E. N. 151. *Nous avançons très lentement. Les ailerons 4 et 5 ont cédé ce matin. Moteurs 7 et 2 morts. La planète se rapproche de plus en plus, mais l'atteindrons-nous vivants?*

Jour 19. E. N. 151. *Nous avons réussi! Nous entrons dans l'atmosphère de Vita. Nos réserves de combustible sont suffisantes. Si nous n'en trouvons pas sur place, Ktor ne sera plus qu'un souvenir.*

Jour 20. E. N. 151. *Bon atterrissage. Pas de blessés. Appareil inutilisable pour le retour, du moins dans un proche avenir. Seul l'éclairage fonctionne encore à peu près. Aucune manifestation de vie à notre approche. La planète semble désertique. Dix hommes partis en reconnaissance.*

Jour 25. E. N. 151. *Cinq jours depuis notre arrivée. Aucune nouvelle de la patrouille de reconnaissance. Notre impression du début semble se confirmer : pas de vie humaine sur cette terre. Vita n'est qu'un vain mot. Le sol n'est pas fertile, rien ne pousse. Du désert, de la poussière, des pierres et du vent...*

Jour 26. E. N. 151. *Aucune nouvelle d'eux. J'envoie une patrouille.*

Jour 28. E. N. 151. *Un homme en haillons, couvert de cloques, est revenu au camp. Il est mort en arrivant. Mes hommes ont peur.*

Jour 33. E. N. 151. *Des événements extraordinaires se sont passés. De tout l'équipage, vingt hommes restent encore autour de moi. C'est de la folie, car nous ne savons pas ce que sont devenus les manquants. Depuis cinq jours les disparitions se succèdent à un rythme effarant. Coïncidence? Peut-être. Mais le désert environnant devient phosphorescent et semble bouillir depuis cinq jours. Nous n'osons pas analyser le phénomène...*

Machinalement, Burt leva les yeux, regardant au loin. Tous suivirent son regard, devenu fixe soudain. Au lointain une brume verdâtre, brillante, se levait doucement en ondulant. Kan, pâle comme un linge, fit remarquer l'absence de vent. Arme au poing, ils coururent vers la fusée et son ombre protectrice. La brume flottait maintenant à quelques

kilomètres, palpitante, animée de lentes ondulations s'irisant au soleil, pleine de reflets changeants. Elle approchait rapidement, planant sur le désert aride comme un oiseau de proie. Ils avaient abandonné le Livre sur le sol, près d'eux. Ils attendaient, anxieux, le cœur battant à se rompre. Ils avaient peur. Elle était sur eux, les enveloppait dans son haleine parfumée. Elle passa. Ils se redressèrent étonnés, heureux de se sentir encore vivants. Leur fatigue, disparue ! Leurs forces, intactes et même doublées ! Leur faim, envolée ! D'autres hommes, voilà ce qu'il leur semblait être devenus. Stephen ramassa le Livre.

Jour 34. E. N. 151. *Le phénomène s'est intensifié. Il est visible en plein jour. Lackhart pense qu'il s'agit de condensations atmosphériques dues à l'énorme évaporation d'une quelconque étendue d'eau. Je ne crois pas à cela. Depuis quelques heures, une sorte de brume s'installe sur le désert au-dessus du phénomène. Le soleil y dessine des reflets verdâtres extrêmement changeants. S'il n'y avait aucun souffle de vent, j'aurais cru voir des ondulations.*

Jour 35. E. N. 151. *Le nuage s'est levé et vogue en ondulant vers notre camp. Il n'y a pas de vent. Nous nous terrons sous les tentes.*

Jour 36. E. N. 151. *Nous avons eu tort de croire cette brume empoisonnée. Tout le camp est revivifié. Le moral est à nouveau excellent. Nous avons presque oublié nos lourdes pertes. La chaleur est torride. Deux cas d'insolation. Nous réparons.*

Jour 37. E. N. 151. *Moi, Ernst Lackhart, second de l'équipage, continue ce journal. Le commandant est mort subitement il y a quelques heures. Maladie étrange. Son corps s'est couvert d'une multitude de bulles verdâtres et il s'est écroulé sans un mot, mort. Nous dressons une chapelle ardente au milieu du camp...*

10 heures. *La folie règne sur le camp. Six hommes sont morts il y a une heure. Ils se sont écroulés d'une pièce, le visage crispé, pliés en deux comme sous le coup d'une douleur atroce. Hammond et deux de ses hommes ont couru vers eux. Ils étaient morts, le corps couvert de cloques énormes où transparaissait un liquide vert lumineux. C'est l'enfer parmi nous. Hammond pense à un virus filtrant, mais les cloques ressemblent à celles des brûlures radioactives. La désinfection générale du camp est en cours. Hammond travaille sur le liquide lumineux.*

13 heures. *La matière prélevée n'est pas moléculaire ! Sa structure reste une énigme. Les cadavres ont été isolés du reste du camp.*

15 heures. *Une chose impossible est arrivée ! Le centre du camp est une torche lumineuse. Quatre de nos hommes sont la proie d'une matière inconnue et nous ne pouvons pas leur porter secours. C'est en voulant donner une sépulture décente au commandant et à nos six compagnons*

que tout est arrivé! Avant que nous ayons pu faire quoi que ce soit, les sept cadavres se sont comme embrasés, luminescents comme du phosphore liquide. Les cloques des cadavres ont conflué en une monstreuse flaque dont le liquide s'est étendu avec une vélocité extraordinaire, enveloppant dans son linceul d'émeraude nos quatre camarades. Leurs hurlements ont déchiré le camp pendant quelques secondes et tout a été fini. Leurs cadavres sont restés debout dans l'attitude où la mort les a surpris. C'est horrible. Nous ne sommes plus que cinq. Hammond et quatre de ses hommes se sont suicidés. La pièce où ils sont est lumineuse. L'immonde matière verte s'étend sans arrêt.

17 heures. *Elle est vivante!* *Les cadavres bourgeonnent de toutes parts. Des boules lumineuses jaillissent d'eux et jonchent le sol. Elles ondulent lentement. La pièce où Hammond travaillait vient d'exploser. La matière s'insinue sous le plancher. Les boules se fixent au sol et grossissent d'une manière inquiétante, prennent une forme bizarre. Des hexagones se terminant au sol par une sorte de manche brillant... Il en jaillit de partout.*

18 heures. *Une brume légère commence à flotter au-dessus des hexagones. Elle ondule. Elle palpite. Elle se dirige vers nous...* »

— « Le journal s'arrête là, » murmura Kan, le teint décomposé. Le Livre glissa à terre, lâché par les mains tremblantes de Stephen. La poussière noire du désert le recouvrit lentement.

« Huit heures environ, » pensa Burt, « huit heures seulement!... »

Un peu plus tard, hagards, ils virent leurs bras se couvrir de petites bulles vertes, légèrement luminescentes, qui grossissaient à vue d'œil...

. . . .

Pxlxz était mort, mais son peuple pouvait maintenant compter sur de nombreux et nouveaux condisciples. Vita méritait bien son nom. Elle était la Vie même, la génératrice de la Vie. Il n'y fallait qu'une matière première. L'Homme était arrivé. Le rayonnement monstrueux issu de l'énorme soleil vert avait fait le reste. Les *virus du corps humain* avaient rapidement évolué et atteint une taille propre à leur nouvelle *vie*. De la mort naissant la vie, une nouvelle race venait d'éclore. Elle emporta le Livre...



Le golem

(*The golem*)

par AVRAM DAVIDSON

Bien avant qu'on parle de cybernétique, les légendes juives de l'Europe centrale parlaient du golem, *cet être artificiel construit au* XIIIe *siècle par le Rabbi Loew, de Prague. Celui-ci avait prévu une « rétroaction » comme disent les modernes. Le Nom du Seigneur était inscrit sur le front de la machine, et si celle-ci devenait dangereuse, il suffisait que le rabbin efface le Nom du front pour que le monstre s'arrête et devienne inerte. C'est ce que le Rabbi Loew fut finalement obligé de faire.*

La noire légende du Golem donna naissance à de nombreuses œuvres d'imagination : le roman de Karel Capek : « Le Golem de Prague », *les deux films qui en furent tirés (dont celui de Julien Duvivier, avec Harry Baur), le roman de Gustave Meyrinck, « Le Golem »* (Emile-Paul), *etc.*

L'auteur de ce conte reprend le thème sur un ton plaisant et montre que la conjonction de l'ancienne religion juive et des équations de la cybernétique peut aboutir aussi de nos jours à un golem... mais encore faut-il que celui-ci trouve à qui faire peur !

Pour les amateurs des théories de la réincarnation, signalons que Norbert Wiener, le père de la cybernétique, compte dans ses ancêtres plusieurs rabbins auquel la légende attribue des pouvoirs miraculeux...



L'ÊTRE au visage gris suivait la rue qu'habitaient le vieux Mr. Gumbeiner et sa femme...

C'était par un après-midi d'automne. Le doux soleil prodiguait sa réconfortable caresse aux deux vieillards qui se sentaient revivre, en dépit des ans accumulés sur leur tête.

Quant à la rue même — *leur* rue — c'était une de ces voies vieillottes comme les films en ont si souvent montré à l'époque héroïque du cinéma muet. Edmund Lowe et Béatrice Joy l'avaient parcourue maintes fois sur l'écran, bras dessus, bras dessous — et Harold Lloyd, maintes fois aussi, l'avait dévalée, tandis que des Chinois grimaçants le poursuivaient en agitant leurs coupe-coupe. Sous ces palmiers aux troncs écailleux, Laurel avait cent fois botté le postérieur de Hardy, et Woolsey, cent fois aussi,

avait assené sur la tête de Wheeler de furieux coups de morue sèche. Ces petites pelouses grandes comme des mouchoirs de poche avaient vu les héros des burlesques se pourchasser l'un l'autre à qui mieux mieux — ou bien détaler à toutes jambes, au contraire, traqués par de gros hommes vociférants en culottes de golf... Dans cette même rue — ou bien dans l'une quelconque de cinq cents autres rues présentant exactement le même caractère délicieusement suranné...

Mrs. Gumbeiner montra l'être au visage gris à son époux :

— « Tu ne crois pas que celui-là doit être un peu souffrant? » fit-elle. « Je trouve qu'il marche drôlement... »

— « Bah ! » répliqua le vieil homme d'un ton indifférent, « il marche comme un *golem*, voilà tout ! »

— « Je dirais plutôt, » reprit-elle, vexée par cette placidité, « qu'il marche comme ton cousin. »

Et Mr. Gumbeiner, furieux à son tour, serra les dents sur le tuyau de sa pipe sans souffler mot...

Cependant, l'être au visage gris remontait l'allée cimentée de leur jardin. Il gravit les marches du perron et s'installa tranquillement dans un fauteuil, sur la véranda... Le vieux Mr. Gumbeiner n'eut même pas l'air de le voir, mais sa femme fixa sur l'intrus un regard courroucé :

— « Je vous demande un peu, en voilà des manières ! » fit-elle. « Ça entre chez le monde sans même dire bonjour, et ça s'installe là, tranquille comme Baptiste, comme si la maison vous appartenait !... J'espère que vous êtes bien, dans ce fauteuil, » poursuivit-elle en s'adressant à l'étranger. « Vous voudriez peut-être un verre de thé? »

N'obtenant aucune réponse, elle se tourna vers son mari :

— « Et toi, Gumbeiner, » s'écria-t-elle, « tu ne lui dis rien? Tu es donc en bois? »

Le vieux eut un sourire lent, plein de malice triomphante :

— « Pourquoi dirais-je quelque chose?... Que suis-je donc, moi, pour le faire?... Je ne suis rien, moi, rien du tout. »

Là-dessus, l'étranger prit enfin la parole :

— « Eh bien, » grinça-t-il d'une voix bizarre et qu'on eût dit comme désincarnée, « eh bien laissez-moi vous dire que dès que vous saurez qui je suis — ou plutôt *ce que* je suis — vous en éprouverez une peur qui vous glacera le sang dans les veines. » Et il eut un rictus qui découvrit des dents de porcelaine.

— « Ne vous occupez pas de mes veines ! » s'écria la vieille femme, scandalisée. « Oser parler de mes veines, vraiment ! En vérité, mon garçon, vous ne manquez pas d'audace ! »

— « Vous frissonnerez de terreur, » reprit imperturbablement l'étranger.

Mrs. Gumbeiner lui assura qu'elle « voudrait bien voir cela » et se tourna derechef vers son mari :

— « Gumbeiner, » lui demanda-t-elle, « quand donc vas-tu te décider à tondre la pelouse? »

— « L'humanité tout entière... » commença l'étranger.

— « *Cha, cha !* (1) je parle à mon mari... Vraiment, Gumbeiner, tu ne trouves pas qu'il parle drôle? »

— « Un étranger, probable, » répondit le vieil homme, toujours aussi placide.

— « Tu crois?... Le fait est qu'il n'a guère bonne mine... J'imagine qu'il vient en Californie pour sa santé... »

— « La maladie, la douleur, l'amour, la tristesse, » intervint l'étranger du même ton bizarre, « tout cela ne... »

— « Ça doit être la vésicule, si tu veux mon avis, » coupa Gumbeiner... « L'ami Gunzbourg, à la *schule* (2), était tout pareil, avant son opération... Deux professeurs, qu'ils ont fait venir pour l'opérer, et même une infirmière qui le veillait nuit et jour. »

— « Je ne suis pas un être humain ! » déclara l'étranger, haussant soudain le ton.

— « Trois mille sept cent cinquante dollars, ça leur a coûté, cette histoire-là... Mais le fils Gunzbourg avait été très bien : « Pour toi, Papa, » qu'il avait dit, « y'a rien de trop cher ; tout ce qu'il faut, c'est que tu guérisses... »

— « *Je ne suis pas un être humain !* »

— « Oh ! c'est un bon fils, pour sûr, que le fils Gunzbourg, » approuva la vieille femme en dodelinant du chef. « Il a un cœur d'or... » Puis, jetant un coup d'œil à l'étranger : « Ça va, ça va... on vous avait entendu, la première fois... Gumbeiner, je t'ai posé une question : quand vas-tu nous tondre la pelouse? »

— « Mercredi, à moins que j'attende plutôt jeudi, quand le Japonais viendra par-ici. C'est son métier, après tout, à ce Japonais, de tondre les pelouses... Moi, je suis vitrier, de mon état — et encore je suis à la retraite ! Alors... »

— « Entre moi et le genre humain tout entier, » dit l'étranger, « règne une haine inévitable. Quand je vous aurai dit ce que je suis, le sang se glacera dans... »

— « Oui, oui, » coupa Mr. Gumbeiner, « vous nous l'avez déjà dit. »

— « A Chicago, où les hivers sont plus durs et plus froids que le cœur du tsar de Russie, » reprit la vieille femme, « tu étais assez fort pour trimballer les carreaux, avec leurs châssis, d'un bout de l'année à l'autre... Et ici, en Californie, avec le beau soleil qu'il fait, tu n'as pas la force de tondre la pelouse quand ta femme te le demande ! Est-ce que je m'adresse au Japonais, moi, pour te faire ton dîner? »

— « Le Professeur Allardyce a travaillé plus de trente ans pour mettre au point ses théories. Il a étudié l'électronique, la neurologie, la... »

— « T'entends comme il parle bien? » dit Mr. Gumbeiner d'un air admiratif. « Il suit peut-être les cours de l'Université, dis donc? »

— « Dans ce cas-là, » suggéra sa femme, « il connaît sans doute notre Bud? »

---

(1) *Chut!* — Les deux vieillards, des Israélites originaires d'Europe Centrale, entremêlent leur discours d'argot yiddisch.

(2) Synagogue.

— « Ils sont certainement dans la même classe. Voyons, combien y en a-t-il, de ces classes? Cinq *in gauzen* (1), je crois.

— « Oui, » dit sa femme. « Bud m'a montré le programme. Il y a la classe de Télévision, » poursuivit-elle en comptant sur ses doigts, « celle de Technique Générale, de Construction Navale, d'Economie Sociale, de Danse Américaine et de... ... et de — de quoi, Gumbeiner? »

— « De Céramique Moderne, » acheva le vieil homme, qui prononçait ces termes savants avec un plaisir manifeste...

« Oh ! c'est vraiment quelqu'un, notre Bud ! Et c'est un plaisir, aussi que de l'avoir comme pensionnaire ! »

Mais l'étranger avait continué de parler sans que les deux vieillards fissent attention à lui.

— « ... Au bout de ces trente années, » poursuivit-il, « le Professeur abandonna la théorie pour la pratique. Et c'est alors que, après dix ans d'efforts nouveaux, il fit la plus bouleversante découverte de toute l'Histoire, une découverte qui rendait superflue *l'humanité tout entière :* il me créa, *moi !* »

— « Qu'est-ce que disait donc Tillie, dans sa dernière lettre? » demanda Mr. Gumbeiner.

Sa femme eut un haussement d'épaules :

— « Que veux-tu qu'elle dise? Toujours les mêmes histoires : Sidney est démobilisé, Noémi a changé de petit ami... »

— « *Il me créa, MOI !* »

— « Ecoutez, Monsieur Je-ne-sais-pas-comment, » fit alors la vieille femme, « j'ignore ce qui se fait dans le pays d'où vous venez, mais *ici,* chez nous, on ne coupe pas la parole aux gens qui sont en train de causer... Au fait, dites donc, qu'est-ce que veut dire cette histoire de quelqu'un qui vous aurait *créé ?* Ça signifie quoi, ça? »

L'étranger eut un nouveau rictus qui révéla une fois encore la porcelaine de sa denture — et même ses gencives d'un rose anormal :

— « Dans sa bibliothèque, où il me fut possible d'accéder plus facilement après sa mort subite — une mort que personne n'a encore pu expliquer rationnellement — j'ai trouvé une documentation complète sur l'histoire de tous les androïdes, depuis le « *Frankenstein* » de Shelley jusqu'au « *R. U. R.* » de Capek, en passant par les robots d'Asimov et... »

— « Frankenstein? » interrompit Mr. Gumbeiner, soudain plein d'intérêt. « J'ai connu un Frankenstein qui vendait de la limonade dans Halstead Street... C'était un pauvre *schnorrer* (2) de Letton qui... »

— « Allons, allons, qu'est-ce que tu racontes? » interrompit à son tour sa femme. « Il ne s'appelait pas Frankenstein, mais Franken*thal,* et il n'était pas installé dans Halstead Street, mais dans *Roosevelt Street.* »

— « ...tout cela montrait clairement, » poursuivait l'étranger, « qu'il existe chez les humains une antipathie spontanée à l'égard des androïdes, que la lutte est inévitable entre eux... »

(1) En tout.
(2) Mendiant.

— « Naturellement ! » s'écria le vieux Mr. Gumbeiner en serrant les dents sur le tuyau de sa pipe, « naturellement ! Tu as toujours raison, toi, n'est-ce pas? Et moi, je me trompe toujours, hein? C'est même à se demander comment tu as pu supporter aussi longtemps un pauvre *schlemihl* (1) comme moi ! »

— « Je me le demande, en effet, » répliqua la vieille femme. « Je crois que ce qui m'a fait le supporter, c'est qu'il était très bel homme ! »

Le vieux Gumbeiner ouvrit la bouche, puis il eut un sourire attendri et prit la main de sa femme dans les siennes.

— « Vieille folle ! » dit l'étranger. « Pourquoi ris-tu? Ne comprends-tu donc pas que je ne suis venu ici que pour vous détruire? »

— « Qu'est-ce que c'est? » s'écria aussitôt le vieux Mr. Gumbeiner. « Je vous prie de vous taire, espèce de... »

En même temps, il se levait d'un bond et frappait l'insolent du plat de la main. La tête de l'étranger heurta l'un des montants de la véranda et rebondit.

— « La prochaine fois que vous parlerez à ma femme, tâchez un peu d'être poli, hein? »

La vieille Mrs. Gumbeiner, le rose aux joues, obligea son mari à se rasseoir ; puis elle se pencha pour examiner l'étranger et eut un petit clappement de langue en écartant un lambeau de tissu gris qui rappelait assez la peau humaine, couleur mise à part :

— « Gumbeiner, » fit-elle, « regarde ! Il est tout en ressorts et en fils de fer, à l'intérieur ! »

— « Je t'avais bien dit que c'était un *golem,* » répondit le vieil homme, « mais tu n'as pas voulu m'écouter ! »

— « Tu m'as seulement dit qu'il *marchait* comme un *golem.* »

— « Et comment aurait-il pu marcher comme un golem sans en *être* un? »

— « Bon, bon... En tout cas, tu l'as cassé. Maintenant, il faut que tu le raccommodes. »

— « Mon grand-père — l'Eternel le bénisse et lui donne le Paradis ! — m'a raconté jadis que, lorsque Mo Ha Ral — Moreynu Ha-Rav Löw, béni soit aussi son saint nom ! — construisit un *golem,* il y a trois, quatre cents ans, peut-être, il écrivit sur son front le Nom Sacré. »

Souriante, la vieille femme enchaîna, évoquant à son tour de très anciens souvenirs :

— « Oui, et le *golem* coupait le bois du rabbin, il portait l'eau, il gardait le ghetto... »

— « Le *golem* ne désobéit qu'une seule fois au saint homme, mais le rabbin l'en punit en effaçant le Schema (2) de son front — et le *golem* s'écroula aussitôt, comme un mort... On le mit dans le grenier de la *schule,* où il doit être encore aujourd'hui, si les Communistes ne l'ont

(1) Sot.

(2) *Schema* (écoute), premier mot de la plus importante prière juive, par lequel on la désigne d'ailleurs : « *Schema, Israël, Adonaï elohenou, Adonaï echad.* » (Ecoute, Israël, l'Eternel, notre Dieu, l'Eternel est Un.)

pas pris pour l'emporter à Moscou... Et ceci n'est pas une histoire! »

— « Non, bien sûr, c'est la vérité même! »

— « D'ailleurs, » conclut Mr. Gumbeiner d'un ton sans réplique, « j'ai vu la *schule*... et même le tombeau du rabbin. »

— « Mais j'ai comme une idée, Gumbeiner, que ce *golem*-ci doit être d'une autre espèce. Regarde : il n'a rien d'écrit sur le front. »

— « Eh bien, y a-t-il donc une loi qui m'empêche d'y écrire quelque chose?... Où as-tu mis ce morceau de craie que Bud avait rapporté de l'école? »

Le vieil homme se lava les mains et coiffa sa petite calotte noire, puis il traça soigneusement quatre caractères hébreux sur le front gris.

— Ezra le Scribe n'aurait pas pu mieux faire! » s'écria sa femme avec admiration... « Mais il ne se produit rien, » observa-t-elle en regardant le corps sans vie du *golem,* toujours immobile sur le fauteuil où il gisait.

— « Que veux-tu, après tout, je ne suis pas le rabbi Löw, moi! » fit Mr. Gumbeiner d'un ton de regret.

Il se pencha sur le golem dont il étudia le mécanisme, partiellement révélé par sa blessure :

— « Voilà, » reprit-il, « ce ressort doit aller ici, et ce fil doit s'attacher à celui-là... » — Le corps du golem fit un léger mouvement. — « Mais où va cet autre fil?... Et où va celui-ci? »

— « Laisse, » dit sa femme. « Ça va bien comme ça. »

Le corps du golem, en effet, se redressa lentement, puis se mit sur son séant, en roulant des yeux vagues.

— « Ecoute, Reb *Golem,* » fit le vieil homme en agitant le doigt, « et fais bien attention à ce que je vais te dire, tu m'entends? »

— « Entends... »

— « Si tu veux que nous te gardions ici, il faut faire comme te dit Mr. Gumbeiner. »

— « Faire-comme-dit-Mr. Gumbeiner... »

— « *Voilà !* C'est ainsi que j'aime entendre parler un *golem !*... Malka, donne-lui ton petit miroir... Ecoute, *golem,* tu vois ta figure?... Tu vois ce qu'il y a d'écrit sur ton front, hein?... Si tu ne fais pas ce que Mr. Gumbeiner te dit de faire, il effacera cette inscription et tu ne vivras plus. »

— « Ne-vivras-plus... »

— « A la bonne heure! Maintenant, écoute-moi bien. Sous la véranda, tu trouveras une tondeuse à gazon. Prends-la, et tonds la pelouse. Quand tu auras fini, tu reviendras ici... Va! »

— « Va... »

Le golem se leva et s'éloigna d'un pas maladroit... Quelques instants plus tard, le ronflement de la tondeuse à gazon s'éleva dans la rue calme, cette rue toute pareille à celles où l'on voyait jadis Jackie Cooper pleurer d'énormes larmes sur l'épaule de Wallace Beery et Chester Conklin jouer de la prunelle à l'intention de Mary Dressler...

— « Et alors, » reprit le vieux Mr. Gumbeiner, « que vas-tu raconter à Tillie, dans ta lettre? »

— « Qu'est-ce que tu veux que je lui dise? Que nous avons beau temps et que nous sommes tous deux en bonne santé, grâce à Dieu! »

Le vieillard hocha lentement la tête, et le vieux couple continua de se chauffer tranquillement au bon soleil, sous la véranda.

(Traduit par Jean de Kerdéland.)



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Science-Fiction.

J. ROUSSEL ....
- Histoire passée des temps futurs.
- Le réveil des Titans.
- Au-delà du néant.
- Les évadés de l'infini.
- Les voleurs de vie.

Charles GREGOIRE ..
- Maître absolu. (Nouvelle.)
- Perdus dans l'espace (2 hommes, 1 femme). (Nouvelle.)
- La machine infernale. (Nouvelle.)
- Marchandises humaines. (Nouvelle.)
- C'est peut-être pour demain ou bétail humain. (Nouvelle.)
- Dangers à la terre. (Roman.)
- Les apprentis sorciers de l'atome. (Roman.)
- Système R. E. ou la planète Futura. (Roman.)
- X. L. 15 ou Les voyageurs de l'espace. (Roman.)

Fantastique. — Epouvante.

Charles GREGOIRE .. Reginella, princesse des ténèbres. (Roman.)

Ce qu'on s'amusait !

(*The fun they had*)

par ISAAC ASIMOV

Nous vous parlions, en vous présentant il y a deux mois « Les mouches », de la diversité de style d'Asimov. En voici un nouvel exemple : un frais et significatif petit conte dont la caractéristique est d'avoir été écrit... pour un journal d'enfants ! Vous penserez comme nous qu'il valait bien la peine d'être repêché dans une revue « pour adultes ». Il a beau être tout simple, il touche à une image éternelle de la psychologie humaine.



CE soir-là, Margie nota l'événement dans son journal. A la page qui portait la date du 17 mai 2155, elle écrivit : « Aujourd'hui, Tommy a trouvé un vrai livre ! »

C'était un très vieux livre. Le grand-père de Margie avait dit un jour que, lorsqu'il était enfant, son propre grand-père lui parlait du temps où les histoires étaient imprimées sur du papier.

On tournait les pages, qui étaient jaunes et craquantes, et il était joliment drôle de lire des mots qui restaient immobiles au lieu de se déplacer comme ils le font maintenant — sur un écran, comme il est normal. Et puis, quand on revenait à la page précédente, on y retrouvait les mêmes mots que lorsqu'on l'avait lue pour la première fois.

— « Sapristi, » dit Tommy, « quel gaspillage ! Quand on a fini le livre, on le jette et puis c'est tout, je suppose. Il a dû passer des millions de livres sur notre poste de télévision, et il en passera encore bien plus. Et je ne voudrais pas le jeter, le poste. »

— « C'est pareil pour moi, » dit Margie. Elle avait onze ans et n'avait pas vu autant de télélivres que Tommy, lequel était de deux ans son aîné.

— « Où l'as-tu trouvé ? » demanda-t-elle.

— « Chez nous. » Il fit un geste de la main sans lever les yeux, accaparé qu'il était par sa lecture. « Dans le grenier. »

— « De quoi parle-t-il ? »

— « De l'école. »

Margie fit une moue de dédain.

— « L'école ? Qu'est-ce qu'on peut écrire sur l'école ? Je n'aime pas l'école. »

Margie avait toujours détesté l'école, mais maintenant elle la détestait

plus que jamais. Le maître mécanique lui avait fait subir test sur test en géographie et elle s'en était tirée de plus en plus mal. Finalement sa mère avait secoué tristement la tête et fait venir l'inspecteur régional.

L'inspecteur, un petit homme rond à la figure rougeaude, était venu avec une boîte pleine d'ustensiles, d'appareils de mesure et de fils métaliques. Il avait fait un sourire à l'enfant et lui avait donné une pomme. Puis il avait mis le maître en pièces détachées. Margie avait espéré qu'il ne saurait pas le remonter, mais son espoir avait été déçu. Au bout d'une heure environ, le maître était là de nouveau, gros, noir, vilain, avec un grand écran sur lequel les leçons apparaissaient et les questions étaient posées. Et ce n'était pas cela le pire. Ce qu'elle maudissait le plus, c'était la fente par où elle devait introduire ses devoirs du soir et ses compositions. Elle devait les écrire en un code perforé qu'on lui avait fait apprendre quand elle avait six ans et le maître mécanique calculait les points en moins de rien.

Son travail terminé, l'inspecteur avait souri et avait caressé la tête de Margie. Puis il avait dit à sa mère : « Ce n'est pas sa faute, à cette petite, Mrs. Jones. Je crois que le secteur de géographie était réglé sur une vitesse un peu trop rapide. Ce sont des choses qui arrivent. Je l'ai ralenti pour qu'il corresponde au niveau moyen d'un enfant de dix ans. En fait, le diagramme général du travail de votre fille est tout à fait satisfaisant. » Et il avait tapoté de nouveau la tête de Margie.

Margie était déçue. Elle avait espéré qu'il emporterait le maître avec lui. Une fois, on était venu chercher le maître de Tommy et on l'avait gardé près d'un mois parce que le secteur d'histoire avait flanché complètement.

Elle demanda encore à Tommy :

— « Pourquoi quelqu'un écrirait-il quelque chose sur l'école? »

Tommy la gratifia d'un regard supérieur.

— « Ce que tu es stupide, il ne s'agit pas du même genre d'école que maintenant. Ça, c'est l'école qui existait il y a des centaines et des centaines d'années. » Il ajouta avec hauteur, détachant les mots avec soin : « Il y a des *siècles*. »

Margie était vexée.

— « Eh bien, je ne sais pas quelles écoles ils avaient il y a si longtemps. » Elle lut quelques lignes du livre par-dessus son épaule, puis ajouta : « En tout cas, ils avaient un maître. »

— « Bien sûr qu'ils avaient un maître, mais ce n'était pas un maître *normal*. C'était un homme. »

— « Un homme? Comment un homme pouvait-il faire la classe? »

— « Eh bien, il apprenait simplement des choses aux garçons et aux filles et il leur donnait des devoirs à faire à la maison et leur posait des questions. »

— « Un homme n'est pas assez intelligent pour ça? »

— « Sûrement que si. Mon père en sait autant que mon maître. »

— « Pas vrai. Un homme ne peut pas en savoir autant qu'un maître. »

— « Il en sait presque autant, ça je t'en fais le pari. »

Margie n'était pas disposée à discuter. Elle dit :

— « Je ne voudrais pas d'un homme dans ma maison pour me faire la classe. »

Tommy se mit à rire aux éclats.

— « Ce que tu peux être bête, Margie. Les maîtres ne vivaient pas dans la maison. Ils avaient un bâtiment spécial et tous les enfants y allaient. »

— « Et tous les enfants apprenaient la même chose ? »

— « Bien sûr, s'ils avaient le même âge. »

— « Mais maman dit qu'un maître doit être réglé d'après le cerveau de chaque garçon et de chaque fille et qu'il ne doit pas leur apprendre la même chose à tous.

— « Ça n'empêche pas qu'on ne faisait pas comme ça à cette époque-là. Et puis si ça ne te plaît pas, je ne te force pas à lire ce livre. »

— « Je n'ai jamais dit que ça ne me plaisait pas, » répliqua vivement Margie. Elle voulait s'informer sur ces étranges écoles.

***

Ils en étaient à peine à la moitié du livre quand la mère de Margie appela :

— « Margie ! L'école ! »

Margie leva la tête.

— « Pas encore, maman ! »

— « Si. C'est l'heure, » dit Mrs. Jones. « Et c'est probablement l'heure pour Tommy aussi. »

— « Est-ce que je pourrai encore lire un peu le livre avec toi après l'école ? » demanda Margie à Tommy.

— « Peut-être, » dit-il nonchalamment. Il s'éloigna en sifflotant, le vieux livre poussiéreux serré sous son bras.

Margie entra dans la salle de classe. Celle-ci était voisine de sa chambre à coucher et le maître mécanique avait été mis en marche et l'attendait. On le branchait toujours à la même heure chaque jour sauf le samedi et le dimanche, car la mère de Margie disait que les filles de cet âge apprenaient mieux si les leçons avaient lieu à des heures régulières.

L'écran était allumé et proclamait : « La leçon d'arithmétique d'aujourd'hui concerne l'addition des fractions. Veuillez insérer votre devoir d'hier soir dans la fente qui convient. »

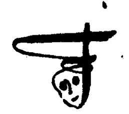
Margie s'exécuta avec un soupir. Elle pensait aux anciennes écoles qu'il y avait, du temps que le grand-père de son grand-père était encore enfant. Tous les enfants du voisinage arrivaient alors en riant et en criant dans la cour de l'école, s'asseyaient ensemble dans la classe et partaient ensemble pour rentrer chez eux à la fin de la journée. Et comme ils apprenaient les mêmes choses, ils pouvaient s'aider pour faire leurs devoir du soir et en parler entre eux.

Et les maîtres étaient des *gens*...

Sur l'écran du maître mécanique, on lisait maintenant en lettres lumineuses : « Quand nous additionnons les fractions 1/2 et 1/4... »

Et Margie réfléchissait comme les enfants devaient aimer l'école au bon vieux temps ! Comme ils devaient la trouver drôle... Oui, en ce temps-là, ce qu'on s'amusait !

(Traduit par Roger Durand.)



Les bulles

par JULIA VERLANGER

En la personne de Julia Verlanger, voici un nouvel auteur débutant que « Fiction » *révèle et publiera encore dans l'avenir. Elle a vingt-six ans et a toujours désiré écrire, poussée sans doute par l'exemple familial, puisque son grand-père et son père avaient tous deux fait du journalisme. Comme elle est particulièrement séduite par le fantastique et la S. F., elle s'est mise à écrire des récits dans les deux genres et maintenant travaille à un roman d'anticipation (tout en envisageant d'écrire un ouvrage inspiré d'un rêve).*

« Les bulles » *est la première nouvelle qu'elle nous ait envoyée et nous l'avons retenue sans hésitation. Julia Verlanger se déclare grande admiratrice de Bradbury et de Lovecraft. Pourtant, c'est plutôt à du Matheson qu'on pourrait comparer cette chronique d'un certain futur, et c'est aux vampires de* « Je suis une légende » *que font penser les « Autres », ces êtres à l'apparence indicible qui hantent une Terre dénaturée. Mais Matheson prend soin de fuir toute manifestation de sensibilité, alors que c'est aux couleurs de celle-ci que Julia Verlanger a peint son récit. Ce qui ne l'a pas empêchée de le terminer sur une note terrible, avec une conclusion dont la cruauté est toute en implications.*



8 *août.*

AUJOURD'HUI, j'ai encore vu l' « Autre ». Elle agitait ses longs bras devant la fenêtre, et elle parlait, parlait. Sa bouche remuait sans cesse, mais je n'entendais rien. Bien sûr, on ne peut rien entendre derrière la fenêtre. Puis elle a appuyé tous ses bras sur la vitre, elle poussait. J'ai eu peur, j'ai pressé le bouton et les volets ont claqué. Pourtant, je sais bien qu'elle ne peut pas entrer, personne ne peut entrer.

Père racontait qu'autrefois, dans des temps très loin, les vitres des fenêtres pouvaient casser. Je ne peux pas le croire, mais père savait. Il disait que nous avions beaucoup de chance que les bulles soient venues à notre époque, parce que dans le vieux temps, tout le monde serait mort. Les maisons n'étaient pas comme maintenant, et il n'y avait pas de serviteurs. Personne n'aurait été à l'abri des bulles.

C'est père qui m'a dit que je devais écrire, quand je serais grande. Il disait : « Il faut écrire pour le futur. » Parce qu'un jour, on trouverait un moyen de lutter contre les bulles et tout redeviendrait comme avant. Il disait : « Il faudra que l'on sache ce qui s'est passé pendant les années des bulles, c'est pour ça que tu devras écrire, Monica, quand tu seras

grande, quand je ne serai plus là. » Mais père ne pensait sans doute pas qu'il ne serait plus là si tôt. Oh ! si seulement il n'était pas sorti, si seulement il n'était pas sorti.

Il disait : quand je serai grande. J'ai seize ans aujourd'hui, alors je pense que je suis grande et j'ai commencé à écrire ce matin. Père écrivait beaucoup, lui. Il a écrit toute l'histoire des bulles, et comment le monde était, avant. Moi, je ne l'ai pas connu, je sais seulement ce que père m'a raconté. Je suis née juste après que les bulles soient venues. D'après père, il y a énormément de gens qui sont morts, au début, beaucoup et beaucoup, avant de comprendre qu'on ne pouvait pas lutter contre les bulles, qu'il n'y avait qu'un moyen pour ne pas mourir ou devenir un « Autre », c'était de ne pas sortir.

Père a compris tout de suite, lui, et c'est pour ça que nous avons été sauvés. Il disait qu'autrefois, ça n'aurait pas été possible de ne pas sortir, les gens seraient morts de faim. Parce qu'il n'y avait pas de cuves à viande, et pas de légumoirs, et pas de serviteurs non plus, pour s'occuper de tout. Il m'a raconté que dans le vieux temps, les gens devaient tout faire eux-mêmes, planter des légumes dans la terre, et élever des bêtes, pour la viande. C'était drôle, je ne savais pas ce que c'était, des bêtes. Alors, père m'a expliqué, et il m'a montré des images dans les vieux livres. Mais je ne pouvais pas bien comprendre, parce que je n'en avais jamais vu.

9 *août.*

Ce matin, je suis allée dans la vivothéque, pour regarder les vieux livres, mais maintenant que père n'est plus là pour m'expliquer, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas. Justement, l'autre jour, j'ai vu une image qui ressemblait tout à fait à l' « Autre » qui est venue à la fenêtre hier, avec tous ses bras qui se tortillaient. La déesse Kali, c'était marqué dessous. Est-ce qu'il y avait déjà des « Autres » dans le vieux temps? Mais père disait que non, que c'était à cause des bulles que les gens étaient devenus des « Autres ». Avant, il n'y en avait pas.

Je ne peux pas voir les « Autres ». Ils me font grelotter surtout quand ils s'approchent de la fenêtre, comme celle d'hier. Elle vient souvent, celle-là. On dirait qu'elle veut me parler, sa bouche remue tout le temps. Père disait : « C'est curieux, nous avons beaucoup plus peur des « Autres », qui ne sont pas très dangereux, que des bulles. Je suppose que c'est parce que les « Autres » nous révoltent et nous font horreur, alors que les bulles ont une sorte de beauté parfaite. » C'est vrai, c'est plutôt joli, les bulles. Je les regarde souvent flotter dehors, on dirait tout à fait les bulles de savon que je faisais quand j'étais petite pour m'amuser. Mais elles sont beaucoup plus grosses, et dures, si dures que rien ne peut les détruire. Mais elles se cassent sur les humains, et ils meurent.

J'en ai vu un une fois, quand père était encore là. Un homme. Il courait de toutes ses forces, avec la bouche grande ouverte, comme s'il criait, mais on n'entendait rien. Et il y avait une bulle qui glissait der-

rière lui. Elle l'a rattrapé, et elle s'est cassée sur lui. Il a été tout recouvert de cette bave irisée, et il est tombé par terre en se tordant. Je me suis mise à hurler, et père est venu très vite et m'a caché la tête contre lui. Il m'a dit : « Ne regarde pas, Monica, n'aie pas peur, chérie. » Puis il m'a lâchée et quand j'ai relevé la tête, il n'y avait plus rien dehors, juste une grosse flaque brillante, de la couleur des bulles. Père a dit : « Il est mort, le malheureux, il a été dissous tout de suite. Et ça vaut mieux pour lui que de devenir un « Autre ». « Bien sûr, père avait toujours raison, mais des fois, je me demande s'il vaut vraiment mieux mourir que de devenir un « Autre », parce que je crois que je n'aimerais pas du tout mourir. Mais les « Autres » sont tellement horribles !

15 *août.*

La nourrice a tourné autour de moi toute la matinée. Elle demandait tout le temps si je n'avais besoin de rien. Elle m'agace, oh ! comme elle m'agace parfois. Je l'ai envoyée au légumoir me chercher des pommes, et quand elle est revenue je l'ai chassée de la pièce. Si seulement père était encore là. Il y a trois ans maintenant que je suis toute seule. Je le sais parce que je compte toujours les journées comme père le faisait. Il disait parfois qu'il ne savait pas très bien lui-même pourquoi il continuait à le faire. Il pensait que c'était seulement parce qu'on se raccroche tellement au passé. Mais moi, je ne connais pas le passé, je le fais parce que père le faisait, et qu'il me semble que ça me rapproche un peu de lui.

J'ai toujours connu le monde comme ça, avec les bulles et les rues vides où ne circulent jamais que des « Autres ». Père m'a tellement raconté le monde d'avant que je crois que j'aimerais bien qu'il revienne. Pouvoir sortir, et voir des gens qui ne soient pas des « Autres ». Père disait qu'après la cité, il y a la campagne, où c'est tout vert, avec de l'herbe et des arbres et des bêtes, aussi, dans les réserves. J'ai vu les images, dans les vieux livres, mais père disait que ce n'était pas la même chose. Il racontait comme c'était merveilleux de sentir le soleil sur sa peau, ou la pluie. Je vois souvent la pluie ruisseler sur les vitres, mais je me demande comment ça peut bien faire sur la peau. Et il paraît qu'il y a la mer, des grandes étendues d'eau salée. Et les gens nageaient dedans, comme moi dans la piscine des caves. Je crois que j'aimerais bien nager dans la mer.

Père pensait que je verrais le monde d'avant, peut-être pas lui, mais que moi je le verrais. Il paraît qu'il y a des tas de gens qui cherchent un moyen pour anéantir les bulles. Père croyait que c'était forcé qu'ils réussissent, un jour. Mais ça fait bien longtemps que j'attends et il n'y a toujours rien que le monde de maintenant, avec seulement les bulles et les « Autres » dehors, et moi dedans.

Je m'ennuie, père me manque tout le temps. Je voudrais bien qu'il soit encore là. Il y a les serviteurs et la nourrice, mais ils m'énervent tellement, parfois. Bien sûr, ils ne sont pas humains. Père les appelait souvent des machines, un drôle de nom. Il racontait qu'autrefois il n'y

avait pas de serviteurs. Ce qu'on appelait des serviteurs alors, c'était des humains qui travaillaient pour les autres. Ça paraît bizarre, mais père savait toujours tout. Il avait lu tous les vieux livres et il pouvait raconter le vieux temps pendant des heures. J'essaye bien de les lire quelquefois, mais il y a tellement de choses que je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça veut dire « être amoureux » par exemple, ou « prendre le métro »? Oh ! père devrait être encore là pour m'expliquer.

23 *août.*

Je suis allée dans la chambre de mère. J'ai ouvert les armoires, ça sentait vaguement le parfum. D'abord, je n'osais pas toucher. Il me semblait que mère allait arriver derrière moi et me regarder avec ses yeux vides. J'avais peur. Puis je me suis enhardie, j'ai pris une de ses robes. C'était doux sous les doigts et tout vert, comme les grosses pierres qui sont dans son coffre à bijoux. Je l'ai mise. J'ai dû beaucoup grandir, parce qu'elle m'allait bien. Je me suis regardée dans la glace. C'était joli. Le vert de la robe faisait briller mes yeux tout à fait comme les pierres de mère. Je crois que je dois être belle, parce que je ressemble beaucoup à mère, et père disait que mère était très belle. Il disait aussi que nous avions des cheveux comme un champ de blé dans le soleil d'été. Je ne sais pas ce que c'est, un champ de blé dans le soleil d'été, mais père avait l'air de rêver en le disant, alors je suppose que c'est joli. Ils sont très longs, mes cheveux, je peux m'en faire un manteau. Il paraît que dans le vieux temps, les femmes coupaient les leurs au-dessus des oreilles, tout comme père. Quelle drôle d'idée de vouloir ressembler à père ! Parce que mère était tout de même bien plus jolie. Mais j'aimais mieux père, oh ! je l'aimais.

Mère me faisait un peu peur, elle avait une manière de vous regarder sans vous voir, avec des yeux tournés vers le dedans. Elle ne s'est jamais occupée de moi, elle ne me parlait même pas. Parfois, elle se mettait à pleurer pendant des heures, puis elle se précipitait sur la porte et elle criait : « Je veux sortir, je veux sortir ! » Alors père la prenait contre lui et il lui parlait gentil : « Chut, ma chérie, prends patience, ma douce. » Père l'aimait beaucoup, et c'est pour elle qu'il est sorti. Je sais que je ne devrais pas le dire, père n'aurait pas été content, mais il n'aurait pas dû, il n'aurait pas dû.

Une fois, j'ai été méchante, père était en train de la consoler et j'ai dit : « Laisse-la donc, tu vois bien qu'elle n'écoute rien. » Alors père m'a regardé d'un air triste, et plus tard, il m'a parlé longtemps : « Il ne faut pas détester ta mère, ma petite fille, ce n'est pas sa faute si elle est ainsi... Oui, je sais, elle ne s'occupe pas de toi et elle ne regarde personne. Mais avant les bulles, elle n'était pas comme ça. Sa tête n'a pas résisté à ce qui nous est arrivé. Elle vit dans le monde d'autrefois et elle refuse de voir la réalité. Mais elle n'y peut rien et tu ne dois pas la détester, Monica, il faut avoir pitié d'elle... S'il m'arrivait quelque chose, il faudrait prendre soin d'elle, comme si c'était elle la petite fille, et non pas toi. Tu sais bien que parfois elle veut sortir, il faut l'en empêcher,

elle ne sait pas ce qu'elle fait... Promets-moi d'être bonne avec ta mère, de veiller sur elle si je n'étais plus là. Promets-moi, Monica. » Je me suis jetée dans ses bras et j'ai promis. Il avait l'air si triste et si malheureux. Mais je n'ai pas eu à tenir ma promesse. Elle est morte quand il est sorti.

26 *août.*

Aujourd'hui, il pleut. Ce matin, je suis allée à la fenêtre, et il y avait des tas de gouttes qui tombaient sur la rue. J'ai pensé à ce que ça pouvait bien faire sur la peau, et j'ai eu envie d'ouvrir. Mais on ne peut pas. Père m'a expliqué qu'il avait bloqué toutes les fermetures. Pour ouvrir, il faudrait aller tout au fond des caves, derrière les salles de cuves et les légumoirs, et remettre en marche le déclencheur. Il m'avait montré comment s'y prendre, il disait que c'était pour quand viendrait la libération, s'il n'était plus avec moi. Il avait bloqué tout pour éviter que l'on soit tenté d'ouvrir, juste comme moi ce matin et pour mère qui voulait toujours aller dehors. Mais il a remis le déclencheur en marche, quand il est sorti, et quelques jours après, je suis allée le refermer. Parce qu'il me semblait que ce qu'il avait dit était juste et que j'aurais bien voulu qu'il soit tout à fait détraqué, ce déclencheur, comme ça, père n'aurait pas pu sortir. Je ne l'ai jamais rouvert depuis. Et c'est bien mieux ainsi, parce que quand j'ai envie, comme ce matin, d'ouvrir la fenêtre, je ne peux pas, et le temps que j'aille faire marcher le déclencheur, je peux penser que si j'ouvre, je vais mourir ou devenir une « Autre », et je n'ai pas envie de mourir.

Je suis allée nager dans la piscine des caves, parce que je m'ennuyais à la fenêtre. Ça m'a rappelé que père m'avait dit que si les bulles étaient venues dans le vieux temps il n'y aurait plus eu d'eau ni de lumière, parce qu'il paraît qu'il n'y avait pas de serviteurs pour faire marcher tout ça. C'était des humains qui le faisaient. Alors ils seraient morts à cause des bulles, et plus rien n'aurait marché. Tandis que bien sûr, les bulles ne peuvent rien faire aux serviteurs, et il paraît qu'ils sont construits pour durer des milliers d'années. Père disait que même si toute la race humaine disparaissait, les serviteurs continueraient à faire tout fonctionner pendant des siècles et des siècles. Il m'a expliqué que par exemple, si je devenais très vieille et si je mourais, la nourrice resterait là à attendre. Presque pendant l'éternité. Parce que la nourrice est conditionnée sur moi. Elle veille sur moi tout le temps et elle fait tout ce que je lui demande. Elle doit me garder de tout mal. Si les bulles entraient, elle essayerait de les écarter de moi et de me sauver. Mais elle ne pourrait pas réussir longtemps, la pauvre, parce qu'il y en a tellement, et qu'elles parviennent toujours à leurs fins, et c'est de nous tuer.

1er *septembre.*

C'est drôle, personne ne sait d'où viennent les bulles, et personne ne sait non plus pourquoi il y en a qui meurent, et pourquoi certains ne meurent pas et deviennent des « Autres ». J'ai entendu un vieux une fois, au visécine. C'était bien après que père fût sorti. Père faisait marcher le

visécine de temps en temps, mais l'écran était toujours tout noir. Et il m'avait dit de continuer à le faire marcher parfois, s'il n'était plus là, parce qu'il était sûr qu'il y avait des survivants et qu'on devait chercher un moyen de tuer les bulles. Il m'avait dit que si la libération était proche, le visécine le dirait.

Père expliquait que jusqu'à maintenant, rien ne pouvait détruire les bulles. Même pas le brûleur, et pourtant, d'après père, c'était une arme très, très puissante. Il paraît qu'on avait tout essayé. Les bulles résistaient à tout. Elles se cassaient seulement sur les humains, et ils mouraient. Et quand ils ne mouraient pas, c'était pire, ils devenaient des « Autres ». Les « Autres » se transforment. Au lieu d'être dissous par la bave des bulles, ils se relèvent au bout d'un peu de temps, et apparemment, ils n'ont rien. Mais après quelques jours, il leur pousse des choses ! Plusieurs bras, comme la femme qui ressemble à la déesse du vieux livre, ou bien des tas de jambes, ou bien des yeux partout, ou deux têtes, ou toute une série de bouches sur le cou et sur la poitrine. C'est affreux !

Le vieux que j'ai entendu au visécine parlait justement des bulles et des « Autres ». Le visécine avait été tout noir pendant des foules de jours, et voilà que l'écran était allumé. Il y avait un vieux dans une grande salle toute blanche, appuyé sur une table. Il avait l'air très fatigué. La salle était pleine de serviteurs, mais bien plus compliqués que ceux de la maison, avec des tas de boutons et de lumières de toutes les couleurs dessus. Je l'ai écouté avec plaisir, il avait une voix qui réchauffait. Père aurait pu parler ainsi. Je me sentais moins seule. Il disait : « Oh, vous tous, mes frères de la race humaine, ne perdez pas courage. Je vous supplie de ne pas céder à la tentation de vous jeter dehors, vers la mort. Attendez. Je lutte, nous luttons tous. Et nous réussirons... Si je meurs, si meurent ceux qui m'aident dans ma tâche, d'autres viendront reprendre le combat où nous l'aurons laissé. Prenez patience, mes frères, la race humaine ne doit pas disparaître. Restez dans vos demeures, à l'abri, et je le jure, vous verrez les bulles anéanties, vous reverrez les jours anciens. Courage, mes frères, nous serons vainqueurs. »

Après, il a parlé longtemps. Je l'ai écouté jusqu'au bout, mais je ne comprenais pas tout ce qu'il voulait dire. Il avait l'air bon, ce vieux, mais si las. Et pourtant, quand il parlait d'espoir, sa voix était toute chaude et jeune. Il a dit que ce serait long, parce que personne ne savait d'où venaient les bulles et de quoi elles étaient faites. On ne pouvait pas comprendre le phénomène qui transformait les humains en « Autres » ou les tuait. On avait tout essayé contre les bulles, toutes les choses connues, mais rien ne pouvait les atteindre. Beaucoup avaient donné leur vie pour la race humaine dans cette lutte, et beaucoup la donneraient encore. Il paraît que même certains « Autres » étaient venus offrir leur aide, parce qu'ils préféraient la mort à ce qu'ils étaient devenus. On se servait d'eux qui pouvaient sortir en toute impunité pour expérimenter des armes. Il fallait remercier ceux-là, qui étaient malgré tout nos frères, et qui luttaient côte à côte avec nous.

Le vieux disait encore que certains croyaient que les bulles s'étaient formées pendant très longtemps, peut-être des siècles, pour apparaître à notre époque. Que nous étions peut-être en train de payer les fautes de nos ancêtres, qui avaient fait tant d'expériences atomiques, qui avaient joué à tort et à travers avec cette force qu'ils connaissaient si mal. Que nous étions peut-être les victimes de leur sottise, parce qu'ils avaient voulu utiliser uniquement pour tuer cet atome qui devait donner aux âges à venir la douceur de vivre. Ils avaient lâché trop de radioactivité sur le monde à cette époque et certains croyaient que les bulles en étaient nées lentement. Pour lui, il ne savait pas, mais tout pouvait être vrai. En tout cas, la lutte ne cessait pas, et comme on avait utilisé sans résultat toutes les connaissances actuelles, on allait maintenant reprendre de vieilles sciences pour tâcher de trouver un moyen.

Puis il a dit : « Je ne vous parlerai pas souvent, mes frères, je n'en ai pas le temps. J'essayerai seulement de vous tenir au courant de ce que nous faisons. Mais je vous le répète, ne perdez pas courage. Adieu. » Et l'écran est redevenu noir. Je pense souvent à ce vieux, je ne l'ai plus jamais entendu au visécine ni personne d'autre d'ailleurs. Je me demande s'il avait raison et si le monde d'avant reviendra. Je voudrais bien.

5 *septembre.*

L' « Autre » de la fenêtre est revenue. C'est curieux, avec le temps, elle me fait moins horreur. Elle n'est pas tellement affreuse du reste, malgré tous ses bras. Ce n'est pas comme ceux qui ont plusieurs yeux, ou des tas de bouches, ou des nez partout. Elle m'a fait plutôt pitié aujourd'hui, elle avait tellement l'air de vouloir me dire quelque chose. Elle tenait un petit bébé dans un bras plié et elle me le montrait tout le temps. Elle s'agitait beaucoup, ses longs cheveux noirs volaient dans tous les sens. A la fin, elle a tendu le bébé vers moi. On aurait dit qu'elle voulait que je le prenne. C'était bizarre, il ne paraissait pas du tout transformé. Il était très mignon, tout à fait comme mes bébés de jeu. Tout d'un coup, elle l'a déshabillé et me l'a montré de nouveau. J'ai bien vu qu'il n'avait aucune transformation, il était tout à fait normal. Potelé, avec des plis de chair, et il agitait ses petites jambes. Il avait la bouche ouverte et la figure toute plissée. Il devait crier. Bien sûr, il ne devait pas être content ce petit, qu'on le déshabille comme ça. Je n'ai pas voulu claquer les volets, je lui ai fait signe de partir, mais elle est restée là. Elle pleurait, je voyais les larmes couler sur sa figure et elle me tendait tout le temps le bébé. On aurait vraiment dit qu'elle voulait que je le prenne. La folle ! Comme si j'allais ouvrir pour faire entrer les bulles. Et pourtant, il n'y avait pas du tout de bulles dans la rue à ce moment-là. Je lui ai encore fait signe de partir, et comme elle ne bougeait pas, j'ai quitté la fenêtre.

Je n'ai pas cessé d'y penser depuis. Cette « Autre » me faisait de la peine, elle avait l'air tellement affolée. Je ne pouvais vraiment pas prendre ce bébé et élever un petit « Autre ». Du reste, je ne saurais pas élever un bébé. J'ai seulement connu mes bébés de jeu. Et père m'avait dit que les bébés ne mangeaient pas comme nous. Peut-être que la nourrice saurait?

Mais je suis folle, père serait furieux s'il pouvait savoir. Ouvrir ! A une « Autre » ! Et pour prendre un petit « Autre » ! Je ne dois plus y penser.

Pourtant, c'était drôle que ce bébé n'ait pas eu de transformation. Peut-être qu'il est trop petit ? Mais d'habitude, la transformation ne met pas longtemps quand on est dehors et qu'on ne meurt pas. Juste quelques jours. Peut-être qu'il n'avait que quelques jours? Mais il ressemblait tellement à mes bébés de jeu et père m'avait dit qu'ils étaient comme un petit humain à l'âge de deux ans. Je me demande pourquoi cette Autre voulait tant que je le prenne. Peut-être qu'elle l'a gardé des bulles et qu'elle voulait le sauver avant qu'il devienne un « Autre »? Mais on ne peut pas se garder des bulles. Personne ne peut.

7 septembre.

J'ai eu peur, j'ai eu très, très peur. J'avais mal au ventre et j'ai cru que j'allais mourir comme mère. J'ai hurlé et la nourrice est arrivée à toute allure. Elle m'a tâté le ventre, puis elle m'a houspillée et m'a dit que je n'avais rien du tout, que je mangeais trop de pommes. C'est vrai, mais j'adore les pommes. Elle m'a donné une pilule et mon mal a passé presque tout de suite. La nourrice peut me soigner presque pour tout.

Père aussi savait toujours ce qu'il fallait prendre quand on n'était pas bien. Mais pas pour ce qu'avait mère. Il ne pouvait rien faire pour ce qu'avait mère ni la nourrice non plus. C'est pour ça qu'il est sorti, pour chercher un médecin. Il disait que ça ne servirait à rien de viséphoner, parce que personne ne voudrait sortir. Mais il a pris son brûleur, et il a dit qu'il ramènerait un médecin coûte que coûte. C'était de la folie, à cause des bulles, mais il est sorti tout de même. Il ne pouvait plus supporter d'entendre mère hurler en tenant son ventre. Il l'aimait tant. Je crois que ça l'a rendu fou, parce qu'il savait bien que ça ne servirait à rien de sortir. Il a fait une piqûre à mère, et une aussi à moi, pour que je dorme, et il est parti. Je sais bien que je ne devrais pas penser ça, mais il aurait mieux valu qu'il la laisse mourir, parce qu'il n'est jamais revenu, et elle est morte quand même. C'est la nourrice qui me l'a appris quand je me suis réveillée. Les serviteurs avaient déjà enlevé son corps, et père n'était plus là.

J'ai eu tant de chagrin que je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer, et la nourrice devait me forcer à manger. Il aurait dû la laisser mourir, oui. Il n'aurait pas dû sortir. Voyons, où aurait-il trouvé un médecin? Et même s'il l'avait trouvé, je suis sûre que le médecin aurait préféré être carbonisé plutôt que d'affronter les bulles.

Parfois, je me demande si père a été dissous ou si... Je me demande s'il est peut-être dehors, avec des tas de bras ou de jambes, ou si tous ses cheveux sont tombés et que sur son crâne ont poussé des quantités d'yeux, ou si... Mais je ne veux pas penser à ça, je ne veux pas. Je préfère croire que père est mort. Et pourtant, s'il revenait un jour, à la fenêtre, comme la déesse Kali ? Qu'est-ce que je ferais? Oh ! père, qu'est-ce que je ferais?

10 *septembre.*

Le visêphone a sonné toute la journée, mais je n'ai pas répondu. Quand père était encore là, il répondait toujours au visêphone, ou bien il appelait lui-même. Il disait que ce n'était pas bon de vivre sans contact humain, alors il cherchait des survivants. Seulement, tant de gens étaient morts au commencement du temps des bulles, qu'il ne pouvait presque pas en trouver. Il y avait des tas de maisons où les « Autres » s'étaient introduits, et ailleurs, des familles entières avaient été transformées, ce qui fait que c'était tout le temps des « Autres » qui s'agitaient sur l'écran du visêphone. Et ils étaient méchants, père devait toujours couper le contact. Je me rappelle que le vieux du visécine avait dit que certains « Autres » l'aidaient contre les bulles. Ça m'étonne bien, parce que père disait que les « Autres » haïssaient les humains. Père croyait que c'était parce qu'ils étaient tellement séparés de nous et qu'ils nous détestaient parce que nous étions normaux.

Les premiers temps après le départ de père, je répondais encore au visêphone, mais c'était toujours des « Autres » qui étalaient sur l'écran leurs bras ou leurs yeux multiples. Et ils m'insultaient, ou alors ils m'invitaient à sortir et à les rejoindre. Ils me faisaient peur.

Et puis une fois, il y a eu un humain sur l'écran, une femme. A cette époque-là, je ne répondais déjà presque plus au visêphone, mais la sonnerie avait été tellement longue, insistante, que j'avais voulu savoir.

Elle était vieille, et elle avait des yeux absolument fous. Elle avait des cheveux d'une vilaine couleur sale, tous gris, et qui lui pendaient sur la figure. Ses mains se tordaient en tous sens. Dès qu'elle m'a vue, elle s'est mise à parler d'une voix précipitée :

— « Je vous en prie, ma petite, savez-vous où il y a un médecin? Je vous en supplie, il faut absolument que je trouve un médecin. J'appelle partout, sans arrêt. Aidez-moi, ma petite, il faut que quelqu'un m'aide. Mon mari est très malade, il va mourir. Il va mourir et je vais rester seule. »

Elle pleurait. Puis elle s'est écartée de l'écran et dans le fond de la pièce, j'ai vu un lit, avec un vieil homme couché dedans. Il avait la figure toute gonflée et toute bleue, et dans le silence de la pièce, on entendait son souffle rauque, pénible, comme s'il ne pouvait plus respirer.

La femme est revenue sur l'écran :

— « Vous avez vu? Il va mourir, il va mourir, il va mourir. »

Sa voix s'enflait. Je ne pouvais plus le supporter, j'ai coupé le contact. Et je me suis mise à pleurer. Je ne pouvais pas l'aider, je ne pouvais rien faire. Je pensais sans arrêt à père, qui, lui aussi, voulait tellement un médecin. Je n'ai plus jamais répondu au visêphone.

18 *septembre.*

Il est arrivé quelque chose ! Il est arrivé quelque chose ! Je suis tellement excitée que je cours sans arrêt du visécine à la fenêtre et de la fenêtre au visécine. Je ne peux pas tenir en place. La nourrice grogne que je devrais bien rester tranquille et que ce n'est pas bon de tant

s'agiter, mais je crois qu'elle ne me gronde que pour la forme. Il me semble qu'elle est contente. Peut-être qu'elle comprend.

Depuis quelques jours, je voyais beaucoup moins de bulles dehors, et presque pas d' « Autres » non plus. La déesse Kali et son bébé n'étaient pas revenus. Mais je n'aurais jamais imaginé que c'était ça ! Je danse sur place tant je suis heureuse. Le monde d'avant va revenir ! Le monde d'avant va revenir ! Père avait raison, le vieux avait raison, nous avons gagné !

J'avais mis le visécine en marche et j'allais justement le fermer parce que l'écran était tout noir, comme d'habitude, et voilà qu'il s'est éclairé d'un coup. J'ai reconnu la grande salle où j'avais vu le vieux, mais cette fois c'était un homme jeune qui était à sa place, et la salle était pleine de gens. Il n'avait pas l'air du tout fatigué comme le vieux, celui-là, il semblait plutôt triomphant. Il avait des cheveux noirs, mais seulement derrière, parce que sur le devant, ça faisait comme un immense front tout lisse. Des yeux très noirs, grands et très enfoncés dans la tête. Une large bouche, avec des dents brillantes, et un menton très carré qui avançait. Sa voix a sonné comme un éclat de trompette :

— « Nous avons gagné ! Chaque jour, je le répète, parce que beaucoup d'entre vous n'ont pas entendu l'appel, et chaque jour je le dis avec la même joie profonde. Je voudrais crier, parce qu'il me semble que vous m'entendriez mieux, vous tous qui êtes encore enfermés dans vos demeures. Nous avons gagné, les bulles sont vaincues ! »

Là, il s'est tu un moment, il avait les yeux très brillants, et il me semble que les gens dans la salle pleuraient. Et voilà que je me suis rendu compte que je pleurais aussi. Est-ce que les larmes coulent, quand on est si content, qu'on a l'impression que le cœur va éclater? Sans doute, parce que j'en avais la figure tout inondée. Je n'arrivais pas à croire que c'était vrai. Oh ! père, pourquoi n'étais-tu pas avec moi pour entendre ça?

Alors l'homme a repris :

— « Il faut que vous connaissiez tous celui qui nous a sauvé, celui qui a trouvé l'arme qui anéantit les bulles. Approchez Professeur... » (un drôle de nom que je n'ai pas bien compris, quelque chose comme Chulienne).

J'ai vu un curieux homme, bizarre, tout petit, avec la peau non pas blanche comme la mienne mais toute jaune. Il avait une figure plissée, ratatinée comme les pommes que je laisse traîner trop longtemps, et des petits yeux noirs étroits, qui remontaient en biais. Il a parlé d'une voix frêle, avec un ton tout drôle :

— « La menace est finie. Tout va reprendre comme autrefois. Nous allons pouvoir recommencer. Ça va être dur, parce que nous ne sommes plus très nombreux, mais nous y arriverons. Et ce que nous n'aurons pas le temps de faire, nos enfants le feront. Parce que nous allons avoir des milliers et des milliers d'années devant nous. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux d'avoir enfin trouvé. Pas pour moi, mais pour nous tous. »

Puis c'est le jeune qui a parlé de nouveau. Il a dit des masses de

choses; comment l'arme tuait les bulles, et qu'on avait aussi des vêtements protecteurs pour sortir. Il a expliqué qu'à l'heure actuelle, des équipes de volontaires nettoyaient la cité. Et que surtout, personne ne devait sortir pour le moment. Il y avait encore des quantités de bulles dehors et il fallait attendre, il fallait un peu de patience, après avoir attendu si longtemps, on pouvait bien se retenir encore un petit peu, non? On viendrait nous chercher, des équipes qui nous apporteraient des vêtements protecteurs et des armes. Ce serait pour bientôt.

Puis il a dit qu'il allait nous montrer une équipe au travail. Tout le monde dans la salle s'est écarté, et un énorme écran de visécine qui occupait tout un mur s'est allumé. Alors, j'ai vu : une rue comme la mienne, avec une dizaine d'hommes qui marchaient. Ils étaient vêtus d'une sorte de sac noir et raide, qui leur recouvrait même la tête, avec une plaque vitrée pour les yeux. Ils avaient de gros gants épais du même noir, et ils tenaient tous un tube qui ressemblait beaucoup au brûleur de père, mais plus gros et plus long. A ce moment sont arrivées trois ou quatre bulles qui flottaient très vite dans leur direction. Ils ont braqué leurs tubes. Il en est sorti quelque chose de bleu et de très brillant qui faisait mal aux yeux, et les bulles se sont cassées, par terre, pas sur eux. C'était merveilleux de voir mourir ces horribles bulles. J'aurais voulu leur crier des encouragements.

La nourrice est venue me chercher pour que je mange. Je l'ai chassée. Est-ce qu'on peut avoir faim quand on vit des événements aussi énormes et qu'on va bientôt connaître le monde d'avant?

21 *septembre.*

Ça y est! J'ai vu des humains et je leur ai parlé. Je n'en pouvais plus d'impatience. J'étais toute la journée à la fenêtre, et c'était toujours la même rue vide, sauf qu'il n'y avait presque pas de bulles et pas du tout d' « Autres ». J'avais entendu plusieurs fois l'homme de l'autre jour au visécine, mais il répétait toujours la même chose : « Patience, on viendra vous chercher. » Il finissait par m'agacer. J'en avais assez d'attendre. Je faisais courir la nourrice tout le jour. Elle grognait.

Mais c'est elle qui m'a appelée, pendant que je regardais de nouveau le visécine :

— « Viens voir, Monica. »

J'ai couru à la fenêtre. Il y avait des hommes avec leurs vilains sacs noirs dans ma rue. J'ai crié, j'oubliais qu'ils ne pouvaient pas m'entendre. Mais je gesticulais tellement à la fenêtre qu'ils ont fini par me voir. Ils sont venus vers la maison en me faisant des signes joyeux. Depuis trois jours déjà, j'avais remis le déclencheur en marche tellement j'attendais ça. Je me suis ruée vers la porte, je l'ai ouverte toute grande et ils sont entrés! Ils ont vite refermé derrière eux et ils ont enlevé leurs vilains sacs noirs. Ils étaient deux. Un grand et un petit. Le grand était plutôt bien, avec des cheveux noirs et des yeux marron tout pétillants de gaieté. Quand il souriait, sa figure s'éclairait d'un coup. Le petit était tout rond,

avec les cheveux très, très frisés et des minuscules yeux bleus dans des replis de chair. Le grand a dit :

— « Tiens, tiens, la Lorelei aux longs cheveux, Ondine aux yeux verts et au manteau doré. »

Et le petit a fait :

— « Tais-toi donc, tu vas lui faire peur à cette petite avec tes âneries que personne ne comprend. »

C'était vrai que je ne comprenais pas, mais je n'avais pas peur. Ils m'ont dit leurs noms. Le grand, c'est Frank et le petit, Eric. Moi, j'ai dit : Monica. Alors on s'est serré la main et ils ont voulu savoir si je pensais pouvoir les embrasser. Le grand a dit :

— « Après tout, c'est un jour plutôt exceptionnel. »

Alors je l'ai fait, et j'ai eu une impression drôle, parce que je n'avais jamais embrassé que père.

Frank a demandé :

— « Où sont vos parents, Monica? Êtes-vous toute seule? »

J'ai répondu très vite :

— « Mère est morte, et père... est sorti. »

Ils se sont regardés avec l'air triste et Frank a mis sa main sur mon épaule.

— « Il y a longtemps, Monica? »

— « Trois ans. »

Frank a soupiré, puis il a dit :

— « Il ne faut plus y penser, la vie va commencer pour vous. Quel âge avez-vous, Monica? »

— « Seize ans. »

Ils se sont encore regardés tous les deux et il y a eu un silence. Ensuite Frank a continué :

— « Seize ans seulement? J'aurais dû m'en douter, vous aviez l'air si jeune... »

— « Seize ans depuis combien de temps? » a fait l'autre, Eric.

J'ai dit : « Depuis le mois dernier. »

Tout d'un coup ils n'ont plus parlé ni l'un ni l'autre. Ils avaient l'air embarrassés. J'ai pensé que c'était de voir que j'avais seulement seize ans, alors qu'ils devaient m'avoir prise pour une grande personne. Ils devaient se dire que j'étais une petite fille. C'était comme s'ils le regrettaient.

Je me suis approchée d'eux. J'aurais voulu les embrasser encore, j'étais si contente. Mais ils ne me l'ont pas demandé et je n'ai pas osé. Simplement, Frank m'a caressé la joue et Eric a détourné les yeux comme pour ne pas nous voir.

22 *septembre*.

— J'attends Frank, il va venir me chercher. Il paraît que je vais aller habiter chez lui.

Penser que je vais sortir pour la première fois ! J'ai dit à Frank :

— « Et vous me montrerez le monde d'avant? »

Il m'a regardé d'un air interloqué, puis il a répondu :

— « Bien sûr, ma petite fille, bien sûr que je te montrerai le monde d'avant. »

Mais il avait l'air triste en disant cela. Pourquoi? Est-ce que le monde d'avant n'est pas beau? Ou bien est-ce qu'il ne reviendra jamais comme avant?

Mais ça ne fait rien, je vais sortir et Frank va m'emmener.

Et je serais tout à fait heureuse s'il n'y avait pas quelque chose... C'est que j'ai compris maintenant pourquoi l' « Autre » voulait tellement que je prenne son bébé. Oh! j'aurais dû le prendre, parce que j'ai entendu ce que disaient Frank et Eric hier, et ce matin, au visécine, j'ai vu.

J'avais quitté Frank et Eric un moment hier. Je ne savais pas bien pourquoi, mais je voulais me faire belle et j'étais allée mettre une des robes de mère. Ils étaient installés dans la vivothèque et la nourrice leur avait servi cette boisson qu'elle donnait toujours à père et qu'elle n'a jamais voulu faire pour moi. Je suis revenue doucement, pour les surprendre, et c'est là que j'ai entendu.

Frank disait :

— « Nous ne devrions pas faire cela, c'est inhumain. Après tout, ils ont autant le droit de vivre que nous, ce n'est pas leur faute. Il me semble qu'on aurait pu faire autre chose, je ne sais pas moi, les parquer dans des réserves, par exemple. »

Et Eric a répondu :

— « Tu sais bien qu'on ne peut pas faire autre chose, il n'y a pas moyen de les guérir. Ils sont peut-être contagieux. C'est forcé. »

Alors Frank a parlé sur un ton colère :

— « Ça te plaît peut-être à toi, mais moi, je ne peux pas tirer dessus, je ne peux tout bonnement pas. C'est monstrueux ce que nous faisons. J'ai honte. »

Alors Eric s'est mis à parler d'une voix aiguë. C'était drôle, on aurait dit qu'il se défendait. Tout à fait comme moi quand la nourrice me gronde, que je sais qu'elle a raison, mais que je ne veux pas l'admettre. Il disait :

— « C'est la loi, il n'y a rien d'autre à faire. On ne peut pas se laisser contaminer. »

— « On ne sait même pas s'ils sont dangereux ou non, » a répondu Frank. « Et ces enfants, tous ces enfants... »

— « Nous ne pouvons pas prendre de risque. Puisque les enfants des « Autres » n'ont pas de transformations, comment savoir lesquels sont normaux? Nous ne pouvons pas faire de discrimination. »

— « Ils sont peut-être immunisés. On aurait pu essayer de savoir... Et ici, en tout cas, tu as bien vu que la question ne se posait pas. »

— « C'est le Conseil qui décide. Les bulles sont là depuis seize ans et deux mois. Les chiffres sont les chiffres. »

Puis Eric a ajouté : « Et maintenant tais-toi, si jamais elle revenait. »

Alors, je suis entrée, et j'ai bien vu qu'ils me trouvaient jolie, mais ça ne m'a pas fait autant plaisir que ça aurait dû, parce qu'il me semblait

bien que je comprenais. Et ce matin, j'ai été tout à fait sûre.

Je regardais le visécine. Il montrait la même scène que l'autre jour, quand les équipes nettoient la cité. Seulement, cette fois, on a vu autre chose. Il y avait un « Autre » qui courait. Il avait plusieurs jambes, et il ne pouvait pas bien se dépêcher, il trébuchait tout le temps. C'était pitoyable de voir les efforts qu'il faisait pour se sauver. Alors un des hommes a braqué un brûleur, et l' « Autre » s'est ratatiné par terre en une petite masse noire.

Ils ont changé la scène tout de suite, on aurait dit qu'ils n'avaient pas voulu nous montrer ça. Mais après avoir entendu Frank et Eric, j'avais bien compris. Ils tuent tous les « Autres ». Oh ! Frank a raison, il me semble que ce n'est pas bien. Bien sûr, les « Autres » me font peur, mais tout de même... C'est pour ça que la déesse Kali voulait tellement que je prenne son bébé, peut-être qu'elle savait. Je me demande s'ils ont carbonisé Kali et son petit bébé. Je n'aurais pas pu tuer la déesse, sûrement. Et son bébé ! Il paraissait *tout à fait normal*. Il me semble que c'est méchant ce qu'ils font. Père n'aurait pas aimé ça.

Mais il ne faut plus que j'y pense. Je ne dois pas être triste. Frank va venir. Je suis à la fenêtre. Je le guette. Il va venir. Je vais pouvoir sortir.

Voilà Frank ! Je le vois qui vient. Il est seul... Non, c'est Eric. Peut-être que Frank n'a pas pu. C'est Eric, il marche très lentement et il n'a pas l'air de voir les signes que je lui fais de la fenêtre.

Il a un brûleur à la main. C'est sûrement pour me défendre. Mais pourquoi est-ce qu'il met si longtemps à venir ?

Il approche. Le voilà.

Enfin je vais voir le monde d'avant...



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Trois ouvrages de vulgarisation parus ce mois-ci sont particulièrement intéressants pour l'amateur de science-fiction. « *Perspectives nouvelles en micro-physique* », par Louis de Broglie (Albin Michel), est un ouvrage qui fera date, comme marquant le début d'une nouvelle orientation de la physique, retournant au déterminisme absolu. Mais ce qui est surtout intéressant à notre point de vue dans les essais groupés dans ce volume, c'est que l'illustre physicien y reconnaît l'importance en Physique de la mode, de la pression de l'opinion générale des physiciens. Il reconnaît à plusieurs reprises qu'il s'est engagé sur de fausses pistes, parce que la majorité de ses confrères exerçait plus ou moins consciemment sur lui, leur influence. Dans d'autres essais, le père de la mécanique ondulatoire nous signale de nombreux cas où la majorité des savants étaient d'accord sur une idée fausse, rendant ainsi très difficile le travail des pionniers. La situation, bien entendu, n'a guère changé. Et c'est pourquoi il me semble que la science-fiction pourrait jouer un rôle utile en donnant asile à des idées non orthodoxes qui, ainsi, auraient une large audience et pourraient atteindre des chercheurs.

C'est la passionnante aventure de quelques chercheurs courageux que nous raconte M. André Senet dans « *L'homme à la découverte de son corps* » (Plon). Le combat pour la vérité livré par Fabrice d'Acquapendente, William Harvey, René Descartes et Marcello Malpighi, Antoine Von Leeuwenhoek, Xavier Bichat, Claude Bernard, Pasteur et bien d'autres biologistes, est raconté par l'auteur avec passion et exactitude scientifique. J'aurais voulu également voir dans cet ouvrage l'histoire de d'Hérelle qui découvrit le bactériophage et dont la vie a été si admirablement romancée par Sinclair Lewis dans « *Arrowsmith* », un des rares romans qui méritent le beau nom de science-fiction.

L'atmosphère qui règnera lors des premiers voyages interplanétaires nous est rendue dans une magnifique exploration du passé par M. Gilbert Renault dans : « *Les caravelles du Christ* » (Plon). Ce livre est l'épopée des grandes expéditions portugaises au XVe siècle, d'Henri le Navigateur à Vasco de Gamma. Pays inconnus, civilisations fantastiques, maladies inconnues, aventures périlleuses : tout cela nous allons peut-être le revoir lorsque, avant la fin du siècle, le premier voyageur se posera sur Mars ou Vénus. Peu importe que les « caravelles du Christ » nous paraissent primitives : nos fusées à propulsion chimique paraîtront lamentables aux hommes de l'an 3000.

Jacques BERGIER.

●

« *Alerte dans le ciel* », de Charles Garreau (Ed. du Grand Damier), est un ouvrage consacré à l'étude et à l'analyse critique de « documents officiels sur les objets volants non identifiés », autrement dit de rapports sur les soucoupes volantes. Ce volume de 260 pages est illustré de photos dont j'ignorais certaines et qui sont fort convaincantes, ma foi. Les textes aussi, d'ailleurs. Car pour Garreau il existe deux sortes de soucoupes volantes, ou plutôt d'engins appelés ainsi. D'une part des armes secrètes, probablement construites par des savants allemands travaillant pour les Russes ; d'autre part, des appareils venus d'autres mondes habités, donc d'origine extra-terrestre. Théorie habile, on en conviendra, et qui pourrait séduire un certain nombre d'incrédules. Les arguments qu'avance Ch. Garreau sont d'ailleurs très nuancés et c'est, je crois, une des plus belles plaidoiries qu'il m'ait été donné de lire en faveur d'une thèse qui divise amateurs de S. F. et scientifiques.

I. B. M.

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Un jour — nous sommes en 1998 — — l'humanité se réveille avec les conduites d'eau du monde entier pleines de microbes et, bientôt, c'est une véritable avalanche de germes mortels. D'abord, les hommes tentent de se défendre, mais que peuvent-ils faire contre un ennemi qui résiste à tout — feu, poison, gaz? Finalement, il ne reste d'autre ressource que d'aller se réfugier sur une autre planète — en l'espèce Mars. Voyage difficile, voyage périlleux car, en fait, les gens de 1998 sont à peine plus avancés, techniquement parlant, que ceux de 1956. Finalement, quelque 5.000 hommes, femmes et enfants atterrissent sur l'astre rouge (une coïncidence a voulu que je lise l'ouvrage le jour même où Mars s'était le plus rapproché de la Terre, en septembre), mais là commencent d'autres ennuis — les « mirages ». Finalement les survivants sont obligés d'aller de planète en planète, jusqu'au jour où ils rencontrent les Sconges, des êtres ayant l'apparence humaine et, pourtant, se distinguant de nous par quelques petits détails. Veulent-ils du bien aux malheureux astronautes ? Vont-ils, au contraire, se révéler leurs pires ennemis ?

Tel est, brièvement schématisé, le thème de « *La sortie est an fond de l'espace* » de Jacques Sternberg (Ed. Denoël) que les lecteurs de « Fiction » connaissent autant pour ses contes que pour ses ouvrages dont « Fiction » a parlé. C'est un très beau livre, qui avait sa place tout indiquée dans la collection « Présence du Futur ». Mais c'est aussi un livre amer, pessimiste, presque nihiliste. En le lisant, je me disais qu'il est d'une tendance d'esprit assez semblable à celle d'un Dostoïevsky, par exemple. Chose curieuse, nos auteurs — je veux dire les auteurs européens de S. F. — sont toujours enclins à donner dans le pessimisme, alors que celui-ci est beaucoup moins affirmé chez les Américains (je parle des écrivains de valeur, bien sûr, car dans un « space-opera » on trouve rarement une « tendance d'esprit », quelle qu'elle soit) et tout à fait inexistant chez les Russes contemporains. Ceci dit, Sternberg sait aussi introduire une pointe d'humour aux moments voulus et cela dilue un peu l'amertume de son roman, par ailleurs superbement écrit. Recommandé.

« *Altitude moins X* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir), nous conte une expédition que les hommes organisent au centre de la Terre pour se convaincre qu'un mystérieux ennemi qui les menace de destruction provient bien de là et non d'ailleurs. A leur grande surprise, ils y découvrent non pas un mais deux peuples, tous deux d'une civilisation avancée, et dont l'un a déjà joué un rôle capital dans un précédent ouvrage de l'auteur. Allusion est d'ailleurs faite à un certain nombre de ceux-ci, édités dans la même collection. C'est simple, direct, toujours distrayant. Un « sub-earth opera » ? D'accord. Et alors ? Je me suis bien amusé en le lisant.

« *Le vide incandescent* » (The Burning Void), de Vector Magroon (Fleuve Noir), nous narre l'histoire d'un jeune journaliste des temps futurs qui, aidé d'un prince héritier (il y a apparemment encore des royaumes et des princes héritiers, à l'époque), s'attaque à un savant génial mais dont l'ambition n'a d'égal que la mégalomanie. N'a-t-il pas décidé, en effet, de soumettre le monde à sa domination, aidé en cela par d'anciens criminels dont il prétend assumer la rédemption ? Le journaliste trouve un allié inespéré sous forme du serpent de l'espace et, après bien des avatars, les méchants sont punis et les bons récompensés. De caractère éminemment populaire, ce roman a connu un vif succès (populaire également) en Angleterre dont il est originaire. Je pense qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit pas de même chez nous, car ce « western » d'anticipation qui s'adresse aux jeunes et aux vieux n'est jamais ennuyeux et se déroule sur un rythme très alerte.

« *Croisière aux étoiles* » (Now to the Stars), du Captain W. E. Johns (Presses de la Cité), est destiné à la jeunesse. C'est la suite des « *Rois de l'espace* » et de « *Retour sur Mars* » et nous décrit un voyage d'exploration à travers de nombreux mondes inconnus, leur faune, leur flore, etc. — imaginaires, bien sûr. Néanmoins, comme c'est présenté sous forme romancée, c'est bien plus vivant que si ce n'était

qu'un simple documentaire. L'idée elle-même me paraît d'ailleurs excellente. Non seulement le Captain Johns « forme » de futurs *aficionados* de S. F., mais encore il prépare les incrédules à accepter l'idée qu'il peut y avoir des mondes *très* différents du nôtre. Les grandes personnes elles-mêmes prendront un plaisir certain à la lecture de cette « *Croisière aux étoiles* » (pas toutes — sophistiquées et difficiles s'abstenir) qui les fera songer aux livres d'aventures les ayant charmées du temps de leur adolescence.

REEDITION

« *Un homme chez les microbes* », de Maurice Renard, un des chefs-d'œuvre de l'A. S. française, vient d'être réédité aux Ed. Métal. On sait que le sujet de ce roman, paru en 1928, était le voyage (accidentel) d'un homme dans un monde infiniment petit, sujet qui a été repris des dizaines de fois depuis. L'ouvrage n'accuse pas ses 28 ans. Certes, le style n'est pas exactement celui d'aujourd'hui, il est plus lent, plus arrondi. Mais c'est aussi mieux écrit que la plupart des volumes de S. F. qu'on lit de nos jours ; et souvent plus fin, plus littéraire. A ne manquer sous aucun prétexte si vous ne le connaissez pas. A relire, si vous ne l'avez pas fait ces temps-ci.

ANGOISSE

« *De flamme et d'ombre* », de Kurt Steiner (Fleuve Noir), nous conte les malheurs d'un médecin écossais à qui il arrive toutes sortes d'aventures illogiques : un jour, il s'aperçoit que son voisin n'est pas celui qu'il connaissait ; il tombe amoureux d'une jeune fille dont on se demande si elle est ou non de notre monde ; il est victime de visions et d'hallucinations auditives (radio) et visuelles (rats). Des tentatives de crimes, un suicide marquent son calvaire. Rêve-t-il ? S'est-il tout à coup mis à vivre en dehors du temps? Tels sont les problèmes posés (et résolus) par Steiner dans son plus récent ouvrage, écrit avec métier et qui devrait plaire à tous les amateurs de la collection « Angoisse ».

HORS-SERIE

Bradbury a des adorateurs qui se pâment en le lisant, et des détracteurs qui méditeraient facilement de le griller à petit feu. Les uns et les autres sont fermement ancrés dans leur jugement et refusent d'en dévier seulement d'un pouce. Celui pour qui toute ligne signée Bradbury est sacrée se montre tout aussi entêté que celui qui le vomit en bloc. Pour un auteur, c'est déjà un honneur que de ne pas provoquer des réactions tièdes. Mais pourtant, il est possible de se convertir à Bradbury comme il est possible d'en guérir, selon qu'on aura à la longue discerné ses qualités derrière ses défauts ou réciproquement. Et il peut surtout être recommandé de l'aimer tel qu'il est, à cause de ses qualités et malgré ses défauts, tout en distinguant clairement ce qui compose ces deux éléments.

Chaque fois que « *Fiction* » parle de Bradbury (jusqu'ici, toujours pour lui tresser des louanges), il y a des lecteurs qui écrivent : « Assez! N'en jetez plus! A mort Bradbury! On n'en veut plus! » Ces cœurs farouches ricaneront peut-être de plaisir si je leur avoue que « *Les pommes d'or du soleil* » (The golden apples of the sun), publié chez Denoël, est son plus mauvais livre; et ils hausseront les épaules si je leur dis que cela ne m'empêche pas de continuer à estimer Bradbury...

Les critiques américains n'ont pas été très tendres pour « *Les pommes d'or du soleil* » lorsque le recueil parut aux U.S.A. voici trois ans. Il faut faire là la part de la déception qui suit les trop grandes espérances. Après les « *Chroniques martiennes* » et « *L'homme illustré* » (1), on pouvait — on devait — attendre énormément de Bradbury.... et certainement pas ce recueil mi-chair mi-poisson, mi-figue mi-raisin, fait de bric et de broc et pareil à un vêtement fabriqué de pièces. En fait, les circonstances atténuantes se dégageaient d'elles-mêmes de la composition de l'ouvrage : les précédents avaient été un florilège de tous ses meilleurs récits

(1) J'omets volontairement « *Dark carnival* », remarqué à sa parution seulement dans le cercle des amateurs de fantastique.

parus auparavant — et celui-ci réunissait les autres, les (plus ou moins) laissés pour compte. Bradbury était victime de sa popularité qui l'avait forcé à faire paraître dans les plus brefs délais un nouveau titre. Cela explique l'aspect un peu « fonds de tiroir » du livre, qui sur vingt-deux nouvelles en reprend seize publiées de-ci de-là entre 1945 et 1952.

Défaut primordial de ce recueil : son aspect totalement hétéroclite, que le texte de présentation sur la jaquette tente désespérément d'enrober derrière un concept d' « unité humaine ». Un tiers à peu près des histoires est réaliste et n'a rien à voir avec le fantastique ou la S. F.; un autre tiers s'y rattache plus ou moins vaguement; et seul le restant y rentre véritablement. Dans un certain nombre d'entre elles, on retrouve la « patte » de Bradbury; d'autres ne sont pas mauvaises, mais pourraient être signées de n'importe qui; d'autres encore ne valaient même pas d'être publiées.

Chose notable, les meilleures sont pour la plupart celles de sujets purement S. F. ou fantastiques, et les plus mauvaises celles de sujets purement réalistes. A vrai dire, Bradbury semble aussi peu fait pour décrire la vie quotidienne du temps présent que s'il n'avait jamais regardé le monde qui nous entoure; c'est exactement comme s'il vivait sur une autre planète (vous savez laquelle!).

Le thème de l'aboutissement psychologique monstrueux de la civilisation mécanisée, qui lui est cher, a fourni le prétexte de deux excellentes histoires : « *Le promeneur* » (inoubliable et déjà classique, depuis que « *Fiction* » en a présenté en février 1954 une traduction intitulée « *L'arriéré* ») et « *Le criminel* », où l'on voit un homme « tuer » tous les appareils à faire du bruit et à dévorer l'âme.

Très bradburyen aussi, ce si joli « *Désert semé d'étoiles* » (dont vous avez également pu lire une traduction dans notre numéro 28 sous le titre « *Le désert d'étoiles* »), incantation sur le mode mineur pour célébrer l'amour et conjurer la nuit.

« *Un coup de tonnerre* » mérite une mention spéciale, étant une des rares histoires de Bradbury à rouler sur les voyages dans le temps; elle est frappante et un peu facile, car les données sont trop ouvertement truquées. (Comparer avec la rigueur de Poul Anderson expliquant « *L'autre univers* », dans notre numéro 32.)

Les scientifiques riront bien en lisant « *La sirène* » et « *Les fruits d'or du soleil* » (il s'agit bien là des « pommes » du titre, mais elles ont mystérieusement changé de dénomination dans le corps du livre), deux histoires où on voit respectivement un monstre préhistorique se réveiller en « entendant » (?) la sirène d'un phare... depuis le fond de la mer, et un astronef « entrer » (??) dans le soleil... pour en voler un morceau (!!!). D'ailleurs les scientifiques auront tort, puisque Bradbury se soucie de poésie et non de science, et que sur ces thèmes absurdes il a brodé deux vignettes ravissantes.

Dans un autre domaine, celui du fantastique pur, il nous donne également « *Adieu et bon voyage* », curieuse histoire d'un enfant-homme, et cette délicieuse réussite qu'est « *La sorcière du mois d'avril* », évocation troublante et tendre qui a toute la grâce d'un conte de fées.

Dans le reste des histoires, se côtoie le meilleur et le moins bon. Récits « engagés » concernant une fois de plus la suprématie morale des hommes de couleur sur les blancs (« *La grande partie entre noirs et blancs* », « *Soleil et ombre* »), portraits psychologiques touchants (« *Le vaste monde au-delà des montagnes* ») ou factices (« *Station génératrice* »), morceaux attachants où le quotidien débouche sur un irréel ou un merveilleux « internes » (« *Les fruits posés au fond de la coupe* », « *La prairie* »), petits apologues moralisateurs nettement stupides (« *La machine volante* », « *Le cerf-volant doré et le vent argenté* »), « tableaux vécus » maladroits, aux attraits faibles ou inexistants (« *Je ne vous reverrai plus jamais* », « *En la noche* », « *Service de voirie* », « *Le grand incendie* »). Enfin, dans une catégorie à part, rangeons « *L'enfant invisible* », conte baroque et plaisant sur un faux thème fantastique, et « *Broderie* », morceau symbolique assez hermétique qui peut faire penser aux trois Parques, à l'autodestruction

atomique du globe, et à tout ce qu'on voudra.

En anglais, « *Les pommes d'or du soleil* » valent, comme de juste, par une prose admirable que la traduction d'un honnête tâcheron a ici considérablement banalisée. Les bourdes ne sont qu'épisodiques, mais l'ensemble est d'une platitude que nul essor ne vient animer. Naguère aussi, dans la même collection, « *L'homme illustré* » fut abîmé par son traducteur, mais c'était un livre qui pouvait se suffire à lui-même. Pour « *Les pommes d'or* », c'est plus ennuyeux...

Alain Dorémieux.

●

Le patrimoine culturel de la Terre possédait déjà avec « *L'Enéide* », « *La chanson de Roland* », et à un moindre degré les œuvres de Sir Edgar Rice Burroughs, une bonne dose de littérature épique. Il n'est rien cependant qui puisse dans ce genre rivaliser avec « *La souris qui rugissait* » (The mouse that roared) de Léonard Wibberley (Fasquelle). D'abord par la dimension du sujet : la guerre entre les Etats-Unis et le duché du Grand Fenwick (trois fins de vallées, une rivière, une montagne de 700 mètres), et ensuite par le fait que contrairement à la plupart des épopées, celle-ci se lit sans le moindre ennui.

Le duché du Grand Fenwick est en pleine crise économique. Sa principale source de devises, le fameux pinot Grand Fenwick, est menacée par la déloyale concurrence d'un planteur californien. Il n'y a que peu de solutions à ce grave problème, et notamment requérir l'aide des U.S.A. Mais les U.S.A. n'accordent leur aide économique qu'aux pays qu'ils ont préalablement vaincus, et le Grand Fenwick a eu le malheur de se trouver à l'écart de la guerre. Aussi faut-il en déclarer une aux U.S.A., la plus brève possible, la perdre rapidement et réclamer des subsides en dollars.

Comment la déclaration de guerre sera faite dans les formes, comment les Etats-Unis ignoreront longtemps qu'ils sont en guerre, comment la glorieuse troupe des fenwickiens pénètre dans New York désertée et se méprend sur les raisons de cet état de choses, comment elle s'empare d'otages, en la personne d'un général, d'un savant et de la plus terrible bombe que la science ait produite, comment elle prouve la supériorité du grand arc anglais (arme traditionnelle du Grand Fenwick depuis le XIVe siècle) sur l'armement moderne, et comment elle regagne finalement sa base de départ, victorieuse mais toujours ignorée, c'est ce que raconte le livre de Mr. Wibberley.

Bien entendu, et quoique victorieux, le Grand Fenwick sera aidé. Bien entendu la paix sera définitivement ramenée sur la Terre par la simple détention dans les caves du château de Fenwick de la terrible bombe au quadium. Il y a plus, dans ce roman délicieusement farfelu et très large-science-fictionniste, qu'une simple matière à humour. Peut-être est-ce là une sorte de conte de fées moderne. Tous les ogres de notre époque s'y trouvent représentés, qu'il s'agisse de la terrible bombe, ou du savant génial, au fond sympathique, quoique inconsciemment dangereux; et ne parlons pas de la politique.

Un excellent livre que les illustrations de Siné ne font qu'améliorer encore. Rappelons à toutes fins utiles que le duché du Grand Fenwick n'est pas porté sur les atlas, à moins que vous ne cherchiez dans une « Géographie dans l'impossible ».

Gérard Klein.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1º Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2º Le paiement se fait à la commande (voir bon page 123);

3º Nous fournissons sur demande une liste complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4º Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29). Poul Anderson. **310 F**

39 TWILIGHT OF REASON (31). Jonathan Burke. **190 F**

18 EARTHLIGHT (29). Arthur C. Clarke. **310 F**

46 CHILDHOOD'S END (32). Arthur C. Clarke. **310 F**

62 PRELUDE TO SPACE (34). Arthur C. Clarke. **310 F**

44 HERO'S WALK (32). Robert Crane. **310 F**

35 BEYOND EDEN (31). David Duncan. **310 F**

7 THE BODY SNATCHERS (28). Jack Finney. **220 F**

12 THE SECRET MASTERS (29). Gerald Kersh. **310 F**

13 SPACE PLATFORM (29). Murray Leinster. **220 F**

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29). C. S. Lewis. **220 F**

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30). C. S. Lewis. **230 F**

8 PLANET OF THE DREAMERS (28). John D. MacDonald. **220 F**

31 WORLD OUT OF MIND (30). J. T. MacIntosh. **220 F**

61 SPACEWAYS (34). Charles Eric Maine. **230 F**

5 BRING THE JUBILEE (28). Ward Moore. **310 F**

45 SEARCH THE SKY (32). Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. **310 F**

64 THE SPACE MERCHANTS (34). Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. **310 F**

17 UNDYING FIRE (29). Fletcher Pratt. **310 F**

23 THE METAL EATER (29). R. Sheldon. **190 F**

6 RIDERS TO THE STARS (28). Curt Siodmak. **310 F**

52 FORBIDDEN PLANET (33). W. J. Stuart. **310 F**

58 MORE THAN HUMAN (34). Theodore Sturgeon. **310 F**

33 TIME MASTERS (30). Wilson Tucker. **220 F**

14 MESSIAH (29). Gore Vidal. **310 F**

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34). Richard Wilson. **310 F**

43 RE-BIRTH (32). John Wyndham. **310 F**

53 OUT OF THE DEEPS (33). John Wyndham. **310 F**

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I. ROBOT (30). Isaac Asimov. **655 F**

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33). Nelson Bond. **310 F**

41 FAR AND AWAY (32). Anthony Boucher. **310 F**

4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. **310 F**

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29). Robert Heinlein. **220 F**

28 REVOLT IN 2100 (30). Robert Heinlein. **220 F**

40 AHEAD OF TIME (32). Henry Kuttner. **310 F**

51 NO BOUNDARIES (33). Henry Kuttner et C. L. Moore. **310 F**

15 ANOTHER KIND (29). Chad Oliver. **310 F**

59 CITIZEN IN SPACE (34). Robert Sheckley. **310 F**

21 CAVIAR (29). Theodore Sturgeon. **310 F**

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. **310 F**

1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. **220 F**

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). **655 F**

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). **725 F**

16 TO MORROW THE STARS (29). **220 F**

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). **725 F**

42 STAR SCIENCE-FICTION STORIES no 2 (32). **310 F**

34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES no 3 (30). **310 F**

48 STAR SHORT NOVELS (33). **310 F**

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29). Ambrose Bierce. **220 F**

47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. **420 F**

9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. **230 F**

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). **310 F**

56 TOLD IN THE DARK (33). **230 F**

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29).
H. Spencer Jones 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30).
Chas Addams. 1.300 F

26 MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1.550 F

57 ADDAMS AND EVIL (34).
Chas Addams. 1.550 F

THEATRE

36. THREE TIME PLAYS (31).
J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

65. GLADIATOR-AT-LAW. Frederik Pohl & C. M. Kornbluth. (Ballantine.) **310 F.**

Un succès de plus à l'actif du plus célèbre duo de la S. F. américaine. Dans la société de demain, chacun se trouve hébergé selon son rang dans des demeures préfabriquées, dont le monopole de construction appartient à une puissante — et comme il se doit peu scrupuleuse — Compagnie. Les auteurs, partant de cet intéressant postulat, en ont comme à l'habitude tiré de façon étincelante toutes les conséquences sociologiques concomitantes. Un livre dans la lignée de Huxley et de Wells. (Déjà disponibles des mêmes auteurs : « Search the sky », *no* 45; « The space merchants », *no* 64.)

66. THE EXPLORERS. C. M. Kornbluth. (Ballantine.) **310 F.**

Hormis les spécialistes, peu de lecteurs en France connaissent les ouvrages de C. M. Kornbluth, que ce soit sous sa seule signature, ou en collaboration avec Judith Merril sous le pseudonyme de Cyril Judd, ou bien en compagnie de Frederik Pohl. Le recueil que nous vous offrons ce mois-ci représente un parfait échantillonnage des talents multiples de cet auteur, échantillonage expliquant sa brillante réussite tant dans le domaine de la fiction que dans celui de l'anticipation « de mœurs ». De ces talents, vous avez pu juger une facette dans notre no 1, *avec l'inoubliable* « Saison du serpent de mer ».

67. ALTERNATING CURRENTS. Frederik Pohl. (Ballantine.) **310 F.**

Pour faire pendant au recueil de Kornbluth, nous vous en présentons un de son collaborateur, Frederik Pohl. Celui-ci est plus connu comme responsable de nombreuses et excellentes anthologies, telle la fameuse série des « Star science fiction stories » *(voir ci-dessous), que comme écrivain, ce qui à la lecture de ce volume, vous paraîtra manifestement injuste pour un homme au talent si diversifié.*

68. STAR SCIENCE-FICTION STORIES No I (Ballantine.) **310 F.**

Frederick Pohl a, pour un coup d'essai comme anthologiste, fait un coup de maître en instaurant le principe, alors révolutionnaire, de composer une anthologie de S. F. utilisant des textes inédits *des grands spécialistes du genre. Cette entreprise a d'ailleurs été couronnée de succès puisque, suivant en cela une logique non aristotélicienne, nous avons déjà eu le plaisir de vous présenter la troisième, puis la seconde anthologie composant, provisoirement nous l'espérons, la série inaugurée par le présent volume.* (« Star S. F. stories 3 », *no* 34; « Star S. F. stories 2 », *no* 42.)

69. REACH FOR TOMORROW. Arthur C. Clarke. (Ballantine.) **310 F.**

Tous les lecteurs d' « Expedition to earth » (*no* 4) *retrouveront en ce second recueil du grand maître anglais les qualités qui placèrent celui-ci au premier rang des spécialistes du genre. Que ce soit dans l'humour ou le drame, Clarke fait preuve d'une inégalable virtuosité, et le seul défaut qu'on puisse trouver à cet extraordinaire ouvrage, c'est de le juger trop bref quand on atteint la fin. (Romans disponibles de Clarke :* « Earthlight », *n°* 18°; « Childhood's end », *n°* 46; « Prelude to space », *n°* 42.)

70. UNTOUCHED BY HUMAN HANDS. Robert Sheckley. (Ballantine.) **310 F.**

Premier recueil (chronologiquement) des nouvelles de Sheckley, ce livre, s'il contient de nombreuses nouvelles ayant déjà vu le jour en France, sera précieux pour tous ceux qui estiment, à juste titre, que la plupart des présentes traductions de ce champion de l'absurde ne sont que de pâles adaptations, ôtant au texte toute son inimitable saveur. (Déjà disponible du même auteur : « Citizen in space », *no* 59.)

71. MAD READER. (Ballantine.) **310 F.**

Quels vrais amateurs de fiction ne se sont passionnés durant leur jeunesse pour les aventures de Guy l'Eclair, Luc Bradefer ou Mandrake le Magicien ? Il est même des adultes à la mine grave qui lisent encore ces immortels récits! Or, aux U.S.A., les bandes dessinées sont un des vices de l'Américain moyen et, tous les soirs, chacun peut suivre à la télévision les époustouflantes aventures de Superman. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que des dessinateurs humoristiques bourrés de talent se soient décidés à présenter une parodie désopilante des exploits de ces héros qui charmèrent notre enfance. Le sujet en est d'ailleurs si vaste que l'album que nous vous offrons n'est que le premier d'une irrésistible série.

LE MONDE DE LA PEUR

par F. HODA

Agréable surprise avec « *It came from beneath the sea* » (Le monstre vient de la mer) film de série B, réalisé en 1955 par Robert Gordon. En effet le sujet est de George Worthing Yates qui avait déjà fourni une histoire de ce genre au metteur en scène Gordon Douglas pour « *Les monstres attaquent la ville* », dont j'ai rendu compte dans un précédent numéro. Aux dernières images des « *Monstres attaquent...* », le représentant du FBI demandait : « Si ces monstres sont le résultat de la première explosion atomique de 1945, qu'adviendra-t-il de toutes les autres bombes qu'on a fait éclater depuis? » Et le savant lui répondait : « Personne ne sait. En entrant dans l'âge atomique, l'homme a ouvert la porte sur un monde nouveau. Personne ne peut prédire ce qu'on y trouvera... ». Si les fourmis géantes de « *Them* » ont été remplacés ici par une immense pieuvre, le thème développé est le même. Mais cette fois, c'est au début du film, avant même le déroulement du générique qu'il se trouve exposé. Le spectateur voit quelques images du sous-marin atomique et entend cette phrase : « Le cerveau humain a tout prévu, sauf ce qui est au delà de sa compréhension... ». Le monstrueux animal de ce nouveau film vivait tranquillement quelque part dans les régions les plus profondes du Pacifique. Les expériences atomiques, notamment l'éclatement des bombes H, le dérangent et l'incitent à changer son genre de vie, sa nourriture et son habitat : désormais il infeste les régions côtières, notamment dans les environs de San-Francisco... Par un curieux effet du hasard, les actualités de la semaine comportent un reportage sur la première bombe H américaine larguée d'un avion sur Bikini. J'espère que ce rapprochement inattendu incitera les spectateurs à rire ici un peu moins qu'à la projection de l'excellent film de Gordon Douglas : « *Them* ».

Malheureusement le budget limité, le constant souci d'économie qu'on sent à chaque image, un dialogue parfois d'une insupportable banalité, n'aident pas à prendre au sérieux ces personnages qui se comportent en pantins et semblent tous taillés d'un bloc. Ou bien est-ce que Yates et Robert Gordon ont vraiment voulu donner à leurs héros la valeur de « types »? En tout cas le Capitaine du sous-marin atomique (pourquoi cet engin plutôt qu'un autre?) est l'image de tous les capitaines. Il en va de même pour les deux savants (dont une femelle, car il faut quand même une histoire d'amour quelconque), l'amiral, le sous-secrétaire d'Etat et même les passants dans la rue... Peut-être cela tient-il au fait que la production est dirigée par le célèbre Sam Katzman. Mais au fait vous pouvez ignorer qui est Sam Katzman. Comment est-ce possible? Posons donc la question en termes intelligibles : comment peut-on être Katzman?

Katzman a conquis la célébrité aux Etats-Unis en produisant chaque année quatre à cinq films très bon marché, dont deux sérials. Ces films sont en général considérés comme très mauvais. La critique n'en parle presque jamais. Pourtant Katzman n'a pas « perdu un sou » sur ses films... En appliquant ses méthodes d'économie aura-t-il provoqué l'effacement de toute individualité dans les héros de « *It came from beneath the sea* »? C'est possible, mais cela n'empêche que la mise en scène du film, sans briller par l'originalité ou la puissance, ne comporte pas d'erreurs graves et laisse suivre le récit sans ennui d'un bout à l'autre de ses quatre-vingts minutes. N'était le conventionnel de l'histoire d'amour et de l'intervention de la marine, on aurait pu parler à plusieurs reprises d'originalité. Certaines scènes montrant le monstre à l'œuvre sont très réussies, d'autres laissent deviner les truquages. A vrai dire, dans ce genre de cinéma, rien de mieux que l'inoubliable « *King Kong* », n'a encore été fait.

Dans le genre dialogue plat je citerai cette conversation entre le capitaine et la jeune fille-savant :

La jeune fille. — *J'aime l'hiver et la neige.*

Le capitaine. — *Moi, non. La neige c'est froid...*

Je crois plutôt que Yates qui a participé aux dialogues aura voulu ridiculiser le militaire amoureux, tout comme il avait ridiculisé dans « *Them* », l'agent du FBI amoureux. En effet, dans d'autres passages, les allusions sont à peine déguisées. Quand le capitaine veut forcer la jeune fille à ne pas se rendre à son congrès pour travailler en secret dans les laboratoires de la marine sur les débris trouvés sur la coque du sous-marin, elle répond : « *Nos objectifs ne sont pas nécessairement les mêmes...* »

Il ne faut pas croire que cette présence de l'auteur dans plus d'une réplique sauve toujours le scénario des invraisemblances risibles. Au cours de la réunion des savants et des représentants officiels pour discuter des résultats des recherches, on voit soudain un professeur de Harvard, pour souligner de façon imagée ses assertions, sortir de sa poche un ballon, le gonfler et le laisser s'envoler... Je ne savais pas que les savants transportaient toujours dans leurs poches des ballons...

Mais ces réserves sont peu de choses en face de ce qui se dégage du film : le problème des conséquences des expériences atomiques est un problème d'actualité. Les séquelles tragiques dont les journaux nous parlent régulièrement ne semblent pas avoir alarmé outre mesure le public. Il prend le parti de rire devant les films tels que « *Them* » ou « *It came from beneath the sea* ». Mais tout me porte à croire qu'il s'agit d'un rire de défense qui rappelle un peu l'autruche plongeant sa tête dans le sable... J'ai souvent écrit que le cinéma dit mineur agite parfois des problèmes beaucoup plus graves.

Le problème des effets de la bombe atomique a beaucoup préoccupé les cinéastes japonais. On connait les admirables bandes intitulées : « *Hiroshima* » ou les « *Enfants d'Hiroshima* ». Récemment les réalisateurs se sont attaqués à des sujets moins liés au drame d'Hiroshima. C'est ainsi que Akiro Kurosawa, réalisateur de « *Rashomon* » a pris pour thème de son nouveau film : « *Si les oiseaux savaient...* », la peur provoquée par les suites des expériences atomiques. Mais son film respire l'ennui et ses personnages sont ou fous ou tellement antipathiques que le propos de l'auteur, s'il ne se renverse pas tout à fait, n'agit pas sur le spectateur; au cinéma la mort du « traître » n'émeut pas; au contraire elle satisfait. Pour ma part, sans mettre en cause le talent de Kurosawa, je préfère les sujets de George Worthing Yates. Surtout lorsqu'ils sont traités avec soin comme c'est le cas dans une grande partie des « *Monstres attaquent la ville...* » Dans « *Le monstre* », malheureusement, il n'y a pas de grands morceaux comme dans « *Them* ». N'empêche que l'ensemble est très honnête, et que si certaines parties prêtent à sourire, le film se laisse voir d'un bout à l'autre sans ennui.

Faith Domergue, qui devient de plus en plus la vedette féminine de la plupart des « science-fiction », sans être formidable, est agréable à regarder, sauf quand elle récite des formules scientifiques avec ennui. Je l'ai revue dans un autre rôle de femme-savant dans « *Les survivants de l'infini* », dont je rendrai compte dans ma prochaine chronique, la place me manquant aujourd'hui. J'espère qu'elle ne deviendra pas réellement « femme savante ». Les autres acteurs sont honnêtes et je ne vois pas la nécessité d'en parler.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Robert Gordon.
Scénario : George Worthing Yates.
Photographie : Henry Freulich.
Effets spéciaux : Jack Erickson.
Acteurs : Faith Domergue, Kenneth Tobey, Donald Curtis et, évidemment, la pieuvre géante.



UN AUTEUR OUBLIÉ DE S. F. : SIR ARTHUR CONAN DOYLE

par J.-J. BRIDENNE

« Une manie fâcheuse et courante, c'est celle d'accoler automatiquement un nom de « genre » à un nom d'auteur, de rendre celui-ci pour ainsi dire synonyme de la formule qu'il a le plus pratiquée ou simplement par laquelle il s'est fait connaître », écrivions-nous dans le n° 7 de *Fiction*.

C'était le cas de Wells qui nous inspirait cette réflexion, mais celle-ci pourrait tout aussi bien s'appliquer à son compatriote, sir Arthur Conan Doyle. Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de ce dernier a été une occasion de faire brillamment revivre le créateur de Sherlock Holmes, de consacrer la gloire acquise et gardée par ses romans policiers, en dépit de toutes les critiques (souvent faciles) que leur formule a pu susciter. Mais, à notre connaissance, on n'a guère rappelé que, sans même parler de quelques tentatives dans le roman psychologique, sir Arthur Conan Doyle a écrit en plus de ses detective-novels, d'une part des romans historiques, d'autre part des romans d'aventures et d'anticipation scientifique. Ni le Colonel Gérard, héros des premiers, ni le Professeur Challenger, héros des seconds, n'ont connu la célébrité du héros de ses romans policiers. Cependant, nous croyons que ce n'est en rien un motif à oublier ces œuvres; et nous nous félicitons que l'éditeur Robert Laffont en ait prévu la réédition le mois prochain.

On a dit parfois que chez sir Arthur Conan Doyle, on trouvait fondamentalement le narrateur des aventures de Sherlock Holmes, le médecin et le spirite. C'est évidemment aux deux derniers que nous sommes redevables des contes et romans fantastiques et anticipateurs, encore que les oppositions, les catégories tranchées n'apparaissent pas de mise en la circonstance. Le praticien à maigre clientèle d'Edinburgh avait, par profession, une certaine culture et un certain entraînement scientifiques; et nous savons de son propre aveu qu'un de ses maîtres, l'éminent Dr Bell, lui fournit le prototype de Sherlock Holmes. C'est l'esprit d'observation et de déduction logiques du personnage réel que le personnage imaginaire systématise et qu'il pousse victorieusement à ses ultimes applications dans l'ordre de l'enquête criminelle, parfois aussi dans l'analyse de la vie quotidienne pour sa distraction et pour l'ébahissement de son ami, le Dr Watson-Doyle. Et peu importe ici que cette logique supérieure, se réclamant de Stuart Mill, doive surtout en réalité aux simili-sciences, comme physiognomonie et phrénologie, qui dataient déjà tellement lorsque parut « *A study in Scarlet!* » Au reste, on voudra bien se rappeler que si Holmes se glorifie de certaines ignorances, en astronomie notamment, il est un étonnant connaisseur en chimie médico-légale et en microscopie, que ses romanesques emplois du relevé d'empreintes ne méritent point autant qu'on l'a dit le sarcasme des policiers experts et qu'au contraire ils pourraient bien leur avoir montré la voie... exactement dans le mesure où Jules Verne a montré la voie aux constructeurs de sous-marins et aux astronautes. Rien ne saurait donc surprendre dans le fait que sir Arthur Conan Doyle ait pratiqué lui aussi la science-fiction avant que le terme n'existât (1) et surtout pas son attachement passionné à un certain occultisme. Car, en la matière, il apporta le même esprit, non que les rêveurs ésotériques, les chercheurs ou les fidèles de « *traditions* », mais que les Crookes et les Charles Richet, les Flammarion et les Oliver Lodge.

Dans le domaine du merveilleux scientifique, le roman le plus connu de sir Arthur Conan Doyle est à coup sûr « *Le monde perdu* » (1913). C'est celui qui « lança » le personnage du Professeur Challenger, cet éminent et excentrique savant au faciès et aux allures de gorille. On sait comment Challenger a été raillé, vilipendé pour

---

(1) Rappelons précisément que sir Arthur Conan Doyle fut grand lecteur de Jules Verne.

avoir soutenu la thèse de la survivance au cœur du Matto-Grosso d'une faune préhistorique; et comment, accompagné d'un de ses détracteurs, d'un journaliste et d'un chasseur, il parvient jusqu'au mystérieux plateau où les explorateurs rencontrent des spécimens vivants de ptérodactyles et autres monstres connus par la paléontologie, puis une tribu de semi-hommes dont le chef se prend d'affection pour Challenger en raison de ses caractères physiquement simiesques. « *Le monde perdu* » a été porté à l'écran et, quoique pouvant justifier bien des griefs adressés aux productions de cet ordre, n'en reste pas moins comme un modèle du genre. La meilleure preuve est que les cinéastes qui ont ensuite abordé ledit genre n'ont su en général que refaire plus ou moins adroitement le film du « *Monde perdu* », lequel a incontestablement contribué à répandre le livre de sir Arthur Conan Doyle. Sans doute ce livre tombe-t-il dans le travers courant de faire coexister des races éteintes infiniment différentes et qui ne durent jamais se rencontrer dans l'histoire de la Terre; il n'en fut pas moins un des romans d'aventures les plus impressionnants et les mieux écrits de son temps. « *Le ciel empoisonné* » est sa suite... sans l'être. On y retrouve les héros du « *Monde perdu* » sans qu'ils aient à quitter l'Angleterre pour connaître l'aventure mystérieuse. Un phénomène cosmique subi par la Terre y cause progressivement une sorte de catalepsie générale. Renfermés dans une atmosphère spécialement suroxygénée, Challenger et ses amis, non seulement survivent (en fait, il n'y aura pas encore là de fin du monde), mais peuvent observer le déroulement du phénomène. C'est encore ce grand et simiesque biologiste qu'on retrouve dans « *When the world screamed* », reprenant la vieille « thèse » de la Terre-animal : Challenger fait forer un immense puits traversant tout l'épiderme terrestre et déclenche un coup de poinçon à son échelle; un rugissement formidable y répond, donnant à juger que notre planète est bien un être vivant gigantesque. Dans le conte assez bref de « *La machine à désintégrer* », l'inventeur de la désintégration propose à Challenger d'expérimenter sur lui sa découverte; il le désintègre, le reconstitue, mais en oubliant malicieusement de « réintégrer » sa barbe et sa chevelure caractéristiques. Devant la colère du Professeur, il lui rend son bien et, à son tour, Challenger expérimente sur l'inventeur, mais néglige de réintégrer sa matière, trouvant la découverte décidément trop formidable et, en particulier, trop séduisante pour les militaires!

La prescience est heureuse, mais ce conte est plus une réussite d'humour qu'une réussite en science-fiction.

« *Le moteur Brown-Péricord* » (1) est plutôt une nouvelle criminelle ne touchant au genre que parce qu'elle oppose les deux inventeurs d'une machine à ailes battantes, laquelle finalement s'envole en emportant le corps de la victime. La nouvelle du « *Péril* » est une petite anticipation militaire qui dépasse nettement les récits fluviaux du genre signés du Capitaine Danrit : un nouveau type de sous-marin permet le blocus effectif de la Grande-Bretagne (contrainte à la capitulation) par une petite nation ne disposant par ailleurs que de peu de forces terrestres ou maritimes.

Sur le thème assez banal de la survivance souterraine d'anciens animaux, sir Arthur Conan Doyle a réussi une bonne nouvelle avec « *La brèche au monstre* ». A ces grands ours cavernicoles, « *L'horreur des altitudes* » oppose des monstres volant ou plutôt flottant dans l'air et de nature vaguement fluide : c'est la découverte de ces espèces de grandes méduses de la haute atmosphère qui entraîne la mort d'un aviateur dans des conditions qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher des circonstances de la mort du Capitaine Mantell. Nous ne pouvons manquer enfin de signaler « *La cité du gouffre* » où sir Arthur Conan Doyle anticipe sur les réussites du Bathyscaphe. La rupture du câble d'un tel engin permet à des océanographes de découvrir au fond des eaux ce qui a subsisté de l'Atlantide. Les habitants de la ville submergée, qui se déplacent dans des espèces de ballons sous-marins, ont sauvegardé une forte civilisation mi-technique mi-psychique et

---

(1) Sa traduction française parut dans « *Je Sais Tout* » aux premiers âges de l'aviation.

un culte approprié de Baal. Les explorateurs rejoignent la surface avec une jeune Atlantidienne, aimée de l'un d'eux. Mais dans une suite (« *Le seigneur à la sombre face* »), ils retournent au royaume abyssal et pénètrent dans le Temple où une décoration prestigieuse, mais d'une inspiration suprêmement obscène et cruelle, leur révèle ce qu'il y a de vrai dans la légende du peuple Atlante, à savoir que jadis celui-ci fut châtié pour s'être laissé corrompre par un « Baal », sorte de démon incarné. Et ce « seigneur à la sombre face », qui depuis lors court le monde terrestre en y soufflant les vices et les haines, revient pour anéantir l'Atlantis sous-marine. Mais il s'effondre et se putréfie sous le regard magnétique d'un des explorateurs qui, entre-temps, a conquis un pouvoir supranormal près d'un Atlantidien voué au Bien. On voit ainsi comment, d'une partie à l'autre de « *La cité du gouffre* », sir Arthur Conan Doyle nous fait passer du thème encore classiquement platonicien à celui des Atlantologues *occultistes*.

A ces œuvres relevant proprement de la science-fiction, on peut ajouter « *Le mystère de Cloomber* » et « *La momie ressuscitée* » qui, selon nous, relèvent du fantastique pur et simple. Le premier narre une étrange et inéluctable vengeance de fakirs contre un châtelain anglais et met en action, de façon assez saisissante, tout un arsenal indo-métapsychique. « *La momie* » a constitué le scenario d'un film d'épouvante et le féru de surnaturel (si aisément dupé, dit-on) y prend définitivement le pas sur le très positif logicien des grands récits holmésiens et même du « *Monde perdu* » et du « *Péril* ». De même, « *L'entonnoir de cuir* » est une nouvelle onirique et télépathique très adroitement brodée sur le procès historique de la Brinvilliers.

Dans l'œuvre de sir Arthur Conan Doyle, il est assez normal que le romancier de S. F. ait été éclipsé par le classique du roman policier. Mais — nous insistons — il n'est point négligeable pour autant. Sans doute ne saurait-il être mis en concurrence avec Wells ni pour la quantité ni pour la qualité. Sir Arthur Conan Doyle est plus « populaire » et la grande aventure est presque toujours la fin en soi de ses productions dans le genre. Dès qu'il n'en va plus ainsi, dès que ces dernières revêtent davantage d'ambition, c'est que l'auteur vire aux sciences occultes et tente, avec talent d'ailleurs, mais avec quelque simplisme aussi, de faire partager sa foi. Les grandes résonances philosophiques et poétiques d'un J.-H. Rosny aîné manquent chez lui, même lorsque les sujets sont analogues : il n'est que de comparer par exemple « *La force mystérieuse* » et « *Le ciel empoisonné* », celui-ci apparaissant quelque peu comme une parodie de celle-là. Mais comme auteur de ces science-fiction d'action dont nous avons cité les principales, sir Arthur Conan Doyle tient une place plus qu'honorable, le situant très au-dessus de la plupart de ceux d'entre ses contemporains (Français surtout) qui pratiquèrent le genre à la fin du XIXᵉ siècle et durant le premier quart du XXᵉ. Il y a en lui un Jules Verne plus adulte qui sait exploiter des thèses ou extrapolations, sinon toujours recevables en soi, du moins impressionnantes, et qui sait rendre plausibles les situations les plus extraordinaires. Et son art de doser le mystère et d'en préparer l'explication, son heureux mélange de rationalité et d'étrangeté, de cauchemar et de méthode érudite rendent ces œuvres bien dignes de la plume qui fit naître le long et infaillible détective, à jamais vainqueur de Moriarty et de leur créateur même.



Curiosité littéraire

DANS DES MILLIERS D'ANNÉES...

par Hans-Christian ***ANDERSEN***

On a fêté l'an dernier le cent cinquantenaire de la naissance d'Andersen, mais il n'est pas trop tard pour présenter à nos lecteurs ce texte peu connu où le célèbre conteur envisage le tourisme de l'avenir — selon lui — tout en préfigurant la navigation aérienne ! Une seule remarque : Andersen a intitulé son anticipation « Dans des milliers d'années »*... Eût-il pensé qu'elle serait déjà presque démodée un siècle plus tard ! Le progrès va trop vite pour l'imagination des écrivains.*

Oui, dans des milliers d'années, ils viendront sur les ailes de la vapeur, à travers l'air, par-dessus l'Atlantique ! Les jeunes habitants de l'Amérique visiteront la vieille Europe. Ils viendront voir les monuments d'ici et les villes qui seront alors en voie de disparaître, de même que, de nos jours, on visite les merveilles de l'Asie méridionale, qui tombent en poussière.

Ils viendront dans des milliers d'années !

La Tamise, le Danube, le Rhin, coulent encore; le mont Blanc dresse sa cime neigeuse; les aurores boréales luisent sur les pays du Nord, mais les générations, l'une après l'autre, sont réduites en poussière; bien des gens qui furent, un instant, considérables, sont oubliés, comme ceux déjà qui sommeillent dans le tertre où le riche minotier, à qui appartient le terrain, se taille un banc, pour contempler de là l'étendue plate des champs de blé ondulant sous le vent.

« En Europe ! » disent les jeunes gens de l'Amérique. « Au charmant pays des ancêtres, des souvenirs et de la fantaisie ! »

L'aéronef arrive ; il est plein de voyageurs, car la vitesse est plus grande qu'en mer; le câble électromagnétique au fond de l'Atlantique a déjà télégraphié l'importance de la caravane aérienne. Déjà on aperçoit l'Europe, ce sont les côtes de l'Irlande que l'on voit, mais les passagers dorment encore; on ne les réveillera que lorsqu'ils seront au-dessus de l'Angleterre; là, ils foulent le sol de l'Europe dans le pays de Shakespeare, comme disent les intellectuels; le pays de la politique, le pays des machines, disent d'autres.

Là, le séjour est de toute une journée, ces gens pressés ont tout ce temps à donner à la grande Angleterre et à l'Ecosse.

On passe en France par le canal sous la Manche. Le pays de Charlemagne et de Napoléon; Molière est nommé, les savants parlent d'une école classique et romantique dans l'antiquité lointaine, et l'on s'exalte au sujet de héros, de poètes et de savants que notre époque ne connaît pas, mais qui seront nés dans Paris, le cratère de l'Europe.

Le vapeur aérien vole au-dessus du pays d'où est parti Colomb, où Cortez est né, où Calderon a composé des drames aux vers ondoyants ; des femmes exquises aux yeux noirs habitent encore les vallées fleuries et, dans des chants très anciens, on parle du Cid et de l'Alhambra.

A travers l'air, au-dessus de la mer, on va en Italie, où était la vieille Rome éternelle qui n'existe plus; la campagne romaine est un désert; de Saint-Pierre, on montre un reste de mur isolé, mais on doute qu'il soit authentique.

On va en Grèce pour dormir une nuit dans le somptueux hôtel du sommet de l'Olympe, pour dire qu'on y a été; la course mène au Bosphore, afin de s'y reposer quelques heures et voir l'endroit où a été Byzance; de pauvres pêcheurs tendent leurs filets aux lieux où la légende dit qu'étaient les jardins du harem au temps des Turcs.

On vole au-dessus des restes de grandes villes situées sur le large Danube, villes que notre époque n'a pas connues, riches de souvenirs, nées au cours des temps et, çà et là, la

caravane de l'air descend et remonte le niveau.

Au-dessous d'elle s'étend l'Allemagne, autrefois couverte d'un filet serré de chemins de fer et de canaux, le pays où Luther a parlé, où Gœthe a chanté, où Mozart, en son temps, a tenu le sceptre de la musique ! De grands noms ont brillé dans la science et l'art, des noms que nous ne connaissons pas. Une journée pour l'Allemagne et une journée pour le Nord, la patrie d'Orsted et la patrie de Linné, et la Norvège, pays des vieux héros et des jeunes Norvégiens. L'Islande est prise en passant, au retour; les geysers n'y bouillent plus, l'Hekla est éteint, mais, dans la mer mugissante, la dure île rocheuse demeure, table de pierre de la saga !

« Il y a beaucoup à voir en Europe ! » dit le jeune Américain. « Nous l'avons vue en huit jours, et ça peut se faire, comme le grand voyageur... » (il cite le nom d'un de ses contemporains) « l'a montré dans son célèbre ouvrage : « *L'Europe en huit jours* ».




Waterproof Stainless Waterproof Stainless Waterproof
POUR 1.000 F. ELLE EST A VOUS
Voici, POUR VOUS, une OCCASION EXCEPTIONNELLE d'acquérir une des plus belles et une des meilleures montres actuellement sur le marché avec LES PLUS FORTES GARANTIES QUI AIENT JAMAIS ÉTÉ ACCORDÉES et des CONDITIONS UNIQUES.
Moins cher à crédit que partout ailleurs ou comptant
Choisissez en confiance votre Montre ou celle que vous offrirez
(GARANTIE 5 ANS)
SHD
Vous posséderez une Montre remarquable de précision, de chic et de qualité.
Pare-chocs
Votre Montre sera réglée au Vibrograph électronique
Anti-magnetique
516
516 Véritable SUPER ANTI-CHOCS de renommée mondiale - comporte 19 rubis, un boitier etanche Waterproof Stainless, mouvement ancre a trotteuse centrale directe. Livree avec bracelet cuir reptile véritable
1.000 Frs a la reception et 5 versements de 1 800 Frs
519
Automatique
519 SUPER AUTOMATIQUE - ANTI-CHOCS la montre que l on met a son poignet et que l'on peut oublier puisqu elle ne se remonte pas et que les gestes naturels actionnent son mouvement. Ancre 19 rubis, trotteuse sec directe - etanche Waterproof Stainless Livree avec bracelet reptile
1.500 Frs a la reception et 7 versements de 2.000 Frs.
519 bis - même modèle que ci dessus, comportant 22 rubis.
2.500 Frs à la reception et 8 versem de 2 000 Frs
IMPORTANT
Notre système de crédit vous offre des avantages réels - il est discret. Nos Montres sont d'une qualité irréprochable et vous donneront la plus complète satisfaction (dans le cas contraire elles seraient rembour sées sans aucune discussion). Ecrivez aujourd'hui même en découpant et en renvoyant le Bon ci-dessous Recommandez-vous de votre Journal
Elégante
517
517 Superbe Montre dame. SUPER ANTI-CHOCS bijou le plus convoite de la joaillerie Française alliee à la technique Horlogere la plus sure. Notre dernière creation ANTI MAGNETIQUE et munie du fameux système PARE CHOCS, mouvement ancre 17 rubis, ETANCHE. Livrée avec bracelet plaque or
1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs
518 - Même modèle, forme ronde fantaisie - Très elegante totalement Hermetique
1.000 Frs a la reception et 5 versements de 1.800 Frs.
Chic
518
Précise
CACHET DE GARANTIE SANS
Garantie totale avec reprise, échange ou remboursement en cas de non-satisfaction.
à découper ou à recopier BON
Je commande la Montre N° ..... F. ..... Frs
payable ..... Frs à reception et
versements de ..... Frs
NOM ..... Prénom .....
Profession .....
Adresse .....
SOCIETE D'HORLOGERIE DU DOUBS - 106, Rue Lafayette, PARIS X°
LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE VENTE DIRECTE
Soucieux de qualité pour acheter une montre, pensez S. H. D.

COURRIER DES LECTEURS

Fantastique et Science-fiction.

M. P. Vott, *à Lyon*,

Qu'est-ce que la S. F. ? Elle a fait et fera couler beaucoup d'encre et c'est tant mieux, c'est un signe de vitalité. Mais, et je m'en excuse auprès des gens qui ne pensent pas comme moi, que de chicaneries et de cheveux coupés en 4, 16, 128, etc. !

La S. F. est un peu analogue aux auberges espagnoles d'antan : on y trouve non pas ce que l'on y apporte, mais ce que l'on y cherche.

Les uns veulent de l'anticipation, les autres du mystérieux, d'autres de la science, de l'humour, et ainsi à l'infini. Pour ma part, j'y chercherais plutôt une hibernation intellectuelle, une déconnection complète du monde extérieur. Je pense volontiers en lisant les aventures de S. F. au fameux cachet de « Soma » d'Aldous Huxley : « Un cachet de Soma et tous vos ennuis s'envolent. » La panne d'auto, les fins de mois, les examens. Tout ce qui peut m'embêter disparaît durant une heure ou deux.

Morbide, la fiction ? Sûrement pas. Et, tout en m'excusant de nouveau, seul des gens mal équilibrés du point de vue psychiatrique peuvent la juger ainsi. Je ne veux pas entamer une polémique qui s'avérerait orageuse, mais c'est un fait que si des gens trouvent morbide même des auteurs comme E. Poe ou Lovecraft, c'est que le personnage qui le juge ainsi n'a pas toutes ses facultés — et à notre époque c'est assez fréquent. Je ne veux pas dire surtout que ces gens soient à enferme ni même à soigner, mais que ces gens-là n'ont pas un tonus mental suffisant pour faire le départ entre la réalité et la littérature. Si, après avoir lu Lovecraft, vous entendez encore chuchoter dans les ténèbres, attention : lisez n'importe quoi, mais plus de S. F. ! La S. F. n'est morbide que chez les personnages aux tendances morbides inconscientes ou non.

De même, pourquoi crier haro sur Bradbury ou MacIntosh ? Je considère pour ma part ces deux auteurs comme les plus grands parmi les auteurs de S. F. Et là, je crois que le malentendu provient surtout du nom de « science-fiction. Pourquoi « science » ? Je ne nie pas que certaines nouvelles aient une base scientifique (ainsi, « *Le super-perroquet* », paru dans votre revue, est à l'avant-garde des idées médicales actuelles sur l'épilepsie, et « *Le labyrinthe de Lysenko* » ne trahit aucunement les opinions de l'agrobiologiste russe), mais la science n'est qu'un support, et de certaines nouvelles seulement, et je crois que lorsque l'on parle de S. F. il faut entendre par là ce que vous-même avez voulu dans votre revue : l'étrange et le fantastique. Ce n'est que le remembrement enfin fait de genres assez divers, mais qui ont en commun une idée neuve : amuser, distraire et permettre l'évasion d'une manière qui sorte totalement des sentiers battus. Il faut bien reconnaître que presque tout a été écrit dans le genre romanesque. On a analysé l'homme, la femme, les deux en même temps sous toutes les latitudes, aujourd'hui et hier, dans toutes les circonstances d'une vie normale ou théoriquement telle. La littérature, si elle doit se renouveler, se renouvellera en mettant le matériel humain dans des conditions soit extraphysiologiques (et c'est le propre du fantastique), soit placées dans le futur (et c'est là la S. F.) dans une perspective ou scientifique ou psychologique (et c'est là que Bradbury et MacIntosh trouvent leur justification, si besoin est).



Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.
Dépôt légal : 4e *trimestre* 1956. — *Le Gérant :* M. Renault.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE No 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE No 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste,				
6 mois.......	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE No 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse. prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 2 et 3 sont épuisés.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

		France et U.F.	Étranger
Pour les nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**105** fr.
		3 rel. **95** fr.	**130** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ; ....

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du no ....)
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C. C. P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER : voir Tarifs en page 55

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

Affranchir
ici

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9°)

à plier suivant le pointillé